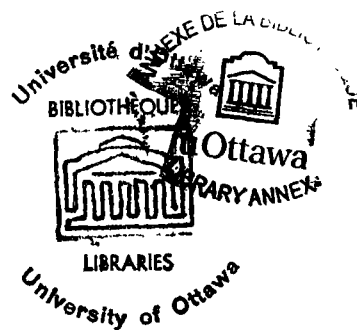


S A I N T J E R O M E
N O T R E
C O N T E M P O R A I N

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes supérieures
et de la Recherche pour la Maîtrise
en linguistique appliquée (option Traduction)

par
Thérèse Priso



Directeur: Louis G. Kelly

Université d'Ottawa
Ecole de Traducteurs et d'Interprètes
1983

c T. Priso, Ottawa, Canada, 1983



Thérèse Priso, Ottawa, CANADA, 1984.

UMI Number: EC55277

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI[®]

UMI Microform EC55277
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346



EXPE INCEPIT IO,
INCIP ARGVMENTV EVANGLOZ



Sciendū tamen ne quis ignarum ex
similitudine numerorum error in-
uoluit: qđ sicubi in subnotatione

Saint Jérôme et le pape saint Damase.

Bible, ms. 15, fol. 3 v. H initial

A S. E. Le Président Paul BIYA.

Je dédie cette thèse à Monsieur Paul BIYA, longtemps éminence grise des Services de la Présidence de la République dont je suis traductrice, puis Premier Ministre et maintenant Président de la République Unie du Cameroun.

Je me joins à tous les intellectuels camerounais pour fêter la carrière fulgurante et l'accession à la magistrature suprême de ce digne fils d'Afrique, un des meilleurs fleurons d'équilibre, de rigueur, de clairvoyance et de modération de la nouvelle génération de Chefs d'États.

Je la dédie aussi au traducteur et à l'interprète camerounais. Que par l'intercession de notre saint Patron Jérôme, le métier de la Traduction et de l'Interprétation au Cameroun joue pleinement et de mieux en mieux l'important rôle de ciment du bilinguisme officiel, du multilinguisme et du multiculturalisme ethniques.

Avec mon affectueuse gratitude, je dédie également cette thèse à mon mari et à mes enfants. Elle a pris une part considérable du temps et de l'attention que j'aurais pu leur consacrer. Elle n'aurait pas vu le jour sans leur soutien moral et surtout la collaboration de mon mari qui m'a aidée à rédiger certains passages.

Je la dédie enfin à mes parents, merveilleux éducateurs qui ont guidé mes premiers pas vers la connaissance.

REMERCIEMENTS

Je voudrais exprimer ma profonde gratitude à tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué à la réalisation de ce travail, en particulier:

1) M. Louis G. Kelly qui avait bien voulu accepter de prendre la relève de M. Jean Delisle parti en congé sabbatique. Il a assumé son rôle de Directeur de thèse avec beaucoup d'enthousiasme, de compétence et de doigté, en grande partie par correspondance.

2) M. Jean Delisle qui avait suscité mon intérêt pour le sujet de cette thèse pendant son cours d'Histoire de la Traduction et qui m'a remis les belles illustrations qui ornent les premières pages de cet ouvrage.

3) Les membres du personnel de l'École de Traducteurs et d'Interprètes de l'Université d'Ottawa pour leurs encouragements et leurs précieux conseils, notamment Mme Roda Roberts, Directeur de l'École.

4) Mes amies Luce Careau et Diane Bertrand qui sont souvent venues garder mon bébé pour me permettre d'aller aux cours ou à la bibliothèque.

5) Carole Larocque qui a aimablement relu le manuscrit et fait des suggestions pertinentes, et Monique Poirier pour le superbe travail de dactylographie.

Mes remerciements s'adressent tout spécialement au Gouvernement camerounais qui a bien voulu parrainer ma formation par des bourses d'études jusqu'au Diplôme en Interprétation et à la Maîtrise en Traduction.

Mme Thérèse Priso, née
Bengono Mimfoumou Thérèse

AVERTISSEMENT

Nous tenons à signaler qu'en raison de notre ignorance de l'hébreu et du grec et de notre connaissance insuffisante de la langue latine, nous ne pourrons pas commenter des traductions de saint Jérôme. Nos observations auront pour base les traductions françaises et anglaises de ses traductions latines et des écrits dans lesquels il avait exposé sa conception de la traduction et sa méthode de travail. A toutes fins utiles cependant, nous joignons en annexe, en latin et en français, le corpus des écrits de saint Jérôme sur la traduction.

INTRODUCTION

...Placer toutes nos réflexions à propos des traducteurs, et de l'art de traduire, et de toutes les questions littéraires, morales, philologiques, techniques, qui se rattachent à cet art, Sous l'Invocation de saint Jérôme, le père de la Bible latine, l'auteur d'une grande partie de la Vulgate, et pour cela considéré comme le patron (au sens plein du mot) des traducteurs: ici-bas leur modèle; du ciel leur protecteur (Larbaud 1946: 10).

C'est par ces mots que Valéry Larbaud introduisait, en 1946, son ouvrage célèbre consacré à saint Jérôme traducteur. Près de quatre décennies s'étant écoulées depuis lors, nous pouvons à bon droit nous interroger aujourd'hui sur la légitimité et la valeur de ces déclarations en nous demandant: (1) En quoi les traducteurs contemporains se sont-ils inspirés des idées et de la méthode de Jérôme? (2) En quoi ont-ils fait preuve d'originalité par rapport à lui? (3) Le traducteur moderne peut-il vraiment égaler saint Jérôme dans ses approches théorique et pratique de la traduction?

A première vue, saint Jérôme semble être pour nous un modèle de sainteté plutôt que de métier. La preuve en est qu'il est davantage connu pour sa doctrine sur les questions exégétiques. En effet, même s'il a consacré quinze années de sa vie à la traduction de la Bible, en tant que moine et prêtre, saint Jérôme était avant tout préoccupé par la compréhension et l'interprétation des saintes Ecritures. Ce fut d'ailleurs en raison de son très vif intérêt et de sa grande érudition dans ce domaine qu'il avait entrepris l'oeuvre gigantesque qui devait plus tard

immortaliser son nom. De fait, sa traduction de la Vulgate et ses savants travaux exégétiques (les Commentaires par exemple) avaient valu à saint Jérôme le titre de Doctor Doctorum, Doctor maximus in exponendis Sanctis Scripturis. C'est pour cette raison que les meilleures informations sur sa vie, sa doctrine théologique et son oeuvre en général se trouvent dans des encyclopédies religieuses et dans des revues catholiques.

Dans la présente étude, nous nous proposons de "rajeunir" le vieux Patron des Traducteurs, de le faire mieux connaître et apprécier en jetant un éclairage nouveau sur sa trop complexe personnalité. En somme, nous voudrions découvrir avec le lecteur le bien-fondé de ce beau titre de "Patron des Traducteurs" reconnu à saint Jérôme. A cette fin, nous exposerons d'abord les grandes lignes de la problématique de la traduction selon saint Jérôme et selon les modernes. Le cadre théorique ainsi élaboré nous permettra par la suite de mieux situer le père de la Vulgate par rapport aux théoriciens et praticiens du XXème siècle en discutant ses idées à la lumière de leurs postulats. Dans la deuxième partie de notre analyse, nous traiterons du modernisme des idées de saint Jérôme sur la traduction en nous attachant à relever les points communs saillants entre lui et certains contemporains traducteurs. Grâce à cette étude comparative, nous espérons être en mesure de tirer des conclusions pertinentes sur l'actualité de "La meilleure manière de traduire" de saint Jérôme.

Première partie

LES POSTULATS THEORIQUES

Chapitre premier

LA PROBLEMATIQUE HIERONYMIENNE DE LA TRADUCTION

Saint Jérôme figure parmi les tout premiers érudits en langues étrangères qui s'étaient pour ainsi dire assigné la tâche de relever le défi de Babel. Il fait justement partie du groupe de traducteurs que Paul A. Horguelin a dénommés "les précurseurs latins" dans son Anthologie de la manière de traduire (1981). Comme ses prédécesseurs Cicéron, Horace, Quintillien et Aulu-Gelle, saint Jérôme considérait la traduction comme un excellent moyen d'apprentissage de la rhétorique et de l'art oratoire. Il avait donc mené de front la composition originale et la traduction, en s'inspirant largement du De optimo genere oratorum de Cicéron.

Ce qui frappe chez saint Jérôme traducteur, c'est le manque de distinction systématique entre les postulats théoriques proprement dits et la technique traduisante. Par exemple, dans la LETTRE LVII sur "la meilleure manière de traduire", les remarques de Jérôme portent tour à tour sur l'un et l'autre aspect de la question. Une telle attitude s'explique par le fait qu'étant essentiellement un praticien de la traduction, Jérôme n'avait ni l'intention ni la prétention de léguer à la postérité un traité sur cette discipline.

C'est pour se défendre contre les critiques et les accusations de ses antagonistes et prévenir de nouvelles vagues de protestations de leur part qu'il avait été amené à noter par écrit ses réflexions sur l'art de traduire, au fur et à mesure de ses travaux. En effet, il faisait généralement précéder chacun des livres qu'il traduisait d'une préface ou d'un prologue exposant l'objet de son travail, les difficultés inhérentes à la tâche entreprise et sa manière de les surmonter ou tout au moins de les contourner. Nous disposons ainsi de précieuses préfaces aux traductions du Pentateuque, d'Isaïe, d'Esther, de Judith, de Job et de la Chronique d'Eusèbe notamment. En outre, la LETTRE LVII susmentionnée et la LETTRE CVI "Sur le Psautier et les corruptions dans l'édition des Septante" constituent, à notre avis, des documents de base pour une étude sur saint Jérôme traducteur.

La problématique hiéronymienne de la traduction est donc née de la situation de défi dans laquelle Jérôme se trouvait, obligé qu'il était de justifier à la fois sa démarche méthodologique et le choix de ses équivalences sémantiques et stylistiques. Nous ne donnons comme preuve que la genèse de la fameuse LETTRE LVII à Pammachius telle que l'auteur lui-même la relate:

Il y a environ deux ans, le susdit pape Epiphane avait envoyé une lettre à l'évêque Jean le critiquant à propos de certaines opinions, et ensuite l'invitant avec douceur à la pénitence. On

s'en disputait à l'envi des copies en Palestine, soit à cause du mérite de l'auteur, soit à cause de l'élégance du style. Il y avait dans notre modeste monastère un homme assez considéré dans son milieu, Eusèbe de Crémone. Comme cette lettre voltigeait sur les lèvres de beaucoup, admirée pour sa doctrine et la pureté du style par les savants aussi bien que par les ignorants, il se mit à me supplier instamment de la lui traduire en latin et, pour lui en faciliter l'intelligence, de la lui expliquer plus clairement, car la langue grecque lui était tout à fait inconnue. J'ai fait ce qu'il a voulu. On a commandé le sténographe; précipitamment, à la hâte, j'ai dicté; puis, en marge de la page, j'ai rédigé de brèves annotations pour indiquer le sens de chacun des paragraphes qui en occupaient le milieu -- car cela aussi, il m'avait très fort supplié de le faire, et pour lui tout seul --, puis je lui ai demandé en échange de garder chez lui cet exemplaire et de ne pas le livrer aisément au public. Les choses se passèrent ainsi pendant dix-huit mois, jusqu'à ce que ladite traduction, par une étrange prestidigitation, émigra de sa bibliothèque à Jérusalem. En fait, certain pseudomoine, soit pour avoir reçu de l'argent, ce que l'on donne clairement à entendre, soit par méchanceté gratuite, comme celui qui l'a corrompu cherche en vain à le persuader, après avoir pillé les papiers d'Eusèbe et son argent, s'est fait traître comme Judas. Il a ainsi donné à mes adversaires l'occasion d'aboyer contre moi, et parmi les ignorants ils proclament que je suis un faussaire, que je n'ai pas tout rendu mot pour mot, qu'au lieu d'"honorable", j'ai dit "très cher", et que, malveillant interprète -- ce qui est vraiment abominable -- je n'ai pas voulu traduire: "révérendissime". Ces sornettes-là et d'autres pareilles, ce sont mes crimes (Labourt 1949-1963: 56-57, t.3).

Saint Jérôme s'était trouvé dans des circonstances à peu près semblables lorsque le pape saint Damase lui avait confié la révision

des Quatre Evangiles. En effet, l'ancienne version latine des Evangiles - la Vetus Latina - avait été rédigée en Italie sans consultation de l'hébreu, dans un latin populaire rempli d'incorrections linguistiques et grammaticales. De plus, elle avait passé dans beaucoup de mains, et les exemplaires, si souvent copiés, s'étaient altérés. Une révision complète du texte était donc désirable, voire indispensable. Mais il était difficile de trouver quelqu'un d'assez consciencieux et d'assez compétent pour mener à bien cet important travail. Et ce fut sur ces entrefaites que Jérôme revint à Rome: il accompagnait les évêques Paulin d'Antioche et Epiphane de Salamine au grand Concile auquel devaient prendre part tous les évêques de l'Orient et de l'Occident. Jérôme gagna aussitôt l'estime et la confiance du pape saint Damase qui le choisit comme son secrétaire et son interprète sur diverses questions et difficultés relatives aux saintes Ecritures. De plus, fasciné par le savoir de Jérôme en littérature théologique et exégétique de langue grecque, Damase s'empressa de lui confier la révision des traductions latines de la Bible. Leur disparité et leur discordance le gênaient vis-à-vis des Juifs qui s'en prévalaient pour critiquer les chrétiens. La situation était d'autant plus préoccupante que quelquefois même, on avait mêlé les Quatre Evangélistes en rapportant ou en imputant à l'un ce qu'avaient dit les autres, faisant fi des niveaux de langue, de la personnalité et du style propre de Jean, Luc, Marc et Mathieu.

L'étude, d'une part, de la manière dont Jérôme s'était tiré d'affaire dans la révision des Quatre Evangiles et du Psautier et, d'autre part, des idées exprimées dans les préfaces, les prologues et la LETTRE LVII nous a permis de dégager six points qui résument l'essentiel de la problématique hiéronymienne de la traduction: (1) La traduction est un acte de communication: c'est la ré-expression dans une langue B d'un message initialement formulé dans une langue A; (2) le message est l'enjeu de la traduction: il doit s'interpréter d'après le sens et non d'après les mots; (3) le style est fonction du message et du lecteur; (4) le degré de compréhension du lecteur et le contexte socio-culturel du message sont des facteurs déterminants dans le choix des équivalents sémantiques et stylistiques du traducteur; (5) le traducteur est un savant et un érudit: il peut traduire tout énoncé lisible et intelligible grâce à une bonne connaissance des deux langues en présence et du sujet traité; (6) la responsabilité du traducteur en tant qu'agent de la communication et trait d'union entre l'auteur et le lecteur est d'offrir à ce dernier "le même poids" des termes de l'original, et pas nécessairement le même nombre": pour ce faire, il doit respecter le génie de la langue de la traduction.

En nous basant sur l'expérience de saint Jérôme traducteur, nous pourrions schématiser comme suit sa problématique de la traduction:

- (a) 2 types de communication
- (b) 2 buts différents et 2 types de responsabilité
- (c) 2 types de messages
- (d) 2 styles différents

- (e) 2 public-lecteurs différents
- (f) 2 types de traduction
- (g) 2 Jérôme

SOIT:

- Primo:
- (a) HOMME A HOMME dans les textes patristiques et autres
 - (b) Informer, plaire et persuader.
 - (c) Message élaboré, élégamment reformulé à partir de l'original.
 - (d) Style soigné, très sophistiqué, très littéraire.
 - (e) Petit public-lettré, très formé, érudit.
 - (f) Traduction libre du texte-source basée sur l'équivalence dynamique ou fonctionnelle.
 - (g) Jérôme écrivain et artiste re-crédant l'original en le transformant à son gré.
- Secundo:
- (a) DIEU A HOMME dans les textes scripturaires
 - (b) Informer seulement.
 - (c) Message simple, non sophistiqué, c'est-à-dire une transmission pure et simple du contenu de LD.
 - (d) Style ordinaire et populaire, soit un latin vulgaire correspondant à un grec vulgaire.
 - (e) Grand public-lecteur en majorité illettré.
 - (f) Traduction mot à mot basée sur l'équivalence formelle.
 - (g) Jérôme traducteur et réviseur prudent et fidèle à l'esprit et au ton de l'original (eodem spiritu).

Saint Jérôme une fois ainsi situé globalement, il serait maintenant intéressant de revenir en détail sur trois points qui revêtent une importance particulière dans le cadre d'une étude comparative entre lui et les modernes.

Comme nous le verrons au cours de notre analyse, ces points englobent pratiquement tous les autres, et nous les examinerons dans l'ordre suivant :

1. Tout peut se traduire.
2. Nec verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu.
3. Le triangle Auteur - Traducteur - Lecteur

1. TOUT PEUT SE TRADUIRE

Saint Jérôme s'était fixé deux critères de base en traduction :

La connaissance des langues de travail et du sujet du texte à traduire. Ces contraintes avaient une conséquence immédiate sur sa conception de la traduction, à savoir que tout était traduisible, bien qu'avec une certaine difficulté quelquefois. En cela, saint Jérôme était bien de son temps, car les traducteurs classiques ne s'étaient jamais posé la question de la possibilité ou de l'impossibilité de la traduction. Pour eux, il allait de soi que la traduction était possible, puisqu'elle se pratiquait ! Ils reconnaissaient toutefois que l'on pouvait rencontrer des cas d'équivalence insatisfaisante. A cet égard, saint Augustin lui-même approuvait saint Jérôme qui conseillait de conserver tels quels dans la traduction certains mots hébreux (Alleluia, Amen, Hosanna, Maranatha, Ephod, etc.). En théorie cependant, saint Jérôme restait convaincu que tout pouvait se traduire, que tout message, quels qu'en fussent la nature, le fond et la forme, pouvait s'interpréter d'après le sens et se transmettre au moyen de la traduction.

De même, contrairement à certains autres chercheurs en traduction qui, en termes plus ou moins nuancés et pour diverses raisons, ont reposé

le problème de la possibilité même de traduire¹, Eugene Nida a, quant à lui, pris pour acquis que la communication interlinguistique est possible par la traduction. C'est ce que souligne Anwar S. Dil lorsqu'il parle de:

Nida's deep conviction, amply justified by his research, that anything that can be said in one language can be said in another with reasonable accuracy by establishing equivalent points of reference in the receptor's culture and matching his cognitive framework by restructuring the constitutive elements of the message (Nida 1975: xiii).

Dans le même ordre d'idées, Ronald Knox écrit:

Let us take up that first point - the possibility of adequate translation. There may be lines here and there, in Virgil especially which defy a just rendering; that is only to say that the translator, here and there, has to throw up the sponge in a footnote. We must not despair of taking even Virgil at high tide, just because of that seventh wave that leaps curling over the seafront. No, translation is possible and translation without any loss (Knox 1957: 15-16).

-
1. - Georges Mounin dans Les Problèmes théoriques de la traduction (1963), notamment pp. 271 et suivantes.
 - J.C. Catford dans A Linguistic Theory of Translation (1965), pp. 93-103.
 - George Steiner dans After Babel (1975), pp. 236-295.
 - J.R. Ladmiral dans Traduire: théorèmes pour la traduction (1979), pp. 85-114.

De son côté, André Gide (1928: 17) blâme ses prédécesseurs traducteurs "dont les versions (...) avaient le défaut de négliger certaines qualités poétiques, (...), intraduisibles le plus souvent, mais dont il n'était pas toujours impossible de trouver une sorte d'équivalent français". Gide veut dire en fait que le traducteur peut toujours, grâce à de longues et fructueuses recherches, trouver un équivalent approprié à des termes ou à des notions qui sembleraient ne pas avoir de correspondant en LA au prime abord. A cet égard, il rejoint saint Jérôme pour prôner la concentration, la persévérance et l'assiduité du traducteur qui ne doit pas bâcler son travail en concluant trop vite au caractère intraduisible de tel ou tel mot ou groupe de mots. Un traducteur consciencieux ne doit jamais capituler devant la difficulté.

Par contre, Georges Mounin aura été hanté par la grande question de l'intraduisibilité. L'auteur des Problèmes théoriques de la traduction s'était interrogé sur la légitimité de l'opération traduisante avant de conclure que la traduction est bel et bien possible en dépit de certaines limites que les anciens traducteurs, dont saint Jérôme, reconnaissaient déjà très loyalement. A cet égard, il est intéressant de noter la raison pour laquelle le père de la Vulgate recommandait de reproduire tels quels certains mots hébreux dans la traduction des saintes Ecritures:

Tant les soixante-dix interprètes que les Apôtres ont pris grand soin, puisque la primitive Eglise s'était recrutée parmi les Juifs, de ne scandaliser aucunement les croyants par des innovations, mais de transmettre tous les textes tels qu'on les en avait imbus dans leur enfance; plus tard, lorsque la prédication de l'Évangile se fût étendue à tous les peuples, il ne fut pas possible de changer ce que l'on avait une fois adopté; pourtant, dans ses livres qu'on appelle exégétiques, Origène allègue ainsi le motif suivant: chaque langue possède ses particularités idiomatiques; les mots ne peuvent ainsi avoir la même tonalité pour les étrangers que pour les indigènes qui les prononcent; il est donc bien préférable de les transcrire sans les traduire que d'en affaiblir la valeur par une traduction (Labourt 1949-1963: 15, t.2).

Comme nous le constatons, saint Jérôme avait abordé assez timidement le problème de l'intraduisibilité en le considérant sous l'angle essentiellement pratique, sans se douter de toutes ses implications et de ses incidences sur l'énonciation d'une théorie de la traduction. Contrairement à Georges Mounin, il n'avait pas compris le fond du problème, à savoir: la traduction est-elle possible, est-elle valable face à tous les mots et à tous les éléments intraduisibles (et intraduits) qui constituent le patrimoine inviolable de chaque langue?

De toute manière, saint Jérôme estimait que la fidélité aux mots pris individuellement pouvait donner lieu à des traductions inexactes. Cela explique le passage suivant de la LETTRE LVII:

Si quelqu'un ne voit pas que le charme d'une langue est altéré par la traduction, qu'il rende mot pour mot Homère en latin; - je vais aller plus loin: que dans sa propre langue, mais en vocabulaire prosaïque, il traduise le même auteur: il verra que le style devient ridicule et que le plus éloquent des poètes manque presque d'élocution (Labourt 1949-1963: 61, t.3).

Il s'ensuit que le principal postulat théorique de saint Jérôme est la notion-clé de l'expression du sens du texte-source.

2. NEC VERBUM E VERBO SED SENSUM EXPRIMERE DE SENSU

C'est vraiment dans le De optimo genere interpretandi (LETTRE LVII à Pammachius) que saint Jérôme a donné le plus de place aux réflexions sur l'art de traduire. Il y a énoncé son grand principe à l'aide de la fameuse maxime héritée de Cicéron: Nec Verbum e verbo sed sensum exprimere de sensu (il faut traduire non pas les mots, mais le sens, c'est-à-dire les idées porteuses de sens). En d'autres termes, il ne faut pas transcrire, mais transposer, voire acclimater. L'ancien élève des rhéteurs se montre en outre très soucieux, non seulement de la correction, mais aussi de l'élégance de la traduction. Il se reconnaît par ailleurs des devoirs envers la pensée qu'il doit rendre fidèlement, mais il en use très librement avec les mots. André Gide lui fait amplement écho à cet égard, lui qui écrivait à propos à son ami Thérive:

Le souci de littéralité, excellent en soi, qui, de nos jours, tend à prendre le pas sur le reste, devient parfois néfaste. Ayant eu beaucoup à m'occuper, il y a quelques années, de la traduction des oeuvres de Conrad, j'eus à faire parfois à certaines traductions si consciencieuses et si exactes, qu'elles étaient à récrire complètement; - en raison de cette littéralité même, le français devenait incompréhensible, ou tout au moins perdait toutes ses qualités propres. (...) Je recommande à mes traducteurs de ne jamais se croire esclaves de mes mots, de ma phrase, de ne pas rester trop penchés sur leur travail... (Gide 1928: 51-52).

En tout cas, saint Jérôme suivait fidèlement les principes dictés par son grand "maître" dans la rhétorique. De fait, dans ses postulats théoriques, il s'inspirait beaucoup de la déclaration solennelle de Cicéron à propos de sa traduction des discours d'Eschine et de Démosthène:

Je ne les ai pas rendus (les discours) en simple traducteur, mais en écrivain, respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant toutefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'y ai donc pas jugé nécessaire de rendre chaque mot par un mot; quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés. J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui offrir non pas le même nombre, mais pour ainsi dire, le même poids (Labourt 1949-1963: 60, t.3).

Convaincu de cette idée de création parallèle que l'on retrouve chez la plupart des modernes dont Cecil Day Lewis en particulier, saint Jérôme proclamait que constamment, depuis sa jeunesse, ce n'était pas les mots, mais les idées qu'il avait traduites, parce qu'il estimait que:

La traduction d'une langue dans une autre si elle est effectuée mot à mot, cache le sens. C'est comme des herbes trop drues qui étoufferaient les semis. Pour s'asservir aux cas et aux figures, le style, qui pouvait manifester telle idée en un bref langage, malgré de longs détours ou périphrases ne parvient qu'à peine à l'exposer (Labourt 1949-1963: 61, t.3).

Et il se moquait des traducteurs littéraux, ses antagonistes, en écrivant à son ami Pammachius:

...A d'autres d'aller à la chasse des syllabes et des lettres, pour toi, recherche les idées (Labourt 1949-1963: 62, t.3).

A cet égard, Jérôme citait l'exemple de saint Hilaire le confesseur qui avait traduit du grec en latin les homélies sur Job et divers traités sur les psaumes et qui,

Loin de s'attacher à la lettre somnolente et de se torturer par une traduction affectée à la manière des ignorants, il a pour ainsi dire capturé les idées, et les a transposées dans sa propre langue, par le droit du vainqueur (Labourt 1949-1963: 62, t.3).

En se référant à ce traducteur modèle, saint Jérôme semblait anticiper la démarche herméneutique qui allait faire date avec George Steiner dix-sept siècles plus tard. Voici du reste comment l'auteur de After Babel décrit lui-même les quatre étapes de son célèbre "parcours herméneutique" en faisant justement allusion à saint Jérôme:

The hermeneutic motion, the act of elicitation and appropriative transfer of meaning, is four-

fold. There is initiative trust, an investment of belief, underwritten by previous experience... After trust comes aggression. The second move of the translator is incur-sive and extractive... Saint Jerome uses his famous image of meaning brought home captive by the translator... The third movement is incorporative, in the strong sense of the word... The hermeneutic motion is dangerously incomplete, if it lacks its fourth stage, the piston-stroke, as it were, which completes the cycle... The hermeneutic act must compensate... The enactment of reciprocity in order to restore balance is the crux of the métier and morals of translation (Steiner 1975: 296 et suiv.).

C'était effectivement dans un esprit de "confiance" que saint Jérôme abordait ses traductions, qu'il "s'attaquait" au texte original hébreu ou grec, qu'il "s'y incorporait" pour en extraire "la substantifique moëlle", et enfin rétablir l'équilibre en transposant le contenu du message ainsi décodé dans la langue latine. En agissant ainsi, saint Jérôme se prévalait du fait que les LXX interprètes, les Apôtres et les Evangélistes étaient partis du même principe de la transposition des idées pour traduire les Livres saints, soucieux qu'ils étaient avant tout d'exprimer des maximes doctrinales. Et saint Jérôme de conclure, triomphant:

Ils avaient donc cherché le sens, non les mots, et ils n'avaient pas pris grand souci de la construction ou des termes, du moment que l'intelligence était claire (Labourt 1949-1963: 69, t.3).

En dernière analyse, l'attitude de Jérôme traduit son souci de mettre à la disposition de ses lecteurs des textes susceptibles d'au-

cun malentendu quant à leur contenu et à leur portée morale. Autrement dit, Jérôme considérerait le traducteur comme un trait d'union entre l'auteur et le public-lecteur.

3. LE TRIANGLE AUTEUR-TRADUCTEUR-LECTEUR

Le triple rapport auteur/texte-traducteur/traduction-lecteur/lecture avait été enseigné par Cicéron qui déclarait ceci avant d'entreprendre la traduction du discours de Démosthène:

Si je ne suis pas Démosthène, je ne peux pas le traduire.

Ce triangle auteur-traducteur-lecteur est un principe d'unité et de modernité qui éclaire d'un jour nouveau la pratique traduisante, surtout en ce qui concerne le lecteur. En effet, le destinataire ou le récepteur du texte traduit semble revêtir de plus en plus d'importance. Non seulement la traduction doit être lisible et compréhensible pour lui, mais aussi les notions d'exactitude et de fidélité sont considérées en fonction de lui.

Très sensibilisé à cette nouvelle approche, Eugene Nida fait ainsi le point de la situation qui prévaut désormais en traduction:

The new focus (in translation) has shifted from the form of the message to the response of the receptor. Therefore, what one must determine is the response of the receptor to the translated message. This response must then be compared with the way in which the original receptors presumably reacted to the message

when it was given in its original setting. (...). Even the old question: Is this a correct translation? must be answered in terms of another question namely, for whom? Correctness must be determined by the extent to which the average reader for which a translation is intended will be likely to understand it correctly. Moreover, we are not concerned merely with the possibility of his understanding correctly, but with the overwhelming likelihood of it. In other words, we are not content merely to translate so that the average receptor is likely to understand the message; rather, we aim to make certain that such a person is very unlikely to misunderstand it (Nida 1974: 1).

Le fait que saint Jérôme et Eugene Nida aient eu le souci de déconcerter le moins possible les lecteurs de leurs traductions pose certains problèmes, concernant surtout (1) la fidélité à l'auteur du message original auquel le traducteur s'identifie ou non; (2) la vérité du message à transmettre quant à son contenu et à sa portée; (3) le style, surtout en ce qui concerne les niveaux de langue; (4) enfin l'épineux problème du but ultime, de la finalité de la traduction. Rappelons que d'une manière générale, plus son public-lecteur était instruit et cultivé, plus saint Jérôme élaborait son texte en triant ses termes et en fignant son style.

Il convient de noter que la formation de saint Jérôme, ses nombreux talents et sa vaste érudition avaient beaucoup influencé sa conception de la traduction. N'était-il pas, comme il le proclamait

fièrement dans son Apologie à Rufin, "philosophe , grammairien, dialecticien, rhéteur et ...trilingue" avant de devenir traducteur? Rien d'étonnant donc à ce qu'il considère le traducteur comme un écrivain, et la traduction comme une oeuvre de re-création, comme un art, l'art de bien écrire et de bien s'exprimer dans sa langue maternelle (LA). De plus, à l'instar de saint Augustin, saint Jérôme estimait que la traduction était une matière à enseigner. Toutefois, le traducteur étant un interprète des idées d'un autre et non pas un auteur original, le rôle de co-auteur que saint Jérôme lui reconnaissait volontiers n'avait son sens véritable que dans la mesure où il savait si bien ré-exprimer les idées de son modèle que sa traduction "coulait" et se lisait comme un texte original en langue d'arrivée. C'est dans ce sens que Peter Newmark déclare ce qui suit:

A translator must respect good writing scrupulously by accounting for its language, structures and content, whether the piece is scientific or poetic, philosophical or fictional. If the writing is poor, it is normally his duty to improve it, whether it is technical or a routine, commercialized best-seller. (...) The translator has to be a good judge of writing; he must assess, not only the literary quality but the moral seriousness of a text. (...) Translation is a craft consisting in the attempt to replace a written message and/or a statement in one language by the same message and/or statement in another language... (Newmark 1981: 6-7).

Dans le même ordre d'idées, Jean Delisle écrit dans l'introduction de L'Analyse du discours:

En laissant de côté tout le domaine de la traduction esthétique, on peut considérer le traducteur de textes pragmatiques comme un spécialiste de la communication écrite, un technicien du langage, un rédacteur. Le postulat à la base de la méthode exposée ici est le suivant: la traduction de textes pragmatiques est un art de réexpression fondé sur les techniques de ré-daction et sur la connaissance préalable de deux langues (Delisle 1980: 16).

Cependant, saint Jérôme était bien trop intelligent pour se fier exclusivement à la création littéraire en traduction. C'est pourquoi il avait esquissé pour lui-même une méthode de travail basée sur la rigueur de l'analyse du texte de départ et sur une documentation approfondie sur le sujet du texte à traduire en vue d'un transfert le plus complet, le plus fidèle possible du contenu du message. Il mettait alors fortement à contribution ses qualités d'exégète: auto-discipline, énergie et rigueur intellectuelles à toute épreuve, curiosité et grande ouverture d'esprit...

En dernière analyse, selon saint Jérôme, le transfert d'un message donné, enjeu ultime de la traduction, est une opération relevant à la fois de l'art et de la technique ou méthode scientifique, et non pas exclusivement de l'un ou de l'autre. En effet, il faut de la méthode, c'est-à-dire de la technique, en même temps qu'une part de créativité, c'est-à-dire de l'art, pour produire une traduction valable. Il est évident que certaines catégories de textes requièrent davantage l'un que l'autre, mais il vaut mieux tenir compte des deux aspects.

De fait, même dans un texte très technique, un traducteur respectable ne peut se contenter d'aligner des équivalents en faisant fi de toute créativité littéraire, sauf s'il s'agit par exemple d'une simple énumération de pièces automobiles ou de plats au menu dans un restaurant, et encore! Saint Jérôme l'avait bien compris. En cela, Vinay et Darbelnet lui auront fait écho plusieurs siècles plus tard lorsqu'ils déclaraient:

L'utilisation des techniques est, de plein droit, un art apparenté à l'art de la composition qui préside à la rédaction du texte original. En d'autres termes, la traduction devient un art une fois qu'on en a assimilé les techniques (Vinay et Darbelnet 1958: 24).

Cette mise au point sur la conception hiéronymienne de la traduction appelle naturellement une étude plus approfondie de l'approche moderne, objet de notre prochain chapitre.

Chapitre II

LA PHILOSOPHIE MODERNE DE LA TRADUCTION

Cette question ayant déjà fait l'objet de nombreuses thèses de doctorat et autres publications très valables, nous rappellerons simplement qu'il existe à l'heure actuelle trois principales approches théoriques de la traduction:

- la théorie linguistique qui comporte à la fois l'approche sémiologique d'un Alexandre Ludjkanov, l'approche linguistique proprement dite d'un J.C. Catford ou d'un Georges Mounin et l'approche socio-linguistique d'un Eugene Nida;

- la théorie littéraire d'un André Gide ou d'un Yves Bonnefoy;

- la théorie interprétative du sens, contribution originale du groupe de recherche de l'ESIT² dont Jean Delisle expose clairement le point de vue dans L'Analyse du discours comme méthode de traduction.

L'examen de ces trois théories permet de dégager un certain nombre de postulats qui constituent la philosophie ou la problématique moderne de la traduction. Nous les avons isolés en faisant la synthèse

2. Ecole Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs de la Sorbonne Nouvelle, Paris III.

des réponses aux questions suivantes:

- 1- Qu'est-ce que la traduction?
- 2- Qu'entend-on par message?
- 3- Quelle est la place du style dans le processus de traduction?
- 4- Quel est le rôle du destinataire ou du récepteur?
- 5- Dans quel but traduit-on?

1. DEFINITION DE LA TRADUCTION

Les tenants des trois écoles de pensée susmentionnées reconnaissent en principe que la traduction est un genre de transfert d'une langue à une autre. Mais la pierre d'achoppement sur laquelle les uns et les autres viennent buter concerne la nature de ce transfert. En d'autres termes, s'agit-il d'une transmission pure et simple et objective de l'information contenue dans le texte original ou plutôt d'une re-création libre du texte-source en langue d'arrivée.

Il va sans dire que les linguistes considèrent la traduction comme une transmission fidèle et exacte du vouloir-dire de l'auteur.

Catford la définit par exemple comme:

The replacement of SL grammar and lexis by equivalent TL grammar and lexis with consequential replacement of SL phonology/graphology by (non-equivalent) TL phonology/graphology (Catford 1965: 2).

Ceci suppose que le traducteur opère uniquement sur les catégories linguistiques: il n'a aucune latitude pour se laisser aller à des commentaires ou à des interprétations personnelles du texte qu'il a sous les yeux. La traduction est donc réduite à une activité scientifique, à un processus qui, selon le sémioticien A. Ludjkanov, englobe toutes les transformations de signes et se réalise entre deux langues.

Par contre, rompant avec une telle approche purement linguistique, pour sa part, Nida adopte un point de vue sociolinguistique, en raison, dit-il, de la nature même des textes scripturaires et de la multiplicité des langues et des civilisations dans lesquelles ceux-ci doivent être traduits. Il déclare:

Because translation always involves communication within the context of interpersonal relations, the model for such activity must be a communication model, and the principles must be primarily sociolinguistic in the broad sense of the term. As such, translation becomes a part of the ever broader field of anthropological semiotics (Cité Brislin 1976: 78).

Cette approche sociolinguistique que Nida a de la traduction justifie amplement la définition qu'il en donne:

Translating consists in reproducing in the receptor language the closest natural equivalent of the source-language message, first in terms of meaning, secondly in terms of style (Nida 1974: 12).

Enfin, selon les traducteurs littéraires, la traduction est essentiellement la re-crédation personnelle du texte-source par le recours à "d'incessants détours", à des réaménagements de toutes sortes opérés sur l'original. Pour un traducteur qui sait prendre du recul et certaines libertés vis-à-vis de son modèle, il s'agit véritablement d'un "don de soi", d'une "expression de soi" dans la reformulation en langue d'arrivée. La créativité joue donc un grand rôle ici. A cet égard, Yves Bonnefoy écrivait:

Toute vraie traduction se doit d'être, au-delà de la fidélité au détail, une réflexion méta-physique, méditation de la pensée sur la pensée différente, essai d'exprimer le vrai de cette pensée dans sa perspective propre, finalement interrogation sur soi. Traduire se transporte dès lors, au-delà du discours explicite et des significations saisissables, dans les formes implicites de l'expression, emploi de la prosodie par exemple, ou traitement des images. Traduire devient la lutte d'une langue avec elle-même, au plus secret de sa substance, au plus vif de son devenir (Bonnefoy 1962: 242).

C'est aussi la raison pour laquelle le groupe de l'ESIT insiste sur la ré-expression naturelle du message-source en LA en prenant soin de subordonner les formes linguistiques aux idées porteuses de sens.

Mais attention, les théories littéraire et communicative de la traduction ne supposent pas de l'indiscipline et de l'anarchie dans l'organisation du travail du traducteur. Bien au contraire! Ecoutons du reste Jean Delisle préciser le rôle du traducteur et sa marge de manoeuvre:

Le traducteur n'a pas toutes les libertés. S'il doit savoir "contenir" son interprétation lexicale, il lui faut aussi apprendre à "contenir" son interprétation stylistique pour ne pas défigurer l'original en l'affublant d'un déguisement ridicule ou inadéquat. L'art du traducteur est celui du juste milieu, et apprendre à demeurer dans les limites de la fidélité à l'intention de l'auteur est sûrement apprendre le plus ardu de cet art, celui qui exige le plus de maturité. Le traducteur ne peut en dire ni trop ni trop peu: c'est une règle du genre. L'idéal de la fidélité est d'autant plus difficile à atteindre qu'il faut tantôt "prendre ses distances" par rapport à la formulation originale afin de rester fidèle au sens, tantôt se laisser guider par elle pour choisir l'enveloppe formelle du texte d'arrivée (Delisle 1980: 119).

En conclusion, les littéraires conçoivent la traduction comme un art, contrairement aux linguistes qui la considèrent plutôt comme une science. Il est évidemment difficile de dire qui a raison et qui a tort, mais il semble plus juste d'affirmer avec Mounin que "la traduction reste un art - mais un art fondé sur une science" (Mounin 1963: 17). La traduction est en effet intuition et technique d'analyse et de transfert reposant sur des connaissances solides des langues de travail et des sujets spécifiques.

La définition de la traduction comme art ou comme science oriente les réponses aux autres grands points d'interrogation sur le message, le style, le récepteur et la finalité même de l'opération traduisante. Nous parlerons d'abord du message.

2. LE MESSAGE, ENJEU DE LA TRADUCTION

Avec Nida, nous avons retenu que la traduction est la reproduction en langue B d'un message formulé en langue A. Le message est donc l'enjeu de l'opération traduisante. Il est à la fois fonction de l'intention de l'auteur et fonction de son propre contenu sémantique et de sa charge stylistique. C'est pourquoi un énoncé très banal comme "Je vais à l'école" (Pergnier 1980: 64-69) peut revêtir des significations tout à fait différentes selon les cas.

Cet exemple met en évidence l'importance de ce que les uns appellent "contexte" ou "situation" et les autres "contexte situationnel", lequel guide le traducteur dans le choix de "l'équivalent naturel le plus proche" (Nida 1974: 12). En un mot, c'est le contexte situationnel qui donne son sens pertinent au message.

3. L'IMPORTANCE DU STYLE

Toutefois, le message n'est pas que "sens". Il est aussi "style", c'est-à-dire "forme". Voilà pourquoi, une fois que le traducteur s'est assuré que son message a bien du sens, il s'occupe de sa "mise en forme", de son expression stylistique. C'est dans cet ordre d'idées que Gide "estime que le traducteur a bien peu fait, qui n'a donné d'un texte que le sens", omettant de "faire ressortir incidemment les spécifiques vertus et qualités de chaque langue, ses résistances, ses réticences et ses refus, dont un écrivain ne prend

conscience qu'au contact d'une langue étrangère" (Gide 1928: 47-48).

Les modernes reconnaissent l'importance du style en traduction. C'est évident. Mais il reste à savoir quel style reproduire ou adopter pour quel type de message.

En règle générale, pour un public-lecteur moyen, le traducteur devra adopter un style simple, un langage direct, sans détour, en vue d'une transmission littérale du message. Par contre, s'il traduit pour un public très lettré et un peu sophistiqué, ou pour des spécialistes dans telle ou telle discipline, il aura tout intérêt à se servir de figures de style pour se hisser au niveau de son auditoire, se mettre au diapason de ses récepteurs en parlant "le même langage qu'eux", en s'exprimant comme ils l'auraient fait si la barrière linguistique n'avait pas existé entre eux et l'auteur du message.

Toutefois, ainsi qu'Eugene Nida avait tenu à le souligner dans ses ouvrages, le souci des performances stylistiques ne doit pas passer avant celui du contenu sémantique du message en jeu. Là où il n'est pas possible de concilier leurs exigences respectives, de grâce, que le traducteur s'emploie à transmettre le sens du message et qu'il renonce à élaborer son rendu au risque de nuire à l'interprétation et à la compréhension dudit message par les éventuels récepteurs.

Louis G. Kelly semble d'ailleurs avoir bien cerné le problème du style en le situant dans son contexte plus large du contenu et de la forme de l'expression du message. Il déclare:

From the operational point of view, translation style, too, is subject to mimetic and analogical principles. Among translators, the choice between the two will depend very largely on assessment of purpose and value, on, in other words, balance between text, matter and readership. Solutions to the problem depend on resolving the Saussurean contradiction between the necessity and arbitrariness of the signifiant-signifié linkage in the linguistic sign. This means determining whether the sign is sacramental or non-sacramental, i.e. whether features of the signifiant are part of the meaning of the signifié and thus, so inseparable from it that there are only identical and not functional equivalents (Kelly 1979: 203-204).

Ainsi donc, avec son bagage linguistique, social, culturel, intellectuel, psychologique, spirituel et autre, le destinataire ou le récepteur détermine beaucoup le choix que le traducteur fait des équivalences qui s'offrent à lui et oriente son style dans un sens ou dans un autre.

4. LE ROLE DU DESTINATAIRE

Dans Les fondements sociolinguistiques de la traduction, Maurice Pergnier nous donne une indication très pertinente du rôle et, partant, de l'importance du destinataire du message traduit. Voici ce qu'il écrit:

Le destinataire est la plupart du temps différent de celui de l'original et influe sur l'énonciation du message traduit. Le traducteur français d'une pièce de Shakespeare s'adresse à un public de Français du XXème siècle, non à un public d'Anglais du XVIème siècle; cela conditionnera l'énonciation de son message. Encore ne traduira-t-il pas de la même façon selon qu'il traduira pour un public de lettrés, pour une collection universitaire ou pour le grand public... le traducteur du mode d'emploi d'un instrument de cuisine américaine en français s'adresse à la ménagère française et non à la ménagère américaine (l'expérience prouve que, s'il ne tient pas compte de la différence de mentalité des deux destinataires, le mode d'emploi risquera d'être inefficace pour servir à l'utilisation de l'instrument) (Pergnier 1978: 62-63).

Il importe donc de traduire pour son temps, dans la langue et selon les convenances de l'époque où vivent le traducteur et le destinataire du message. Désormais les dogmes de la littéralité et de l'historicité sont dépassés. Les traductions rajeunies ont acquis droit de cité à l'époque contemporaine. Et, pour reprendre les belles images de Georges Mounin, les "verres colorés" ont été remplacés valablement par les "verres transparents". La preuve en est que des traductions d'oeuvres célèbres ont été faites et reprises plusieurs fois, soit par les mêmes traducteurs, soit par des traducteurs différents. L'exemple le plus éloquent concerne les pièces de Shakespeare. Comme le dit fort à propos Cecil Day-Lewis:

The translator's work is a perpetually renewed attempt to answer for each generation, in its own terms and according to its own lights, that question of Valéry's, où sont des morts les phrases familières, l'art personnel, les âmes singulières? (Day-Lewis 1969: 23).

Cette question de l'importance du destinataire est intimement liée à celle, plus générale et plus complexe aussi, du but final de la traduction.

5. DANS QUEL BUT TRADUIT-ON?

D'une manière générale, on traduit dans le but de transmettre un message à des personnes qui ne connaissent pas la langue du texte original. Par conséquent, d'après le type de public visé ou concerné, on traduit par fidélité à la lettre ("qui tue") ou à l'esprit ("qui vivifie"). Cependant, tant de facteurs entrent tellement en ligne de compte que le traducteur doit agir avec souplesse et circonspection en opérant des choix souvent contradictoires selon des cas précis. Nous verrons plus loin que c'est dans cet esprit que saint Jérôme abordait la traduction, se dédoublant à tous les coups avec plus ou moins de succès et surtout de loyauté vis-à-vis de lui-même, afin de satisfaire tantôt aux exigences de la transmission fidèle et littérale des textes sacrés, tantôt à celles de la re-création littéraire des textes patristiques.

Le passage reproduit ci-dessous est un exemple assez éloquent de la manière dont le contenu et la forme d'un message traduit peuvent être profondément influencés par les visées d'un "client" qui bénéficie, dirions-nous, de "la complicité" du traducteur. Il s'agit d'une traduction en vers des Bucoliques de Virgile dont "le client" voulait faire un livre illustré. Il sollicita les services de Paul Valéry qui refusa poliment. Suivons plutôt leur conversation telle que la rapporte le "client" en question:

Que me demandez-vous là! me dit Paul Valéry. Je ne suis pas un latiniste et je n'ai plus ouvert mon Virgile depuis mes classes. Prenez donc un grammairien, il vous fera une bonne traduction.

- Les traductions ne manquent pas, lui dis-je; mais je ne veux pas d'une traduction, je veux une transposition, je veux du Valéry, je veux des beaux vers comme ceux de La Jeune Parque.

- Vous voulez, en plus, des rimes? Alors, je demande cent ans! Pourquoi avez-vous besoin de rimes? Virgile n'en a pas, c'est saint Ambroise qui a inventé cette calamité.

- Je veux faire un très beau livre, j'ai besoin d'une typographie impeccable, de pages d'une parfaite ordonnance; il me faut autant de vers français que de vers latins, les deux textes seront imprimés en face l'un de l'autre.

- C'est très difficile ce que vous me demandez, le latin s'exprime en beaucoup moins de mots que le français. Je ne vous promets rien, je vais relire mon Virgile, revenez après demain (Valéry 1944: 11-12).

Paul Valéry accepta finalement d'exécuter le projet de son client, avec toutes les difficultés inhérentes à un tel "travail d'approximations, avec ses petits contentements, ses repentirs, ses conquêtes et ses résignations", ainsi que "des envies de changer quelque chose au texte vénérable".

Après cette vue d'ensemble de la philosophie moderne de la traduction, nous sommes en mesure de faire une étude comparative objective entre saint Jérôme et les modernes. Mais pour éviter de nous disperser dans nos arguments et en vue d'assurer une certaine unité à notre réflexion, nous nous baserons principalement sur les auteurs et les ouvrages ci-dessous:

- (a) Eugene A. Nida dans The Theory and Practice of Translation (1974);
- (b) Georges Mounin dans Les Problèmes théoriques de la traduction (1963);
- (c) André Gide dans la Lettre à André Thérive sur les traductions (1928).

Notre analyse portera respectivement sur les points suivants:

1. Le transfert du message
2. La question du style
3. Le lecteur et le contexte socio-culturel du message
4. Le but des traductions... et des révisions de saint Jérôme.

Deuxième partie

LE MODERNISME DES IDEES DE SAINT JEROME SUR LA TRADUCTION

Chapitre premier

LE TRANSFERT DU MESSAGE

Nous étudierons d'abord les conditions du transfert telles que saint Jérôme les préconisait et y satisfaisait personnellement. Ensuite nous passerons en revue les étapes du transfert telles qu'il les suivait scrupuleusement. En troisième lieu, nous parlerons d'un aspect qui tenait saint Jérôme à coeur, à savoir que le traducteur devait assumer la responsabilité de sa traduction, l'inspiration divine n'intervenant en rien dans le processus de transfert du message (biblique).

1. LES CONDITIONS DU TRANSFERT

L'étude des LETTRES et des traductions de saint Jérôme révèle qu'il respectait deux conditions préalables au transfert valable du message quels qu'en fussent la nature, le fond et la forme. Il s'agissait pour le traducteur de bien connaître ses langues de travail et le sujet traité. Il devait par conséquent se documenter à fond sur tout ce qui se rapportait de près ou de loin à la matière de son texte.

A. Connaissance des langues de travail

Saint Jérôme, le trilingue, avait mis un point d'honneur à apprendre et à bien connaître le latin, le grec et l'hébreu. Cela devait lui permettre de faire de véritables analyses critiques des textes

à traduire afin de mieux les comprendre et de les interpréter le plus adéquatement possible. Pour traduire ou réviser le grec, Jérôme s'était rendu à Antioche, puis à Constantinople, et il y avait vécu comme un grec parmi les grecs, apprenant à bien maîtriser la langue d'Homère. Il fit de même pour l'hébreu, une fois installé à Bethléem. De fait, depuis l'épisode du fameux "Songe" (Cavallera 1922: 19-30, t.1) au désert de Chalcis, la préoccupation dominante de Jérôme avait été d'acquérir une connaissance approfondie des saintes Ecritures, d'en pénétrer le plus possible le sens et l'esprit. Décidé à leur donner la première place dans ses études, il tint à les lire et à les méditer dans le texte original. Il se mit donc courageusement à l'apprentissage de l'hébreu, avec l'aide du rabbin Baranino. Voici comment il raconte lui-même la difficulté de sa tâche, les multiples obstacles et la répugnance personnelle qu'il avait dû vaincre pour connaître la langue hébraïque:

... Je me mis sous la conduite d'un moine hébreu converti. Aux pointes de Quintilien, aux fleurs de Cicéron, à la gravité de Fronton, à la placidité de Plin, succédait maintenant l'étude de l'alphabet: des mots sifflants et haletants à ruminer. Ah! Quel labeur de pensée! Quelles difficultés à vaincre! Combien de fois j'ai désespéré, combien de fois j'ai renoncé! Puis, m'entêtant, résolu à apprendre, je me remettais à l'étude: ma conscience me rend témoignage des peines endurées et ceux-là aussi qui partageaient ma vie. Mais j'en remercie Dieu: l'amère semence de ces lettres me fait goûter de doux fruits (Cavallera 1922: 42).

En effet, après ce dur apprentissage, saint Jérôme était désormais préparé à entreprendre une traduction latine de l'Ancien Testament en par-

tant directement de l'hébreu, rêve qu'il caressait depuis qu'il avait achevé la révision du Nouveau Testament.

Ainsi donc, saint Jérôme répondait déjà, seize siècles plus tôt, à l'idéal du "bon traducteur" selon Gide, à savoir:

Un bon traducteur doit bien savoir la langue de l'auteur qu'il traduit, mais mieux encore la sienne propre, et j'entends par là non point seulement être capable de l'écrire correctement, mais en connaître les subtilités, les souplesses, les ressources cachées; ce qui ne peut guère être le fait que d'un écrivain professionnel. On ne s'improvise pas traducteur (Gide 1928: 46).

B. Connaissance du sujet traité

Dans sa LETTRÉ à Didier sur la traduction du Pentateuque, saint Jérôme avait pris soin de préciser pour ainsi dire le mandat du traducteur en ces termes:

Il y a une grande différence entre un prophète et un interprète: celui-là, inspiré d'en haut, prédit les choses futures; celui-ci, joignant l'érudition à une grande facilité de parler, exprime en sa langue les pensées d'un autre, de la manière qu'il les conçoit (Matougues 1867: 477).

Saint Jérôme était donc convaincu que le traducteur doit avoir une vaste culture générale et surtout être familiarisé avec les sujets qu'il est appelé à traduire. A cet égard, le père de la Vulgate connaissait bien les Livres sacrés, un de ses domaines de spécialisation en traduction. Ne les avait-il pas en effet étudiés à fond, relus et médités pendant et après ses études?

Dans tous les cas, saint Jérôme se livrait à de minutieuses recherches avant de traduire ses textes. Loin de se fier aux "pernicieux conseils des dictionnaires bilingues" - s'il en existait même à

l'époque! - il se servait de la documentation disponible sur le sujet traité et recourait à toutes les sources de référence susceptibles de l'aider à s'attaquer à son texte avec confiance.

Pour mener à bien la traduction de la Vulgate par exemple, il avait, d'une part sollicité les conseils des rabbins, et d'autre part consulté les plus anciennes versions de la Bible et il s'en était inspiré. Pour certains passages il s'était fait un devoir de remonter au texte original hébreu avant de se prononcer sur la meilleure restitution en latin.

Dans la traduction de l'Onomasticon et de la Chronique d'Eusèbe de Césarée, saint Jérôme adopta la même méthode de travail. Il se permit d'ailleurs tant de libertés avec les textes originaux que d'une part, il enrichit de sa propre érudition l'Onomasticon en complétant les renseignements géographiques qu'il contenait, et d'autre part, il inclut des informations supplémentaires dans la traduction de la Chronique, mettant à la portée des lecteurs une foule de notions dispersées à travers de nombreux livres.

Georges Mounin est l'un des modernes qui ont le plus orienté leurs réflexions dans la même direction que Jérôme. En effet, il insistait d'une part sur le bilinguisme du traducteur, donc sur la maîtrise de ses langues de travail, et d'autre part sur une bonne connaissance du sujet traité, ce qui impliquait des recherches laborieuses et une documentation très fouillée sur le thème du texte à traduire. C'est pourquoi il estimait que la philologie et l'ethnographie sont des "préalables" à la traduction. D'après lui, une étude philologique et ethnogra-

phique des énoncés linguistiques permet de dégager et d'éclairer un élément extra-linguistique fondamental: la situation dont l'appréhension est d'une importance capitale en traduction. Et il conclut impi-toyablement:

Aller chercher toutes les définitions référentielles de la langue d'une Communauté donnée sur place, pour comprendre et traduire le plus pleinement possible le sens des énoncés dans cette langue, c'est se faire ethnographe. Et tout traducteur qui, de mille manières empiriques, ne s'est pas fait aussi l'ethnographe de la communauté dont il traduit la langue, est un traducteur incomplet: ... un problème donné de traduction n'est pas le même dans les deux sens (Mounin 1963: 239).

Ainsi donc, dépassant le cadre assez restreint des réflexions de saint Jérôme, Mounin a posé à ce niveau le problème de l'incidence du "contexte situationnel" sur la traduction. Car la saisie des significations sur les plans linguistique, littéraire et stylistique demeure approximative en matière de traduction. La plupart du temps, le traducteur n'est jamais certain d'avoir restitué tout le contenu d'un message, d'avoir réussi une traduction complète. Saint Jérôme lui-même, malgré sa bonne connaissance de l'hébreu, n'avait pas été à l'abri d'une grave erreur d'équivalence de signification due à une mauvaise appréhension du "contexte situationnel". On lit en effet dans sa Vulgate que Moïse était descendu de la montagne non seulement avec les Dix Commandements que Dieu lui avait remis, mais aussi avec des "cornes" sur la tête. Bien des gens ont dû se demander pourquoi Yaveh avait ainsi affublé celui-là même qu'il avait choisi pour conduire son peuple vers la Terre Promise. Or, dans la Bible de Jérusalem (l'Exode XXXIV: 29-30), une note indique que le visage de Moïse "rayonnait".

Il s'ensuit que le Patron des Traducteurs avait fait un malheureux transcodage parce que le mot KARAN qui signifie RAYONNER est de la même famille que KUEREN qui signifie CORNE. Le sens conceptuel de KARAN ne pouvait donc être que RAYONNAIT dans ce cas précis où le contexte situationnel guidait le père de la Vulgate dans le choix de l'équivalent le plus approprié!

Cet incident mis à part, ce que nous pourrions appeler la "théorie de la situation" de Mounin s'inscrit en droite ligne dans l'expérience personnelle de saint Jérôme traducteur. Pour l'un et l'autre auteur en effet, il s'agit de "faire un retour aux sources" du texte original, afin de produire une traduction qui ne "déroute" pas le récepteur actuel, une traduction fidèle et exacte qui ne laisse subsister aucun doute dans l'esprit des lecteurs contemporains. C'est dans cette optique que saint Jérôme écrivait à Sunnia et à Fretela ce qui suit:

Pour le Nouveau Testament, si un problème est soulevé chez les Latins par la divergence des exemplaires, nous recourons à la source de la langue grecque en laquelle est écrit cet Instrument Nouveau; de même pour l'Ancien Testament, s'il y a parfois divergence entre Grecs et Latins, nous nous cherchons un refuge dans le texte hébreu authentique, en sorte que, tout ce qui émane de la source, nous puissions le retrouver dans les ruisseaux (Labourt 1949-1963: 105, t.5).

Il est à la fois important et intéressant de noter ici que si saint Jérôme avait ressenti la nécessité de remonter à la source même du texte hébreu original de la Bible, c'était parce qu'il croyait de moins en moins à la suprématie de la traduction d'une traduction. En effet, plus Jérôme se passionnait pour l'étude de la Bible, plus il se laissait

séduire par ce qu'il appelait la Hebraïca Veritas (la Vérité hébraïque). Cette nouvelle attitude influença profondément sa manière de traduire dans ce sens qu'il prenait de plus en plus de recul vis-à-vis de la Version des Septante.

En règle générale, saint Jérôme adoptait la même attitude critique dans la traduction des textes scripturaires et celle des textes profanes. Il était convaincu qu'un bon traducteur devait se documenter à fond avant de s'attaquer au transfert du message. De nos jours encore, les traducteurs consciencieux suivent la même voie, quelle que soit la nature des textes qu'ils sont appelés à traduire. Nous ne citerons que l'exemple d'André Gide qui déclare avoir "consacré à ses traductions plus de temps qu'il ne lui en eût fallu pour écrire le livre qu'il traduisait" (Gide 1928: 50). Le même Gide consacrait également beaucoup de temps à ses travaux de révision. Voici ce qu'il en dit lui-même:

Je ne me contente pas de revoir le texte minutieusement; je le récris presque complètement. Je n'ai pas à cacher que c'est un énorme travail, mais qui ne m'impatiente pas un instant et où mon affection ou mon admiration pour l'auteur s'approfondit et se fortifie.³

3. Ivo Vidau, Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad, p. 154.

2. LES ETAPES DU TRANSFERT

Le processus de transfert du message comporte deux étapes chez saint Jérôme: (a) Lecture et analyse du texte-source; (b) reformulation en langue d'arrivée.

A. Lecture et analyse du texte-source

Dans un premier temps, saint Jérôme lisait attentivement le texte original grec ou hébreu. Il l'analysait ensuite afin d'en saisir le sens par lui-même, en confrontant les résultats obtenus avec la science des rabbins et leur interprétation traditionnelle. Cette étape correspondrait à celle de l'Analyse dans la terminologie de Nida par exemple. Dans le cas de saint Jérôme, c'était l'étape de l'exégèse du texte biblique: elle permettait d'explicitier les passages obscurs ou ambigus, car le langage de la Bible est mystérieux, énigmatique et très difficile à comprendre pour le lecteur moyen. Il peut donner lieu à des interprétations erronées et à de malheureux malentendus, à cause surtout des connotations sémantiques de certaines expressions sémitiques. C'est donc au cours de cette étape préliminaire que se joue tout le destin du texte d'arrivée.

Avant d'aborder la deuxième étape du transfert chez saint Jérôme, nous parlerons de l'expression du sens du message transmis de LD en LA, aspect essentiel de la problématique hiéronymienne de la traduction.

B. L'expression du sens

Oui, quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le proclame sans gêne tout haut: quand je traduis les Grecs - sauf dans les saintes Ecritures, où l'ordre des mots est aussi un mystère - ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime. En cette affaire, j'ai pour maître Cicéron (Labourt 1949-1963: 59, t.3).

Ce passage de la LETTRE LVII à Pammachius résume en quelque sorte la profession de foi de saint Jérôme, l'essentiel de sa conception de la traduction et, partant, de sa pratique.

En règle générale, dans les textes bibliques comme dans les textes patristiques, saint Jérôme préconisait d'interpréter et de reproduire intégralement le message en s'attachant aux idées porteuses de sens. En cela il suivait non seulement l'exemple de Cicéron, mais aussi celui d'Horace qui, dans son Art Poétique, exhortait le traducteur à être un interprète fidèle sans pour autant "rendre chaque mot par un mot". Fidèle disciple de si bons maîtres, saint Jérôme affirmait avoir traduit "son" saint Antoine "de sorte que rien ne manque au sens, s'il manque quelque chose aux mots" (Labourt 1949-1963: 61, t.3). Il invitait le traducteur à transcender les obstacles purement linguistiques de ses textes par le recours aux ressources propres à chaque langue. A ce propos, il déclarait dans la LETTRE CVI:

Nous ne devons pas nous torturer pour une traduction affectée des mots quand il n'y a nul dommage pour le sens. Chaque langue, comme je l'ai dit, s'exprime par ses idiotismes. Du reste, nous ne devons pas nous attacher à l'expression du mot à mot au point de perdre le sens tandis que nous reproduisons la syllabe (Labourt 1949-1963: 116-117).

A la lumière de ces réflexions, on comprend aisément que saint Jérôme ait été partisan d'une traduction libre du texte original et ennemi no 1 de la littéralité "sauf dans les saintes Ecritures où l'ordre des mots est aussi un mystère". Mais même là, il fallait que tout le passage ait du sens, une fois le message reconstitué grâce à l'explication de chaque mot pris individuellement. Saint Jérôme nous en fournit un bel exemple dans la LETTRE XXX à Paula sur la "signification littérale et mystique de l'alphabet hébreu".

Il importe néanmoins de noter cette double attitude de Jérôme vis-à-vis de ses traductions, lui qui jouait sur deux plans, selon les cas, aux fins de transfert du message.

Dans sa Préface à la traduction d'Esther, saint Jérôme s'adresse ainsi à Paula et à Eustochium:

Prenez le Livre d'Esther en hébreu, et examinez ma version mot à mot afin de vous convaincre que je n'y ai rien ajouté, et que j'ai traduit cette histoire d'hébreu en latin avec beaucoup d'exactitude et de fidélité (Matougues 1867: 596).

Si, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, saint Jérôme avait opté de coller de près aux mots de l'original, c'est parce qu'il s'était rendu compte, comme nous l'avons dit précédemment, que la restitution du "même nombre" de mots rendait mieux le mouvement grec de la Bible, tout en permettant au traducteur de rester fidèle à la tradition de l'Eglise. Ces images de "même nombre" et de "même poids" se retrouvent chez Eugène Nida, sous une terminologie évidemment différente! Nida distingue en effet la "formal equivalence" - qui correspondrait à peu près au "même nombre" - de la "dynamic equivalence" qui se rapproche davantage du "même poids". Le plus important, c'est le fait que Jérôme et Nida reconnaissent l'existence de deux tendances prédominantes dans la pratique de la traduction. Cependant, alors qu'Eugène Nida accorde toutes ses faveurs à l'équivalence dynamique ("one must focus attention not upon the extent of verbal correspondence but upon the amount of dynamic equivalence"), saint Jérôme disait sa préférence pour cette dernière en émettant toutefois des "réserves" dans le cas des saintes Ecritures pour la traduction desquelles il affirmait recourir plutôt à l'équivalence formelle.

Signalons cependant que les "réserves" de saint Jérôme ne sont fondées que dans une certaine mesure: en dépit de ses efforts sincères de rester le plus littéral possible lorsqu'il traduisait les saintes Ecritures, Jérôme n'avait jamais tout à fait réussi à résister à la tentation d'élaborer un peu ses traductions, de rédiger dans

un style coulant et gracieux. Il va sans dire qu'il ne pouvait y atteindre que grâce à des transformations grammaticales et lexicales de toutes sortes, grâce à la transposition, principe même de la traduction libre, c'est-à-dire de la restitution du "même poids" plutôt que du "même nombre"... Ce n'est certainement pas par hasard que dans son ouvrage intitulé Sous l'invocation de saint Jérôme, Valéry Larbaud déclare que "tout le travail de la traduction est une pesée de mots,... car nous pesons jusqu'aux virgules" (Larbaud 1946: 83-84). En fait, d'après Larbaud, les traducteurs sont des "peseurs de mots", Verborum pensitatores...

C'est dans les textes patristiques et profanes que saint Jérôme avait le plus appliqué son principe de l'expression du sens par opposition à la restitution des mots de l'original. Dans le De Spiritu Sancto de Didyme l'Aveugle et les Homélies d'Origène, Jérôme s'était attaché plus à rendre le sens qu'à coller aux mots de son texte. C'est une des raisons pour lesquelles le style des vingt-huit Homélies sur les prophètes Jérémie et Ezékiel est très rhétorique, élégant et sophistiqué et le latin magnifique. La seule exception à ce principe sacro-saint de fidélité au sens de l'original est la traduction du Peri-Archon d'Origène: intentionnellement très littérale, elle était destinée à mettre en évidence toutes les erreurs d'Origène, par réaction à la traduction de Rufin qui était plutôt une interprétation prudente et nuancée des Principes.

A l'instar de saint Jérôme, Eugene Nida accorde au sens une place d'honneur en traduction. Voici ce qu'il en dit:

Meaning must be given priority, for it is the content of the message which is of prime importance for Bible translating. This means that rather certain radical departures from the formal structure are not only legitimate but may even be highly desirable. For example, the NEB has rendered John I: 1b as "what God was, the Word was". This seems very different from the traditional "the Word was God", but it is an entirely legitimate translation, since it specifies unambiguously, the predicate function of the term "God". To make this attributive function of the predicate noun quite clear and thus to avoid the prevalent error of reversing the order, i.e., "God was the Word" (an interpretation which has been followed by some of the heretical sects in the history of Christendom), the NEB committee has departed from the form in order to make the content unambiguously clear (Nida 1924: 13).

Nous ne devrions pas nous étonner de la similitude de vues entre les deux traducteurs, car Nida admire beaucoup saint Jérôme à qui il a consacré quelques pages dans son ouvrage Toward a Science of Translating. Nous ne reproduirons qu'un passage fort éloquent de la page 13:

Jerome's approach to translation was probably one of the most systematic and disciplined of any of the ancient translators. He followed well-conceived principles, which he freely proclaimed and defended, and stated quite frankly that he rendered "sense for sense and not word for word".

En ce qui concerne Georges Mounin, nous constatons que nulle part dans Les Problèmes théoriques de la traduction, il ne s'est arrêté à une définition du sens comme notion-clé en traduction, contrairement à saint Jérôme qui proclamait tout haut sa maxime sacrée:

Nec verbum e verbo,
Sed sensum exprimere de sensu.

Néanmoins, cette notion apparaît en filigrane dans l'oeuvre: Mounin parle beaucoup des "unités sémantiques minima" ou des "atomes de signification"... et il attache une grande importance à la notion de champ sémantique: il la trouve très intéressante pour une théorie de la traduction parce qu'elle montre que "tout système linguistique renferme une analyse du monde extérieur qui lui est propre, et qui diffère de celle d'autres langues ou d'autres étapes de la même langue". En effet, les mots ne recouvrent pas la même aire sémantique, la même surface conceptuelle dans des langues différentes, sans compter qu'il y a certaines notions (celles de couleurs par exemple, si chères à Mounin!) qui existent dans certaines langues et pas du tout dans d'autres... La traduction de la Bible en langues africaines regorge d'exemples dans ce domaine... D'autre part, les langues n'étant pas des répertoires de mots ayant chacun un sens bien défini, une signification statique, et un équivalent bien précis donné une fois pour toutes dans chacune des autres langues, le problème qui se pose au traducteur est de trouver "l'équivalent naturel le plus proche", comme préconisait Eugene Nida, dans chaque cas spécifique et pour une

paire de langues donnée.

En évoquant les problèmes sémantiques que pose la traduction, Georges Mounin est allé bien au-delà de saint Jérôme: il a considéré la notion de la traduction du sens dans la perspective générale d'une théorie de la traduction. Il déclare:

Une théorie de la traduction - parce que la traduction part du sens et effectue toutes ses opérations de transfert à l'intérieur du domaine du sens - est trop intéressée à la recherche et à la découverte d'une unité de signification (Mounin 1963: 94).

Il est évident que cette unité de signification ne saurait être, dans la pensée et l'expérience de saint Jérôme, le mot, le morphème ou le monème dont Mounin parle souvent dans son ouvrage.

Saint Jérôme ayant emprunté à son grand maître Cicéron la segmentation du texte "per cola et commata", soit par grandes unités de traduction qui faisaient du sens, nous pourrions en conclure que, à son avis, l'unité de traduction devait être nécessairement constituée par l'énoncé libre complet qu'est la phrase. Car comme M. Pergnier le souligne:

Rien d'étonnant donc à ce que ce soit dans la phrase que nous retrouvions la synthèse de toutes les analyses qui concourent à l'appréhension du sens d'un énoncé, et rien d'étonnant à ce que la phrase soit l'unité minimale que le traducteur doit connaître pour opérer sa traduction. L'importance de l'analyse au niveau de la

phrase n'a pas échappé aux traducteurs. Les linguistes traitant de la traduction l'ont également soulignée comme une donnée de fait. C'est ainsi que Halliday écrit que "si nous prenons deux textes en langues différentes, l'un desquels est une traduction de l'autre, à quel rang subsiste l'équivalence? En fait, il s'agit d'une équivalence au rang de la phrase, car c'est la phrase qui est l'unité contextuelle de la langue (..), plus on approche de la phrase, plus la probabilité d'équivalence devient grande; mais il reste vrai que la seule unité de traduction, c'est la phrase" (Pergnier 1980: 133-134).

Mounin semble par ailleurs éclairer saint Jérôme lorsqu'il traite des connotations comme "valeurs supplémentaires" dans la signification. C'est un fait bien reconnu que la signification d'un terme est susceptible de s'enrichir indéfiniment et que ses connotations varient d'un moment à l'autre pour le même locuteur, et d'un locuteur à l'autre. C'était donc une lacune de la part de saint Jérôme de recommander la traduction du sens sans faire la moindre allusion aux difficultés inhérentes à la saisie des significations pertinentes des divers énoncés possibles et imaginables, selon les contextes et les situations, au hasard des messages. Cette illusion du naturel, le "comme si c'était l'original", qui fait le mérite de certaines traductions, ne se réalise pas sans une investigation minutieuse dans le monde des significations. Ce n'est pas sans mal que le traducteur parvient à "extraire le sens" ("sensum exprimere") d'un message donné!

Après avoir établi ce parallèle entre saint Jérôme, Eugene Nida et Georges Mounin sur la nécessité de l'expression du sens aux fins de transfert du message, il est inutile, nous semble-t-il, de poursuivre la comparaison avec d'autres modernes. Il n'échappe de fait à personne que tous nos contemporains qui s'intéressent sérieusement à la traduction, théoriciens et (ou) praticiens (Peter Newmark, le groupe de l'ESIT, Vinay et Darbelnet par exemple), s'accordent sur ce principe fondamental qui relève d'ailleurs du simple bon sens...

C. La reformulation en langue d'arrivée

C'était l'étape du Transfert proprement dit au cours de laquelle saint Jérôme établissait son texte en latin en tenant compte des conseils de Cicéron. Ce dernier recommandait qu'en traduisant, on usât, dans la langue d'arrivée, de termes adaptés aux "habitudes langagières" d'une collectivité linguistique donnée, de son temps et de sa civilisation, et que l'on serrât de près les mots, mais jusqu'au point seulement où ils ne répugnaient pas au goût de l'époque... Jérôme était d'autant plus fidèle à ces sages principes qu'il considérait la traduction comme un genre à part, distinct des autres genres littéraires, mais devant être régi par les règles de la bonne rhétorique. Et c'est fort à propos qu'il écrivait à Sunnia et Fretela:

Si nous suivions le zèle fâcheux pour l'exactitude de l'interprétation, on laisserait de côté tout le charme de la traduction; c'est la règle d'un bon interprète d'exprimer les idiotismes d'une langue par les expressions

propres de la sienne. Cicéron l'a fait pour le Protagoras de Platon, pour l'Économique de Xénophon et pour le Discours de Démosthène contre Eschine; nous pouvons le prouver. De même Plaute, Térence et Cécilius, ces écrivains si savants, dans leurs traductions des comédies grecques. Et qu'on n'en conclue pas que le Latin est une langue très pauvre, incapable d'une version mot à mot, alors que les Grecs, eux, traduisent la plupart de nos textes par des paraphrases, et cherchent à exprimer les mots hébreux, non par une fidélité servile d'interprétation, mais selon le génie propre de leur langue (Labourt 1949-1963: 106-107, t.5).

Il n'échappe à personne qu'il est bien difficile de respecter le génie de la langue d'arrivée sans risquer de "déserrer son devoir de traducteur", à cause des différences syntaxiques entre les langues. Nous ne citerons que l'exemple du poète Paul Valéry qui voulait faire des Bucoliques de Virgile "une traduction aussi fidèle que la différence de langues le permît". Il évoque ainsi les difficultés grammaticales et syntaxiques qu'il avait eues à surmonter pour "traduire ligne pour ligne" le fameux texte latin en français:

La langue latine est, en général, plus dense que la nôtre. Elle n'use pas d'articles; elle fait l'économie des auxiliaires (du moins à l'époque classique); elle est avare de prépositions; elle peut dire les mêmes choses en moins de mots, elle dispose d'ailleurs de ceux-ci avec une liberté qui nous est presque entièrement refusée, et qui fait notre envie. Cette latitude est des plus favorables à la poésie, qui est un art de contraindre continuellement le langage à intéresser immédiatement l'oreille (et par celle-ci tout ce que les sons peuvent exciter par eux-mêmes) au moins

autant qu'il ne fait l'esprit. (...) Il est clair que la liberté de l'ordre des mots dans la phrase, à laquelle le français est singulièrement opposé, est essentielle au jeu de la versification. Le poète français fait ce qu'il peut dans les liens très étroits de notre syntaxe; le poète latin, dans la sienne si large, à peu près ce qu'il veut (Valéry 1944: 20).

Il est à noter que Jérôme s'était le plus appesanti sur les transformations lexicales auxquelles un bon traducteur doit procéder en reconstituant le texte-cible. Ceci n'a rien d'étonnant quand on sait que ses adversaires lui en voulaient d'en prendre trop à son aise avec la terminologie du texte d'arrivée. Ce reproche avait justement été à l'origine de la grande cabale dont saint Jérôme fut l'objet toute sa vie durant. Il écrivait à ce sujet à son ami Pammachius:

Ils (mes adversaires) proclament que je suis un faussaire, que je n'ai pas tout rendu mot pour mot, qu'au lieu d'"honorable", j'ai dit "très cher", et que, malveillant interprète - ce qui est vraiment abominable - je n'ai pas voulu traduire: "révérendissime". Ces sornettes-là et d'autres pareilles, ce sont mes crimes (Labourt 1949-1963: 57, t.3).

En somme, on ne reprochait rien de particulièrement grave à saint Jérôme, rien que "des mots" employés à la place d'autres mots, sans que le sens du contenu du message transmis en fût modifié ou altéré. A propos, saint Jérôme raille indirectement ses adversaires en ces termes:

Mais que nous disions pleurs, douleur, larme ou larmes, le sens est le même; où il n'y a pas changement de sens, conservons à la langue latine son élégance (Labourt 1949-1963: 130, t.5).

Encore une fois, saint Jérôme insiste pour que l'on ne "chicane" pas sur les mots, mais qu'au contraire, on veille à sauvegarder le génie de la langue d'arrivée, à le refléter absolument dans la traduction. Il dit justement ceci à Sunnia et Fretela:

Il faut suivre la règle de traduction que nous avons souvent indiquée: là où le sens ne subit aucun dommage, que l'on conserve l'euphonie et la propriété des termes dans la langue où l'on traduit (Labourt 1949-1963: 131, t.5).

Elle serait trop longue, la liste de tous les exemples par lesquels le père de la Vulgate exhortait le traducteur à tenir compte du jeu du génie de chaque langue dans la reformulation du texte-cible. Nous allons donc terminer en citant le cas d'un traducteur trop fidèle, c'est-à-dire en fait infidèle à cause de sa trop grande littéralité, contrairement aux Septante qui avaient atteint leur but en interprétant la Parole de Dieu malgré quelques erreurs de détails ou des changements de mots. Voici le passage en question:

Il serait trop long d'exposer à présent tout ce que les Septante ont ajouté de leur cru, ou bien omis, tous les passages qui, dans les exemplaires de l'Eglise, sont marqués d'obèles ou d'astérisques. (...) Pourtant, c'est à bon droit que l'édition des Septante a prévalu dans les Eglises, soit parce qu'elle est

la première et qu'il en est question avant la venue du Christ, soit parce que les apôtres - du moins quand elle ne diffère pas de l'hébreu - en ont fait usage. Pour Aquila, prosélyte et interprète méticuleux, qui s'est efforcé de traduire non seulement les mots, mais encore les étymologies, c'est à bon droit que nous le rejetons. Qui donc, en effet, au lieu de froment, vin, huile, pourrait lire ou comprendre des mots que nous exprimerions par verblement, cueillette de fruits, splendeur? Ou parce que les Hébreux ont non seulement des articles, mais des préarticles, faut-il comme lui, par un zèle fâcheux, traduire les syllabes et même les lettres, et dire: "avec le ciel et avec la terre", ce que ni le grec ni le latin n'admettent aucunement? Nous pourrions tirer de notre propre langue des exemples analogues. Que d'expressions sont heureuses en grec qui, traduites littéralement, n'auraient aucune euphonie en latin! Inversement, des tournures qui nous plaisent, si nous les traduisons selon l'ordre des mots, déplairont aux Grecs! (Labourt 1949-1963: 70-71, t.3).

Nous serions injuste envers saint Jérôme si nous ne mentionnions pas ses affinités avec Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet dont presque tous les sept procédés de traduction sont des "méthodes indirectes" destinées à guider le traducteur dans ses divers réajustements grammaticaux et lexicaux. En fait, comme nous l'avons déjà mentionné, sans connaître leur belle terminologie moderne, saint Jérôme se servait déjà de leurs procédés de "traduction oblique", notamment l'équivalence, l'adaptation, la transposition et la compensation, afin de pallier les pertes d'information que la traduction faisait subir à la langue-source. De même, il avait déjà, à son insu, les notions de "calque" et d'"emprunt", lui qui conseillait

de conserver dans la traduction les mots étrangers intraduisibles...

Parvenue à ce stade de la technique de transfert du message chez saint Jérôme, il ne nous reste plus qu'à parler de la responsabilité du traducteur qui est de transmettre le contenu du message original en LA, en un mot, de communiquer valablement, quelle que soit la méthode de traduction adoptée.

3. LA RESPONSABILITE DU TRADUCTEUR

Comme nous l'avons signalé précédemment, saint Jérôme croyait implicitement à la communication interpersonnelle et interlinguistique par le truchement de la traduction. C'est pourquoi il pratiquait la traduction libre ou la traduction littérale chaque fois que l'une ou l'autre approche pratique répondait le mieux aux exigences du moment. Peter Newmark semble lui donner raison dans un passage de Approaches to Translation intitulé: "When to translate words and not ideas". En même temps, il précise les choses dans la terminologie actuelle, lorsqu'il écrit:

It is commonly stated that one should translate ideas not words. The concept is mentalistic, and relates two different orders of things, but it is useful as a warning against taking the SL words at their true face value, against translating from and/or into the primary meanings of words. To be accurate, one translates words that are used in context, that is, words that are lexically conditioned and constrained by collocation, grammatically by syntax, intonationally by word-order, sometimes phonetically by assonance, alliteration,

onomatopoeia, and moreover they are normally referentially bound; one does not normally translate words in isolation, or assume they are being used in their primary sense, unless they appear randomly (Newmark 1981: 135).

Le point de vue de Newmark rejoint celui de bien d'autres modernes, traducteurs littéraires (surtout d'oeuvres poétiques) ou techniques, ou encore de textes pragmatiques, pour reprendre un terme cher à Jean Delisle! Car en effet, quel praticien de la traduction peut se targuer de ne recourir qu'à l'une ou l'autre méthode? Par expérience, saint Jérôme reconnaissait les mérites de chaque technique plusieurs siècles avant que les modernes viennent préciser sa pensée et ses idées.

Le fait que le traducteur hésite entre deux ou plusieurs équivalences et même qu'il "rate" complètement le sens du message et "passe à côté de la cible", pose brutalement le problème de sa responsabilité vis-à-vis du destinataire visé du message et aussi vis-à-vis de l'auteur même du message en question. En effet, si la raison d'être de la traduction est de faire comprendre à autrui (le destinataire/récepteur (lecteur)) ce que l'on a compris soi-même des intentions de l'auteur, le traducteur doit rester objectif et pouvoir répondre de sa traduction:

- Parce qu'il est, à son niveau, l'auteur du message qu'il a compris et transmis;
- Parce qu'il est responsable des effets de ce message sur son destinataire et, à court ou à long terme, sur l'auteur initial;

- Parce qu'il n'a pas le droit de jeter le trouble ou de semer le doute dans l'esprit du destinataire du message;

- Parce qu'il a le devoir sacré de transmettre le message tel que l'auteur l'a conçu et orienté en restituant, pour reprendre saint Jérôme citant Cicéron, "non pas le même nombre de mots, mais le même poids";

- Parce qu'au-delà ou en-deçà de ces limites, il aura "déserté son devoir de traducteur".

Saint Jérôme était d'autant plus conscient de ces contraintes du traducteur que, contrairement à saint Augustin par exemple, il ne croyait pas à l'inspiration divine en traduction, surtout dans le cas des Septante. A son avis, seul le texte hébreu original avait été rédigé sous l'inspiration de l'Esprit Saint. La qualité des traductions de ce texte authentique dépendait de la compétence personnelle des traducteurs: l'inspiration divine n'intervenait en rien à cela. Le traducteur devait par conséquent aller jusqu'au bout de la recherche de la vérité du sens du message à transmettre et assumer son texte.

Cette notion de la responsabilité du traducteur revêt un aspect intéressant dans l'optique particulière de saint Jérôme. Il s'agit de la neutralité du traducteur vis-à-vis du contenu du texte à traduire, c'est-à-dire indirectement vis-à-vis de l'auteur de son texte. Saint Jérôme se gardait en effet de "déserté son devoir de traducteur" en faisant une rédaction originale à partir du texte de

départ. Nous n'en citerons pour preuve que ce passage de la préface de sa traduction du De Spiritu Sancto de Didyme l'Aveugle:

Pour ne pas m'attribuer l'ouvrage d'un autre auteur et devenir semblable à ceux qui se parent des belles plumes des autres oiseaux, j'ai mieux aimé prendre la qualité d'interprète que de faire quelque livre de mon chef. (Matougues 1867: 56).

De même, dans une LETTRE adressée à Chromatius et à Héliodore sur la traduction des trois Livres de Salomon, saint Jérôme écrit avec un grand accent de sincérité:

Si quelqu'un aime mieux l'édition des Septante, il a celle que j'ai revue; car je ne compose pas de nouveaux ouvrages pour détruire les anciens... (Matougues 1867: 500).

Nous retrouvons chez André Gide ce scrupule du traducteur qui tient à rester objectif et neutre dans le cadre de son travail. Voici ce qu'il confie à son ami Thérive:

Chaque fois qu'il m'est arrivé de traduire, j'ai eu pour règle de m'oublier complètement moi-même, et de traduire l'auteur comme il eût pu souhaiter d'être traduit... (Gide 1928: 52).

Paul Valéry semble avoir eu les mêmes préoccupations pendant sa traduction des Bucoliques de Virgile, comme l'indique le passage suivant:

M'étant juré sur ce Virgile d'enfant d'être aussi fidèle que possible au texte de ces

pièces de circonstance que dix-neuf siècles de gloire ont faites vénérables et quasi-sacrées, et considérant la condition que j'ai dite de la correspondance ligne pour ligne du Virgile selon Virgile et du Virgile selon moi, j'ai pris le parti de faire vers pour vers, et d'écrire un alexandrin en regard de chaque hexamètre. Toutefois, je n'ai même pas songé à faire rimer ces alexandrins, ce qui m'eût assurément contraint à en prendre trop à mon aise avec le texte, tandis que je ne me suis guère permis que des omissions de détail (Valéry 1944: 22-23).

Cette abnégation, cet effacement, cet oubli de soi du traducteur qui "traduit pour la gloire d'un autre", ses recherches, ses hésitations et ses scrupules, soulèvent plusieurs points d'interrogation, notamment: Jusqu'où peut aller l'initiative personnelle du traducteur? Jusqu'à quel point peut-il opérer des choix, prendre des options? En fin de compte, est-ce que "traduire" ne signifie pas "trahir" malgré toutes les précautions d'un traducteur avisé et consciencieux?

Nous trouverons certains éléments de réponse à toutes ces troublantes questions dans notre prochain chapitre consacré à l'importance du style en traduction.

Chapitre II

LA QUESTION DU STYLE

Comme le remarque Louis G. Kelly dans les NOTES précédant sa traduction en anglais de la LETTRE LVII, la traduction comportait deux exigences fondamentales pour saint Jérôme: d'une part la nécessité absolue de transmettre le contenu du message dans la langue d'arrivée, ce qui impliquait la fidélité au sens; d'autre part l'emploi d'un style qui reproduise l'atmosphère du texte original, ce qui impliquait une certaine créativité.

C'est à la dernière étape du processus de traduction (la restitution en LA chez Jérôme et Steiner, la restructuration chez Nida) que le traducteur met la dernière main à son travail et polit le style. Mais il se trouve que le problème du style se pose avec plus d'acuité en traduction biblique parce que les Apôtres et les Evangélistes étaient issus de différentes couches sociales et avaient un bagage intellectuel différent, et aussi à cause de la grande variété de genres littéraires dans la Bible. En effet, comme saint Jérôme l'écrivait à Paula:

(...) Les discours divins dissertent ou bien de la nature, comme dans la Genèse et l'Ecclésiaste, ou bien de la morale, comme dans les Proverbes et un peu partout dans les livres, ou enfin de la logique, en place de laquelle nos auteurs revendiquent pour eux la science théologique, comme dans le Cantique des Cantiques et les Evangiles. Toutefois, l'apôtre fait souvent des propositions, inductions, preuves et conclusions, ce qui est proprement

de l'art dialectique (Labourt 1949-1963: 31, t.2).

Nida fait la même constatation en ces termes:

The Scriptures reflect more than one type of style. What may be appropriate for the Epistle to the Hebrews is certainly much too elegant for the simple, straightforward style of the Gospel of Mark. Likewise, the language of the Psalms should be quite different from the narratives of Joshua and Judges (Nida 1975: 182).

Plus précisément,

The fast moving, brisk style of Mark is quite different from the much more polished and structured style of Luke. Similarly, the First Epistle of Peter has some of the most elaborately organized sentence structure of the New Testament, while the Second Epistle of Peter is almost the exact opposite (Nida 1974: 13).

Dans les pages qui vont suivre, nous allons étudier l'attitude de saint Jérôme devant un tel foisonnement de sujets, de genres et de styles susceptibles de dérouter le traducteur et d'embrouiller le lecteur.

1. TEL MESSAGE, TEL STYLE

Le style faisait partie des préoccupations littéraires permanentes des traducteurs de la période classique. Saint Jérôme subissait donc l'influence de ses grands maîtres dans la rhétorique, notam-

ment Cicéron et Quintillien. Ce dernier résumait en quelques mots l'attitude classique vis-à-vis de la traduction:

I do not want a translation to be merely
a paraphrase but a contest and rivalry
over the same sense (Institutes of
Oratory, x, v.4).

Dans l'optique de saint Jérôme, les diverses composantes de la question du style étaient les suivantes: le respect du génie de sa langue maternelle, l'indépendance vis-à-vis de son modèle grâce à des transformations grammaticales et lexicales parfois très osées lui permettant d'échapper à l'ascendant de la syntaxe grecque, enfin le désir d'adapter la forme au fond du message à transmettre. Jérôme était en outre très conscient de ce qu'il appelait tantôt la "proprietas verborum", tantôt la "proprietas linguae", qu'il fallait à tout prix compenser dans la traduction. Devant chaque texte à traduire, il éprouvait le besoin de re-créeer un style qui cadrerait bien avec l'information à communiquer. C'est pourquoi il adoptait généralement deux styles différents selon le type de texte et en fonction du genre de public visé. En effet, afin de rendre le texte à traduire dans toutes ses nuances stylistiques, saint Jérôme tenait essentiellement compte du niveau de langue utilisé dans l'original, lequel était, selon

les rhéteurs classiques, fonction à la fois de l'auteur, de la matière traitée et du destinataire. Ce souci rapproche beaucoup saint Jérôme des traducteurs modernes qui s'accordent tous pour reconnaître que le fond et la forme du message traduit doivent refléter en même temps les intentions de l'auteur, le contenu exact du texte et les attentes des destinataires.

Dans les textes scripturaires destinées à tous les chrétiens, lettrés et analphabètes, saint Jérôme avait un style entièrement simple. Il se désolidarisait de son grand maître Cicéron qui était, lui, un traducteur profane. Pour sa part, Jérôme était resté fidèle à la tradition chrétienne qui préconisait un style populaire dans les traductions latines des textes sacrés. En outre, parce que l'ordre des mots est aussi un mystère, saint Jérôme s'était rendu compte que c'est par l'équivalence formelle qu'il pouvait le mieux rendre le mouvement du texte grec de la Bible. Ainsi, tout en visant l'exactitude littéraire, saint Jérôme restait asservi à la Bible grecque. De ce fait, les hellénismes hérités de l'Itala abondent dans la Vulgate car Jérôme se montrait un réviseur prudent et discret comme il le proclamait dans sa dédicace à Damase. Il préférait se réserver de trop innover en matière de style, et il recourait volontiers au calque et à l'emprunt. Il a été rapporté que le Sermon sur la montagne par exemple contient jusqu'à 22 mots et 45 formes d'emprunt répartis en trois chapitres car saint Jérôme exploi-

tait tous les éléments sociolinguistiques à sa portée afin de mieux répondre aux attentes des laïcs habitués à un certain ton et à un certain langage dans les Ecritures Saintes...

Dans les textes patristiques et profanes par contre, Jérôme suivait le modèle cicéronien, c'est-à-dire qu'il se faisait un devoir de respecter le style de l'original grâce à l'équivalence dynamique. De fait, le style de Jérôme est très poli et soigné dans les LETTRES généralement destinées aux aristocrates et très rhétorique dans la Chronique et les Homélies par exemple. De plus, l'esprit critique de Jérôme l'amenait à revoir soigneusement ses traductions et à les réviser, malgré sa belle excuse habituelle selon laquelle il dictait à la hâte à ses sténographes!

Dans l'ensemble, saint Jérôme était mordicus convaincu du rôle et de l'importance du style dans le transfert du message. En cela, il est un précurseur incontesté de nombreux traducteurs modernes.

Pour André Gide par exemple, l'écrivain professionnel devenu traducteur, le style est un élément-clé dans la transmission du message, un élément tellement important qu'il prime l'expression du sens dans les traductions gidiennes. Il semble en effet que dans sa recherche de la perfection formelle, Gide ait du mal à échapper au "démon du style":

Pour la beauté du style, Gide serait donc prêt à déformer la pensée de l'auteur qu'il traduit, comme il incline lui-même la sienne lorsqu'il compose ses oeuvres. Ainsi ses traductions

seront donc merveilleusement bien écrites, mais elles s'écarteront du sens de l'original...
(Hamlet) (Blais 1982: 77).

Nous pourrions conclure que Gide est victime d'une "déformation professionnelle": étant avant tout un écrivain comme saint Jérôme, sa manière d'écrire influence énormément sa manière de traduire. C'est pourquoi il est convaincu que seuls les écrivains et les littérateurs enrichissent la littérature par la traduction, car seul l'écrivain professionnel est apte à traduire un chef-d'oeuvre littéraire... De même Paul Valéry, poète et traducteur d'oeuvres poétiques, dont les Bucoliques de Virgile, avait ce grand souci de la forme. Tous les deux semblent parfaitement convaincus, comme saint Jérôme d'ailleurs malgré certaines réserves, que la traduction est une véritable école de style pour ceux qui savent bien exploiter toutes les ressources de leur langue maternelle. A cet égard, Paul Valéry écrit fort à propos:

(...) L'usage du vers m'a rendu ça et là plus facile, et comme plus naturelle, la recherche d'une certaine harmonie sans laquelle, s'agissant de poésie, la fidélité restreinte au sens est une manière de trahison. Que d'ouvrages de poésie réduits en prose, c'est-à-dire à leur substance significative, n'existent littéralement plus! Ce sont des préparations anatomiques, des oiseaux morts. Que sais-je! Parfois l'absurde à l'état libre, pullule sur ces cadavres déplorables, que l'Enseignement multiplie, et dont il prétend nourrir ce qu'on nomme les "Etudes". Il met en prose comme on met en bière. C'est que les plus beaux vers du monde sont insignifiants ou insensés, une fois rompu leur mouvement harmonique et altérée leur substance sonore, qui se développe dans leur temps

propre de propagation mesurée et qu'ils sont substitués par une expression sans nécessité musicale intrinsèque et sans résonance. J'irai même jusqu'à dire que plus une oeuvre d'apparence poétique survit à sa mise en prose et garde une valeur certaine après cet attentat, moins elle est d'un poète. Un poème, au sens moderne (c'est-à-dire paraissant après une longue évolution et différenciation des fonctions du discours) doit créer l'illusion d'une composition indissoluble de son et de sens... (Valéry 1944: 23).

Ainsi conscient des exigences stylistiques en matière de traduction des poèmes, Paul Valéry ne ménageait aucun effort pour se hisser à la hauteur de sa tâche. Écoutons-le raconter son combat perpétuel pour rendre un style adéquat dans sa traduction française des Bucoliques:

Au bout de quelque temps que je m'avançais dans ma traduction, faisant, défaisant, refaisant, sacrifiant ici et là, restituant de mon mieux ce que j'avais refusé tout d'abord; ce travail d'approximations, avec ses résignations, m'inspira un sentiment intéressant... (Valéry 1944: 27-28).

Ainsi donc, pour un traducteur poète ou un poète traducteur, le style revêt une importance capitale dans le transfert du message; nous irons même jusqu'à dire qu'il est l'élément le plus essentiel du message: les images, les gestes, le son, en un mot la forme, donnent sa vie, son sens au poème traduit dans une langue étrangère. Le traducteur qui manque de rendre ces caractéristiques essentielles d'une oeuvre poétique "tue" en quelque sorte le poème, car l'expression et la transmission du sens seul ne suffisent pas en poésie... L'on comprend alors aisément toute la portée de cette déclaration d'Yves Bonnefoy:

C'est bien cela la chance du traducteur: que s'étant risqué, son ardeur - inquiétude et espoir, énergie et trouble - s'exprime, liant ses mots dans une âme, ajoutant à la voix décisive et à demi perdue du poète l'intensité d'un accent. (Bonney 1962: 256).

A notre avis, Jean Delisle exprime le point de vue des traducteurs littéraires modernes sur la question du style lorsqu'il déclare:

Le style est une manière d'écrire. Il est tout ce qui se sur-ajoute à la fonction purement dénotative d'un texte, tout ce qui se superpose à l'information pure et simple. Cette surcharge connotative n'est pas "insignifiante" pour autant. Indissociables comme le recto et le verso d'une feuille, fond et forme contribuent l'un et l'autre au sens global d'un message et à l'impression cognitive et affective qu'il laisse sur les lecteurs. "Le message exprime, a écrit Riffaterre, tandis que le style souligne". (...) Grosso modo, le style d'un texte pragmatique se ramène plus ou moins à sa forme et le respect de celle-ci par un traducteur peut consister à se soumettre à l'ensemble des règles régissant les langages codifiés ou à rendre des éléments affectifs dans certains types de textes, ou l'un et l'autre. On ne rédige pas les clauses d'une police d'assurance ou d'une convention collective de la même manière qu'une brochure touristique, une annonce publicitaire ou un rapport administratif. Quatre éléments interviennent toujours dans un texte: l'auteur, le sujet traité, le vecteur (genre de texte, ressources linguistiques utilisées) et les destinataires. Le style, entendu au sens large, serait ni plus ni moins que le respect des contraintes imposées par la présence simultanée de ces quatre éléments. Il est indissociable des impératifs posés par la communication. Le traducteur de textes pragmatiques est donc tenu de respecter un certain nombre de conformités stylistiques

afin d'assurer une communication efficace
(Delisle 1980: 77).

Il va sans dire que le point de vue de Jean Delisle se rapproche beaucoup de celui de saint Jérôme sur la question du style. En particulier, Jean Delisle n'est pas aussi catégorique qu'un Gide ou un Valéry sur la nécessité impérieuse du transfert stylistique parallèlement au transfert sémantique. Très conscient de toutes les difficultés inhérentes à une telle entreprise, il émet de prudentes réserves sur la conciliation de ces deux impératifs:

... Traduire est une opération de jugement et de coordination qui consiste à concilier les impératifs sémantiques et stylistiques d'un discours tout en respectant les contraintes imposées par les règles d'écriture et l'organicité textuelle; le traducteur doit réunir toutes les qualités d'un bon rédacteur. La traduction offre, en effet, toutes les difficultés inhérentes à la composition originale; en "recomposant" un texte dans une autre langue, le traducteur est soumis aux mêmes contraintes que le rédacteur. La particularité de la traduction réside dans le fait que celui qui pratique cet "art de réexpression" doit assimiler un vouloir-dire qui n'est pas le sien et remodeler dans une autre langue cette pensée étrangère couchée sur papier (Delisle 1980: 124-125).

C'est dans le même ordre d'idées que saint Jérôme écrivait ce qui suit dans la préface à la Chronique d'Eusèbe:

Il est malaisé, quand on suit les lignes tracées par un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit; il est difficile que ce qui a été bien dit dans une autre langue garde le même éclat dans une traduction. Une idée est-elle indiquée par un seul mot propre, mais je

n'ai pas à ma disposition de quoi l'exprimer? alors, pour chercher à rendre complètement le sens, je parviens malaisément, et par un long détour, à couvrir la distance d'un chemin qui est bien brève en réalité. Ajoutez les écueils des hyperbates, les différences de cas, les variantes des figures, enfin, le génie de la langue lui-même, qui lui est propre et, pour ainsi dire, de son cru. Si je traduis mot à mot, cela rend un ton absurde; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de désertter le devoir du traducteur⁴.
(Labourt 1949-1963: 61, t.3).

Saint Jérôme avait personnellement fait l'expérience de l'incompatibilité fréquente entre l'expression du sens et l'élégance du style, ainsi qu'il le relate dans la préface de la traduction d'Isaïe:

Je me suis livré à une étude particulière d'Isaïe..., à cause de la beauté de son génie, de l'éclat et de la force de son éloquence. Ses idées sont grandes et magnifiques, ses pensées sont fortes et élevées, ses images sont nobles et majestueuses, et son style est brillant et énergique. Aussi a-t-il été difficile de conserver dans la traduction toutes les beautés et toute la noblesse de ses expressions (Matougues 1967: 55).

En règle générale, saint Jérôme préconisait la fidélité au style à la condition expresse que le contenu sémantique du message - l'essentiel de l'opération traduisante à son avis - ne s'en trouvât pas affecté. Autrement dit, il plaidait nettement en faveur de la priorité du fond sur la forme du message traduit.

2. D'ABORD RESTITUER LE SENS, ENSUITE POLIR LE STYLE

En prônant, comme nous l'avons vu, l'expression du sens en traduction, saint Jérôme affirmait manifestement la primauté et la prépondérance du sens sur le style, c'est-à-dire en fait l'importance relative de celui-ci. A son avis, la fidélité de l'interprétation ("sensum exprimere de sensu") l'emportait haut la main sur l'élégance de l'expression (performances stylistiques). Il avait donc pour principe de s'attacher au sens plutôt qu'à la forme du texte à traduire, et ce malgré son souci littéraire de varier certaines expressions qui revenaient fréquemment dans le texte hébreu... Le père de la Vulgate suivait à cet égard l'exemple des Apôtres et des Evangélistes qui, quand ils interprétaient l'Ancien Testament, cherchaient le sens et ne se préoccupaient pas outre-mesure de la construction ou des termes, du moment où l'intelligence des messages était claire. Eugene Nida lui fait écho:

In transferring the message from one language to another, it is the content which must be preserved at any cost; the form, except in special cases, such as poetry, is largely secondary, since within each language the rules for relating content to form are highly complex, arbitrary, and variable. It is a bit like packing clothing into two different pieces of luggage: the clothes remain the same, but the shape of the suitcases may vary greatly, and hence the way in which the clothes are packed must be different. Of course, if by coincidence it is possible to convey the same content in the receptor language in a form which closely resembles that of the source, so much the better; we preserve the form when we can, but more often, the form has to be transformed precisely in order to preserve the content. An excessive effort to

preserve the form inevitably results in a serious loss or distortion of the message (Nida 1964: 105).

Cette déclaration d'Eugene Nida ne devrait pas nous surprendre, si nous nous souvenons encore de la définition qu'il donne de la traduction, à savoir:

Translating consists in reproducing in the receptor language the closest natural equivalent of the source-language message, first in terms of meaning, and secondly in terms of style (Nida 1964: 12).

La clé à la compréhension des idées de Nida sur le style se trouve à coup sûr dans les mots - au prime abord contradictoires - "preserved" et "transformed". Il tient à conserver le sens - et pas nécessairement la forme - ce qui expliquerait la priorité qu'il accorde au sens. D'un autre côté, il pense que la forme ne doit pas pour autant être négligée: s'il ne faut pas nécessairement la "conserver", il faut quand même la "transformer"; il faut que la poésie de la Bible soit maintenue dans la traduction, mais pas en se servant forcément des mêmes effets poétiques. Il faut que la forme soit transformée à l'aide des ressources propres de la langue d'arrivée, si l'on veut que la traduction soit accessible aux récepteurs... Cependant, il reste vrai que pour Nida, en cas de conflit entre la compréhension de la traduction et sa "fonction expressive", il donnerait la priorité à la compréhension, à l'instar de saint Jérôme... Pour l'un et l'autre auteur, l'essentiel était de transmettre le message, biblique ou autre, en gardant si possible à l'esprit cette recommandation de Nida:

There should not be anything in the translation itself which is stylistically awkward, structurally burdensome, linguistically unnatural, and semantically misleading or incomprehensible, unless of course, the message in the source language has these characteristics (Nida 1964: 163).

En conclusion, pour contourner le problème du style en traduction, saint Jérôme recommandait la simplicité dans le langage des textes sacrés traduits, à l'exemple des originaux eux-mêmes. Il écrit en effet au pape saint Damase:

Quand on disserte sur les lettres hébraïques, il ne convient ni d'établir laborieusement une argumentation à la manière d'Aristote, ni de détourner du fleuve cicéronien un ruisseau d'éloquence, ni de flatter les oreilles par les fleurs rhétoriciennes de Quintilien dans une déclamation d'école. Il y faut nécessairement un discours simple, pareil au langage de tous les jours et qui ne "sente pas l'huile", qui explique le sujet, discute le sens, éclaire les obscurités, mais sans luxuriance artistique des mots. (...) A moi, il suffit de parler pour être compris et, puisque j'expose les Ecritures, d'imiter la simplicité des Ecritures (Labourt 1949-1963: 61, t.2).

De fait, le niveau de langue de la Vulgate hiéronymienne est moyen, empreint de simplicité, accessible à tous, compréhensible à la fois par les érudits et les moins doués intellectuellement. Jérôme devait à Origène cet idéal de simplicité dans la traduction des Saintes Ecritures: Il avait en effet retenu de l'auteur des Hexaples que la Parole de Dieu se présente humblement, sous les apparences qui conviennent à l'Incarnation, accessible aux pauvres plutôt qu'aux philosophes...

A cet égard, J.N.D. Kelly témoigne en termes élogieux du mérite, voire de la supériorité de la Vulgate de saint Jérôme:

He had no wish that his Old Testament should deviate more than absolutely necessary from the style and general tone, indeed from the actual wording, of the familiar version hallowed by centuries of usage. At a more theoretical level he, like other Christian intellectuals, was persuaded, first, that what mattered in Scripture was the content, not the literary form; and, secondly, that, being intended for ordinary folk, it was appropriate that it should be expressed in the simple, even crude language which most of them appreciated. Later generations have good reason to be grateful for Jerome's decision, for in spite of inequalities (stylistically, for example, his Pentateuch stands out as supreme, while Job is about the least satisfactory of the books), his Old Testament raised the vulgar Latinity of Christians to the heights of great literature (Kelly 1975: 163).

Puisqu'ils justifient en grande partie la manière dont saint Jérôme abordait la question du style, le lecteur et le contexte socio-culturel du message feront l'objet de notre prochain chapitre.

Chapitre III

LE LECTEUR ET LE CONTEXTE SOCIO-CULTUREL DU MESSAGE

Dans ses traductions proprement dites comme dans ses révisions, saint Jérôme se préoccupait beaucoup des réactions prévisibles de ses futurs lecteurs. Il veillait à leur rendre les messages bibliques le plus intelligibles et le plus compréhensibles possible afin d'éviter des malentendus et des fausses interprétations. A son avis, le bon traducteur devait tenir compte des habitudes et des usages des lecteurs de son temps et de son milieu ("respecter nos habitudes latines" en écartant les mots qui "répugnent à notre goût"), en leur offrant, non pas "le même nombre" de mots (on pouvait par conséquent élaguer, supprimer les mots qui ne contribuaient en rien à la saisie du sens du message), mais "le même poids"... Nous traiterons donc de la manière dont saint Jérôme traduisait et révisait en fonction du récepteur et du rôle qu'il attribuait au contexte socio-culturel du message.

1. TRADUIRE...ET REVISER EN FONCTION DU LECTEUR

Par souci et respect pour ses lecteurs, saint Jérôme adoptait une démarche différente en traduction et en révision. En traduction proprement dite, il prenait des libertés, faisait des innovations stylistiques, procédait aux transformations grammaticales et lexicales nécessaires au transfert du sens. Mais, dans ses révisions, saint Jérôme usait de prudence et de réserve, par respect pour la tradition de l'Eglise

catholique et pour ne pas bousculer inutilement les habitudes séculaires des fidèles.

Afin de garantir aux lecteurs de ses traductions la meilleure interprétation possible des messages, Jérôme se servait des signes diacritiques, les astérisques et les obèles. Voici comment il en explique le sens à Sunnia et Fretela:

Lorsqu'en grec il y a quelque chose de moins que dans l'original hébreu, Origène l'a ajouté d'après la traduction de Théodotion, et a placé le signe de l'astérisque, qui est comme une étoile éclairant et mettant en lumière ce qui précédemment semblait caché. Là, au contraire, où quelque chose qui n'est pas dans l'hébreu se trouve dans les manuscrits grecs, il l'a fait précéder d'un obèle, c'est-à-dire signe horizontal, comme nous dirions en latin "ueru", "broche", qui montre qu'il faut juguler et transpercer ce qui ne se trouve pas dans les livres authentiques (Labourt 1949-1963: 108, t.5).

C'est dans le même souci du lecteur qu'Eugene Nida recourait aux notes en bas de page:

When a literal or close rendering would result in a meaningless expression, or wrong interpretation, the necessary adjustments are usually made in the text. However, there are circumstances in which more or less literal renderings are preserved in the text, and the required adjustments are explained in marginal notes or footnotes. For example, in the production of an F-E translation, or when a modification of the text would seem to introduce anomalies not in keeping with the temporal or cultural distance between source and receptor languages,

one may be justified in retaining a more or less literal equivalent in the text, and explaining in a footnote. Basically, in a translated text footnotes have two principal functions: (1) to correct linguistic and cultural discrepancies, e.g. (a) explain contradictory customs, (b) identify unknown geographical or physical objects, (c) give equivalents of weights and measures, (d) provide information on plays on words, (e) include supplementary data on proper names (e.g. Pharisees, Sadducees, Herodians); and (2) to add information which may be generally useful in understanding the historical and cultural background of the document in question (Nida 1975: 238-239).

Ce souci du lecteur posait à Jérôme (et repose aux traducteurs contemporains) le sempiternel problème de la fidélité. Dans l'optique de Nida par exemple, le traducteur doit s'efforcer de rester fidèle au texte original - c'est la moindre des choses ! - tout en tenant compte de la réceptivité, de la faculté de compréhension du destinataire visé du message. Il cite des exemples qui indiquent la manière de s'assurer, non seulement que le destinataire comprendra correctement le message qui lui est adressé, mais aussi qu'il n'y a aucun risque à ce qu'il l'interprète mal:

This test of comprehensibility is concerned primarily with discovering and eliminating two different types of expressions: (1) those which are likely to be misunderstood and (2) those so difficult and "heavy" (whether in vocabulary or grammar) as to discourage the reader from attempting to comprehend the content of the message. Such idioms as "children of the bridechamber" (Mark 2: 19) and "heap coals of fire on his head" (Rom. 12: 20) are typical of the first category. The average person unacquainted with semitic idioms is

simply not going to understand that the "children of the bridechamber" are the friends of the bridegroom, or wedding guests, and that "heap coals of fire on his head" means to make a person ashamed of his behaviour, and is not a way of torturing people to death (Nida 1974: 2).

Par conséquent, afin d'assurer la meilleure compréhension possible du message, saint Jérôme pêchait tantôt par "surtraduction", en complétant les informations du texte original, tantôt par "sous-traduction", en ne traduisant que ce qu'il jugeait pertinent au contenu du message à transmettre. Soulignons que Jérôme traducteur agissait avec la rigueur de l'exégète dans l'interprétation des textes sacrés. Il était par conséquent trop exigeant sur les informations à admettre et à transmettre pour s'arrêter sur une simple traduction. Jérôme éprouvait en effet le besoin de s'appuyer sur des sources d'information valables, de les analyser et de les interpréter avant de décider de la manière de les traduire pour le plus grand profit du lecteur. J.N.D. Kelly donne des détails sur la technique de Jérôme en ces termes:

To ensure accuracy he went to immense pains - using, for example, Aquila's slavishly literal rendering as a constant check, and drawing on the help of Jewish experts. Modern students are agreed that his translation is in general faithful, certainly much more so than the Old Latin it was to displace, but they would add certain qualifications. First, in numberless passages he either interpolated a few explanatory words to assist the reader or abridged the original so as to avoid tedium. Secondly, where the Hebrew presented difficulties or inconsistencies (often due to the composite character of the text), he frequently papered them

over by deft re-writing. Thirdly, he tended to take greater liberties with the books he translated latest, so that while he justly scorned any suggestion that his Samuel and Kings could be described as a paraphrase, his version of Judges (404/5) comes pretty near to being one. Fourthly, he translated a large number of passages in such a way as to give them a much more pointedly Messianic or otherwise Christian implication than the Hebrew permitted (Kelly 1979: 162).

En effet, dans deux de ses toutes premières traductions, l'Onomasticon et la Chronique d'Eusèbe de Césarée, Jérôme s'était permis d'ajouter des informations absentes de l'original mais pertinentes au message et utiles au lecteur. Ces traductions représentaient de véritables documents de travail que le traducteur avait enrichis de sa propre érudition. Jérôme admettait franchement qu'il était "en partie interprète (traducteur rendant fidèlement l'original) et en partie auteur (en comblant certaines lacunes...)".

Bien que n'étant pas lui-même un praticien de la traduction, Georges Mounin s'est quand même préoccupé du problème de la surtraduction dans le cadre plus large de la possibilité ou de l'impossibilité de traduire. Voici ce qu'il en dit:

Si l'on voulait reprendre un par un, polémiquement, les exemples types, ou les exemples classiques, allégués contre la possibilité de traduire, on ferait, avec un certain nombre d'entre eux, le catalogue intéressant déjà de la surtraduction: la peur de ne pas traduire assez poussant à traduire trop. La perception aiguë des différences entre langue-source et langue-cible aboutissant à les exagérer (...) . La perception de connotations là où il n'y en a pas, comme chez cet Allemand

cité par Bréal, qui s'en allait "répétant de livre en livre que le mot français ami est loin d'avoir la sincérité ni la profondeur de l'allemand Freund"; ou cet autre qui trouvait dans le français merci "quelque chose de blessant et de bas" (il pensait au latin mercedem). Mais ce catalogue n'est plus à faire, et la surtraduction se trouve, aujourd'hui, décrite et définie comme une maladie bien connue de la traduction. Ce qui ne signifie pas, pour autant, qu'on en ait fini avec elle (Mounin 1963: 191-192).

Il nous faut cependant bien faire la part des choses ici: alors que des modernes comme Mounin, Vinay et Darbelnet, Newmark, Pergnier et autres définissent le vice de la surtraduction comme le fait de "trop traduire" un terme, notamment de "voir deux unités de traduction là où il n'y en a qu'une"⁴, dans ses traductions des Pères, saint Jérôme était all  beaucoup plus loin: il avait complété des informations en ajoutant au contenu du texte original des détails qui n'y figuraient pas. Il avait donc fait plus que de la surtraduction dans l'acception moderne du terme.

Parallèlement, saint Jérôme "p chait"  galement par "sous-traduction". Ainsi abr geait-il parfois sa traduction ou sa révision afin de ne pas ennuyer, fatiguer ou décourager ses lecteurs éventuels, ne retenant que l'essentiel du message doctrinal pour la reproduction finale. Il l'admettait lui-même dans la préface à la traduction du Livre de Judith:

4. Vinay, Jean-Paul; Darbelnet, Jean, Stylistique Comparée du Français et de l'Anglais, p.15: exemple: "simple soldier" ne doit pas être traduit par "simple soldier", mais bien par "private"; "aller chercher" n'est pas "to go and look for", mais "to fetch".

En y travaillant, je me suis attaché au sens plutôt qu'aux paroles. J'ai corrigé plusieurs exemplaires entièrement défigurés, et je n'ai traduit du chaldéen en latin que les endroits où le sens m'a paru très juste et bien suivi (Matougues 1867: 467).

Il convient de noter qu'en révision, le problème du lecteur est encore plus complexe que dans le cas d'un texte soumis pour la première fois à la traduction. En effet, parce qu'il est un récepteur forcé du message à reformuler, le réviseur doit faire un effort supplémentaire pour réduire l'écart entre ses connaissances et celles du destinataire idéal ou destinataire visé du message initial. Et, s'agissant de la révision des textes bibliques comme dans le cas de saint Jérôme, il fallait tenir compte de certaines habitudes reçues au fil des siècles par le public-lecteur, ainsi que des capacités de compréhension et des attentes particulières des récepteurs contemporains du réviseur. Jérôme avait par conséquent hésité avant d'accepter de faire la révision des Quatre Evangiles. Dans la préface de son texte, il faisait part de ses appréhensions au pape saint Damase en ces termes:

Tu m'obliges à tirer une oeuvre nouvelle de l'ancienne. Quand les exemplaires des Ecritures sont dispersés par tout le monde, voici qu'il faut que je joue le rôle d'arbitre et, comme ils sont différents, que je décide quels sont ceux qui sont d'accord avec la vérité du texte grec. Pieux travail, mais périlleuse présomption! Juger autrui quand on sera soi-même jugé par tous, obliger le vieillard à changer sa langue et ramener le monde blanchi à l'alphabet des enfants! Quel homme docte ou ignorant, prenant en main ce volume et voyant que la leçon qu'il a coutume de réciter n'est plus la même, ne se mettra pas

aussitôt à vociférer, à crier que je suis un faussaire et un sacrilège d'oser ainsi dans ces vieux exemplaires ajouter, changer, corriger! Au sujet de cette animosité j'ai une double consolation: d'abord c'est toi, le Souverain Pontife, qui me prescrites de faire ce travail; ensuite, la vérité ne peut exister où il y a diversité; c'est reconnu par les langues méchantes elles-mêmes. Si les exemplaires latins doivent faire foi, qu'on dise lesquels, car il y en a presque autant que les manuscrits. Si la vérité doit être demandée au grand nombre, pourquoi ne pas revenir à la source grecque? Mauvaises éditions d'interprètes fautifs, corrections pires de présomptueux ignorants, additions ou changements de copistes somnolents sont ainsi amendés (Cavallera 1922: 83).

En principe, la nouvelle passion de Jérôme pour la "Hebraica Veritas" lui commandait de se baser exclusivement sur l'original hébreu. Il renonça cependant à s'engager à fond dans cette voie qui l'aurait poussé à trop d'innovations dans un domaine aussi délicat que celui de la révision des textes sacrés. Il limita donc son travail à la seule correction des choses qui changeaient le sens des messages et laissa telles quelles des fautes qu'il eût volontiers corrigées s'il n'eût craint de trop s'éloigner d'un texte consacré depuis longtemps par l'usage public. Il s'était d'ailleurs fait un devoir d'expliquer ainsi sa méthode de travail:

Pour que nos évangiles ne soient pas trop différents du texte reçu par habitude, nous avons mis la bride à notre plume, et, nous contentant de changer ce qui paraissait contraire au sens, nous avons laissé le reste tel quel (Matougues 1867: 629).

Et lorsque, plus tard, saint Augustin lui fit savoir que la nouveauté des expressions de sa Vulgate choquait le peuple africain habitué de longue date à la Version des Septante et à la Vetus Itala, saint Jérôme se contenta de répondre:

Je ne prétends pas abolir les anciennes versions, puisque je les ai corrigées et traduites du grec en latin pour ceux qui n'entendent pas notre langue; dans ma traduction, je n'ai visé qu'à rétablir les passages retranchés ou altérés par les Juifs, et à faire connaître aux latins ce que porte l'original hébraïque. Ne veut-on point la lire? Nous ne contrainçons personne. Qu'on boive avec délices le vieux vin, si on le préfère, et qu'on fasse fi de notre vin nouveau.⁵

Malheureusement, malgré toutes les précautions que Jérôme avait prises, ses contradicteurs, ses détracteurs et ses ennemis accueillirent ses révisions avec un tollé d'indignation. Ils lui reprochaient notamment d'avoir méprisé l'autorité des anciens, remis en question un texte qui avait résisté à l'épreuve du temps, un texte qui était accepté et respecté par tout le monde, bref, d'avoir eu l'audace de corriger les paroles de Jésus-Christ lui-même en se permettant environ 3500 retouches sur les Evangiles: 813 en Mathieu, 873 en Marc, 1021 en Luc et 780 en Jean!

Nous nous devons toutefois de rester objective devant ces critiques acerbes et ne retenir que les trois remarques suivantes:

a. Jérôme s'était parfois attaché à rendre des détails minimes, en négligeant par contre des nuances notables.

5. Dictionnaire de Théologie catholique, p. 903.

b. Très souvent, en dépit des principes affirmés, il s'était livré à des innovations purement stylistiques.

c. Chacun des Evangiles avait sa tonalité, caractéristique du modèle dont Jérôme s'était inspiré. Ils restaient donc en continuité étroite avec la Bible latine antérieure. En d'autres termes, le texte révisé de saint Jérôme ne jurait pas du tout avec l'original. En fait, Jérôme avait réussi à adopter un vocabulaire et une syntaxe adaptés aux communautés de son temps.

Malgré l'accueil plutôt froid qui avait été réservé à sa révision des Evangiles, Jérôme s'attela à celle du Psautier. Pour ce nouveau travail, l'auteur de la LETTRE CVI avait manifesté l'esprit critique - nous dirions même l'esprit scientifique - dont les traducteurs modernes allaient rivaliser plusieurs siècles plus tard... En effet, lorsqu'il n'était pas entièrement satisfait d'une traduction ou d'une révision, saint Jérôme avait l'habitude de la reprendre intégralement sur de nouvelles bases. Il avait ainsi tant poli et repoli sa version des psaumes que l'on s'était finalement retrouvé en présence de trois textes: le Psautier romain, le Psautier gallican et le Psautier hiéronymien! Un tel acharnement, une telle assiduité à parfaire sa révision ne pouvaient se justifier que par l'ardent désir de mettre à la disposition de ses récepteurs la version la plus adéquate possible. Ainsi, lorsqu'il lui fut reproché que ses divers Psautiers substituaient des mots nouveaux à des textes que tous les moines savaient par coeur et que le peuple chrétien avait coutume d'entendre chanter dans les églises en s'y associant au moins par les reprises de l'antiphone, Jérôme se défendit et se justifia comme suit:

Pour nous, quand jadis nous avons corrigé le psautier, partout où le sens était identique, nous n'avons pas voulu changer la vieille interprétation traditionnelle, de peur, par une excessive nouveauté, d'alarmer le goût du lecteur (Labourt 1949-1963: 108, t.5).

...

Il faut psalmodier d'après notre traduction, et savoir pourtant ce qu'il y a dans l'original hébreu. La traduction des Septante, à cause de son antiquité, doit être chantée dans les églises, et cet autre texte doit être connu des érudits, dans l'intérêt de la science scripturaire. Si, pour l'étude, on a cru devoir ajouter une annotation en marge, elle ne doit pas être incorporée au texte, pour que la traduction, qui a la priorité, ne soit pas troublée au gré des scribes (Labourt 1949-1963: 125, t.5).

A ce stade de notre réflexion, il convient de signaler que le travail de révision de saint Jérôme était très différent de la révision telle qu'elle se pratique de nos jours. En effet, Jérôme devait réviser des textes anciens déjà connus par coeur par le public-lecteur et auditeur, c'est-à-dire par les destinataires/récepteurs. Il était donc extrêmement délicat d'y apporter des corrections majeures. Par contre, à l'époque contemporaine, le travail de révision se fait sur des textes fraîchement traduits, des textes dont les destinataires n'ont pas encore pris connaissance, et sur lesquels toutes les retouches peuvent être faites sans aucune conséquence sur les futurs récepteurs. C'est ce genre de révision que faisaient André Gide avec son cercle de traducteurs et Eugene Nida avec toute une équipe de collaborateurs compétents, avant de livrer le produit fini aux destinataires ou au public en général. Nida désigne cette opération par "Testing the translation"

et il est intéressant de constater que, malgré la différence de situations dans l'espace et dans le temps, c'est toujours en ayant à coeur les récepteurs qu'il procède à la-révision des textes bibliques, à l'instar de saint Jérôme:

Testing the translation does not consist in merely comparing texts to see the extent of verbal consistency or conformity (translators can be consistently wrong as well as consistently right), but in determining how the potential receptors of a translation react to it. In a sense this is something like market research, in which the response of the public to the product is tested, for regardless of how theoretically good a product might be or how seemingly well it is displayed, if people do not respond favorably to it, then it is not going to be accepted (Nida 1974: 163).

L'identité de vues entre les modernes, en particulier Nida, et saint Jérôme ne s'arrête pas à l'importance du lecteur. Elle s'étend aussi au rôle prépondérant que traducteurs et réviseurs reconnaissent au contexte socio-culturel du message, contexte qui est d'ailleurs naturellement lié au récepteur du texte traduit.

2. LE ROLE DU CONTEXTE SOCIO-CULTUREL DU MESSAGE

Les notions de "contexte", de "contexte situationnel" et de "situation" ayant fait coulé beaucoup d'encre⁶ et suscité beaucoup de

-
6. - Catford, J.C., A Linguistic theory of translation: Conditions of translation equivalence, pp. 49-55.
 - Germain, Claude, La notion de situation en linguistique, Editions de l'Université d'Ottawa, 1973.
 - Pergnier, Maurice, Les fondements sociolinguistiques de la traduction: Structures linguistiques, champs sémantiques et contextes, pp. 224-246.
 - Vinay, Jean-Paul; Darbelnet, Jean, La Stylistique comparée du Français et de l'Anglais: Message et situation, pp. 161-178.
 - Roberts, Roda P., Context in translation, Université Laval.
 - Mounin, Georges, Les problèmes théoriques de la traduction: Civilisations multiples et traduction, pp. 227-248.
 - etc.

controverse quant à leur définition et à leur champ d'application, une mise au point s'impose en ce qui concerne saint Jérôme chez qui ces notions n'ont rien à voir avec les concepts modernes de contexte. Elles se rapportent uniquement aux problèmes socio-culturels que la traduction pose en général, et la traduction biblique en particulier. Des éléments de comparaison à l'appui de l'approche hiéronymienne seront donc essentiellement tirés des travaux d'Eugene Nida et des Problèmes théoriques de la traduction de Georges Mounin, les autres modernes ne se référant pas tout à fait aux mêmes réalités que saint Jérôme...

Non seulement l'auteur de la LETTRE CVI avait une excellente connaissance de ses langues de travail et des sujets des textes qu'il traduisait, mais encore il était parfaitement au courant des réalités sociales et culturelles chez les Hébreux, les Grecs et les Latins. Bon devancier de Georges Mounin, saint Jérôme estimait que l'ethnographie, la philologie, l'histoire et la géographie (physique et humaine), en un mot le contexte socio-culturel des peuples dont il traduisait les langues et de son public-lecteur étaient autant de sujets auxquels le traducteur devait s'intéresser au premier chef. Et il prêchait lui-même par l'exemple, ainsi que Charles Favez l'a souligné:

Cette ardeur intellectuelle s'accompagne chez Jérôme d'une curiosité d'esprit qui s'appliquait à de nombreux domaines. C'est ainsi qu'il s'intéresse à la signification des noms des petits prophètes; qu'il s'aventure, à l'occasion, sur le terrain de la "linguistique" en signalant des différences entre l'hébreu et le latin, la parenté des idiomes des Galates et des Trévires, l'influence d'une

langue sur une autre, comme celle de l'"africain" sur le phénicien; ou encore qu'il entrevoit l'évolution des langues. Il touche parfois à la philologie, par exemple quand il souligne l'importance des vieux manuscrits, quand il explique l'existence des variantes dans le texte des Evangiles, enfin quand il compare - et fréquemment - à l'original hébreu de l'Ancien Testament les versions grecques qu'on en a faites, en particulier les Septante. Il s'occupe aussi volontiers de chronologie et de datation (...). L'histoire ne le laisse pas non plus indifférent. Dans la Préface du deuxième livre de son Commentaire sur l'Épître aux Galates, il recherche l'origine de ce peuple: était-il autochtone ou descendant d'envahisseurs? (...) Il insiste sur les différences qui séparent les peuples les uns des autres (...). Il se rend également compte de l'importance de la géographie. Il estime non sans raison que, pour bien comprendre l'histoire d'une nation, il est bon d'en connaître le pays. C'est pourquoi qui veut acquérir une intelligence approfondie des Écritures doit avoir vu de ses yeux la Judée. Lui-même l'a visitée en compagnie de Juifs cultivés. Il n'ignore pas les rapports qui unissent un auteur au lieu où il a été élevé. Amos, dit-il, est né dans la ville de Thecla aux confins d'un désert où l'on ne trouve pas même de cabanes; la terre y est improductive, au point que seule l'herbe y pousse: aussi n'y peuvent vivre que des pâtres. Amos en était un: son style se ressent de cette humble origine. Le cas de Jérémie est pareil: il était natif d'un modeste hameau, et sa langue passe aux yeux des Juifs pour plus "rustique" que celle d'Esaië, d'Osée et de plusieurs autres prophètes (Favez 1958: 11-12).

Néanmoins, ces points communs entre Mounin et Jérôme n'affectent en rien l'identité de vues entre ce dernier et Eugene Nida lorsque nous quittons les sentiers battus de la traduction en général pour aborder le domaine plus particulier et, partant, plus délicat de la traduction biblique. A cet égard justement, Nida est conscient du fait qu'ayant

des contraintes qu'ignore le traducteur ou le réviseur des textes profanes, le réviseur des textes sacrés doit accorder une attention toute particulière au contexte socio-culturel du message à transmettre. Il se fait en quelque sorte le porte-parole de saint Jérôme lorsqu'il déclare:

In analysing the meaning of a source-language text, one would suppose the cultural context of the receptor language to be largely irrelevant; but this is not so in the case of messages which have already been communicated in the receptor culture. For example, except for strictly pioneer work, no translator of the Bible can completely overlook the way in which certain expressions in Scripture have already come into use in the receptor language. In certain instances the correspondences may not be too satisfactory, but their widespread use tends to condition their being employed in a translation, even in one which aims at the greatest possible fidelity to the form, content, and spirit of the original message (Nida 1975: 245).

En somme, selon Nida, c'est grâce au contexte socio-culturel que le traducteur ou le réviseur biblique peut satisfaire aux exigences de la langue d'arrivée tout en s'assurant que le sens est sauvegardé. C'est grâce à la connaissance et au respect du contexte socio-culturel qu'il peut éviter les dégâts causés par la polysémie et surtout par le caractère ambigu de certains termes et expressions bibliques, en leur donnant une interprétation plus plausible en langue d'arrivée. A ce propos, Nida cite un exemple de message doctrinal susceptible d'être mal compris et mal interprété par certains récepteurs si la traduction ne tient pas compte de leur contexte socio-culturel:

For example, a typical well-indoctrinated Thai Buddhist, who has had no previous acquaintance with the Christian religion, would be likely to interpret the traditional translation of John 3: 16 as follows: "God so lusted after this material world that he sent his only son so that anyone who is gullible enough to believe in him would have the misfortune of keeping on living forever and not dying". These interpretations arise from a number of important differences of viewpoint and associations with words:

1. In rendering the biblical phrase "so loved the world", the Thai translators chose a word for "world" which meant primarily this physical universe, rather than the people in this world. As a result, the term for "love" would then be interpreted connotatively as "lusting after", for to love the material world is something which in the Buddhist world is regarded as wrong; in fact, it is the basis of the all pervasive delusion, which in turn is the principal cause of evil.
2. the expression "to believe in" represents primarily intellectual agreement, rather than trust or confidence in, and under such circumstances would be interpreted connotatively as a misplaced kind of belief.
3. "living forever" is in the Buddhist view one of the greatest of tragedies, for this means being trapped in the physical world of delusion and thus never permitted to escape into the eternal bliss of Nirvana, which is the logical and metaphysical opposite to the physical world.

These connotative values associated with the Thai translation of John 3: 16 are not merely the result of reactions to the individual Thai words, but also to the message as a whole. (Nida 1974: 97).

Il est évident que la solution à adopter dans un cas pareil est un réajustement, c'est-à-dire une adaptation de l'information à transmettre en fonction du contexte linguistique, social et culturel du lecteur.

C'est pour cela que Nida préconisait de retraduire pour chaque groupe différent de récepteurs, en respectant les niveaux de langue et en tenant compte des intérêts et du degré de compréhension des uns et des autres. Selon saint Jérôme par contre, le traducteur biblique devait réaliser le tour de force qui consistait à intéresser et à instruire tous et chacun par un seul et même texte minutieusement élaboré à cette fin...

Ceci dit, nous allons aborder le dernier point de la problématique hiéronymienne de la traduction, à savoir le but ultime que saint Jérôme assignait à ses traductions et à ses révisions.

Chapitre IV

LE BUT DES TRADUCTIONS... ET DES REVISIONS DE SAINT JEROME

Dans Les Fondements sociolinguistiques de la Traduction,

Maurice Pergnier fait observer ce qui suit:

Il est impossible de cerner le phénomène traduction si on ne cherche pas d'emblée le "pourquoi", c'est-à-dire quel est son but, sa fonction. (...) La question "pourquoi traduit-on?" ne reçoit cependant pas une réponse simple et univoque. C'est en effet plusieurs réponses qui viendront à l'esprit de celui qui se la pose, car la traduction remplit plusieurs fonctions... (Pergnier 1978: 39).

En effet, saint Jérôme ne traduisait pas toujours "pour l'amour du grec": il avait un but en tête pour chaque texte, chaque type de traduction, biblique, patristique ou autre. De même, saint Jérôme faisait ses révisions dans un certain but et un certain esprit qui n'étaient pas les mêmes pour les Quatre Evangiles et pour le Psautier. Cette fonction précise assignée à chaque texte à traduire ou à réviser déterminait en quelque sorte la manière dont il approchait son texte sur les plans de l'analyse et du transfert sémantique et stylistique, etc...

D'une manière générale, saint Jérôme traduisait et révisait pour différentes raisons: (1) pour faire partager son enthousiasme et son admiration pour les ouvrages de ses prédécesseurs ou de ses maîtres

dans l'exégèse (Homélies d'Origène et De Spiritu Sancto de Didyme l'a-
veugle); (2) pour rendre service ou faire plaisir à des amis (Lettres
pascales de Théophile); (3) sur les instances de ses pupilles ou de
ses supérieurs hiérarchiques (le pape Damase dans le cas de la Vul-
gate par exemple); (4) pour riposter contre les attaques de ses (nom-
breux) ennemis et faire son apologie personnelle... Saint Jérôme tra-
duisait aussi pour se consoler lui-même de ses déboires et de ses
grands chagrins, surtout après la prise de Rome et la mort de Paula.
Il n'hésitait pas non plus à mettre ses talents de traducteur au ser-
vice de ses colères et de ses rancunes de polémiste. A cet égard,
il traduisait "contre" des gens, pour dénoncer au public latin les
plagiats de ses adversaires.

Il apparaît toutefois que dans les exemples suscités et dans
d'autres traductions et révisions, saint Jérôme poursuivait deux buts
fondamentaux compte tenu de la nature des textes à traduire et sur-
tout en fonction du type de communication visé, soit "homme à homme"
dans le cas des textes profanes et "Dieu à homme" dans le cas des
textes scripturaires. Nous allons par conséquent parler de l'idéal
de fidélité de saint Jérôme traducteur littéraire puis du souci de vé-
rité chez le même saint Jérôme traducteur et réviseur des textes sacrés.

1. IDEAL DE FIDELITE DE SAINT JEROME TRADUCTEUR LITTERAIRE

Dans le cadre d'une étude de saint Jérôme traducteur, il est extrêmement important de noter que ce fut en tant qu'écrivain que Jérôme s'était senti la vocation de traducteur. Son but était de faire connaître au public latin les oeuvres grecques qu'il ignorait, de faire découvrir à l'Occident les richesses de la littérature orientale. Ainsi désireux de "faire parler Origène aux oreilles latines", Jérôme avait nécessairement adopté un style soigné, élaboré et très poli à l'intention des lettrés qui pouvaient seuls se permettre la lecture d'oeuvres de grande érudition. Ceci est un autre point commun entre saint Jérôme et André Gide qui s'était lancé dans la traduction et la révision afin de "répandre en France des ouvrages étrangers, d'éveiller l'intérêt chez ses contemporains en leur proposant une forme de pensée nouvelle. Traduire atteignait ainsi pour lui un autre but, celui d'enrichir la littérature"⁷. De fait, dans sa Lettre à André Thérive sur les traductions, Gide déclarait fort à propos:

Si j'étais Napoléon, j'instituerais une manière de prestations pour littérateurs; chacun d'eux, je parle au moins de ceux qui mériteraient un tel honneur, se verrait imposer cette tâche d'enrichir la littérature française du reflet de quelque oeuvre avec laquelle son talent ou son génie présenterait quelque affinité (Gide 1928: 46).

7. Blais, Johanne. 1980. André Gide et la traduction: Communication présentée au XXIIIème Congrès de l'APFUCC dans le cadre des rencontres nationales des Sociétés savantes du Canada, p.5.

Ceci n'était qu'une parenthèse permettant de situer saint Jérôme par rapport aux traducteurs modernes dont la plupart semblent avoir vraiment marché sur ses traces... S'agissant maintenant de son idéal de fidélité, notons d'ores et déjà que saint Jérôme se montrait particulièrement créateur dans ses traductions des Pères: il visait à la re-création littéraire du texte-source en langue d'arrivée. Il satisfaisait ainsi au triple objectif de la rhétorique tel que Cicéron l'avait énoncé dans le De Optimo Genere Oratorum, à savoir: informer, plaire et persuader. En effet, en plus de l'information exacte (contenu sémantique) transmise par le truchement de ses traductions, saint Jérôme veillait en même temps à plaire à ses lecteurs, à retenir leur attention afin de les convaincre de la beauté et du mérite de ce qu'il traduisait. Il va de soi que c'est par le jeu des variantes stylistiques qu'il pouvait y parvenir.

Par ailleurs, pour demeurer fidèle au contenu et à l'esprit du texte original dans ses traductions profanes, et cela tout en donnant libre cours à son imagination créatrice, en mettant fortement à contribution ses talents d'écrivain, saint Jérôme n'avait qu'un seul secret: s'identifier à l'auteur de son texte. C'est de cette façon qu'il réussissait à mieux rendre l'esprit et le ton, nous dirions même "l'âme" de ses textes. La traduction des Lettres pascales de Théophile en est une belle illustration. En effet, pour l'évêque d'Alexandrie, le Solitaire de Bethléem était un ami très dévoué et fort complaisant qui s'engageait à fond, par le truchement de ses traductions, dans la lutte

que Théophile menait contre Jean Chrysostome, l'évêque de Constantinople. Parce que le traducteur vibrait au diapason de son auteur, l'esprit et le ton de ses traductions reflétaient fidèlement ceux des textes originaux. Jérôme se mettait manifestement dans la peau de Théophile en exécutant la traduction d'un violent et injurieux pamphlet que celui-ci lançait contre son adversaire... Ce processus d'identification du traducteur à son auteur s'opérait d'autant plus facilement que Jérôme était naturellement un polémiste imbattable et invaincu... En somme, la traduction des Lettres pascales de Théophile donnait à Jérôme l'occasion de mettre à profit ses talents d'écrivain satiriste.

Encore une fois, c'est chez André Gide, traducteur littéraire comme saint Jérôme, que nous retrouvons cette préoccupation, ce souci d'identification du traducteur à son auteur, aux fins de fidélité de la traduction. Il en parle à la fin de sa Lettre à André Thérive en disant qu'un traducteur doit être "capable de pénétrer l'esprit et la sensibilité de l'auteur qu'il entreprend de traduire, jusqu'à s'identifier à lui". Et justement, cette identification implique une traduction non littérale, c'est-à-dire une reformulation libre du texte-source en texte-cible. On sait par ailleurs que Gide avait tendance à interpréter ses textes plutôt qu'à les traduire, tant il se sentait en parfaite communion avec ses modèles qu'il ne choisissait d'ailleurs pas au hasard...

Paul Valéry fait allusion à cette identification du traducteur à l'auteur de son texte, en ces termes:

Virgile donc, considéré en jeune poète, je ne puis y penser qu'il ne me souviennne du temps de mes commencements. Le travail de traduire, mené avec le souci d'une certaine approximation de la forme, nous fait en quelque manière chercher à mettre nos pas sur les vestiges de ceux de l'auteur; et non point à façonner un texte à partir d'un autre; mais de celui-ci, remonter à l'époque virtuelle de sa formation, à la phase où l'état de l'esprit est celui d'un orchestre dont les instruments s'éveillent, s'appellent, et se demandent leur accord avant de former leur concert. C'est de ce vivant état imaginaire qu'il faudrait redescendre, vers sa résolution en oeuvre de langage autre que l'originel (Valéry 1944: 30-31).

Il va de soi qu'en faisant comme s'il était l'auteur original, le traducteur donne une allure plus naturelle à ce qui risquerait de "sentir un peu la traduction"... C'est dans cet ordre d'idées que Paul Valéry avoue s'être "surpris dans une attitude de familiarité assez choquante, mais inévitable, devant un ouvrage de son métier".

Ces exemples tirés de Gide et de Valéry illustrent le fait que, de nombreux siècles après saint Jérôme, les traducteurs littéraires modernes ont éprouvé le même désir, voire la nécessité de faire oeuvre de (co-) création plutôt que de s'en tenir à une traduction terne et sans éclat des textes qui leur étaient confiés ou qu'ils avaient librement entrepris de traduire.

Après avoir ainsi examiné rapidement le but que saint Jérôme poursuivait dans la traduction des textes patristiques et la manière

dont il les abordait, il serait intéressant d'étudier son objectif et son attitude vis-à-vis des textes scripturaires.

2. SOUCI DE VERITE CHEZ SAINT JEROME TRADUCTEUR ET REVISEUR DES TEXTES SACRES

Contrairement à la traduction des textes patristiques et profanes, celle des saintes Ecritures visait essentiellement à informer les lecteurs, à transmettre et à faire comprendre la vérité du message de la Bible à tous, grands et petits, philosophes, lettrés et analphabètes. Il s'agissait pour saint Jérôme de communiquer la Bonne Nouvelle de l'Evangile à tous les chrétiens de toutes catégories sociales, sans discrimination aucune... Un tel objectif impliquait un style simple, non sophistiqué, en un mot un style populaire, ainsi que nous l'avons vu au Chapitre III.

Dans la préface de la traduction du Prophète Esaïe, saint Jérôme note ceci:

Les Septante ont omis plusieurs passages et caché aux païens les mystères de la religion judaïque, de peur de donner les "choses saintes aux chiens" et de jeter les perles devant les porceux... (Matougues 1867: 55).

Voilà, exposée en quelques mots, la raison pour laquelle le père de la Vulgate latine avait accepté de réviser les saintes Ecritures sur la demande du pape saint Damase. Voilà aussi pourquoi il s'était mis à l'étude de l'hébreu, ainsi qu'il le déclare dans la même

préface en ces termes :

Notre Seigneur sait bien que je ne me suis appliqué avec tant de soin et de travail à l'étude d'une langue étrangère que pour empêcher les Juifs d'insulter plus longtemps à son Eglise, et de lui reprocher que tout est corrompu et défiguré dans nos saintes Ecritures... (Matougues 1867: 56).

En effet, parce que saint Jérôme ne croyait plus désormais qu'à la Hebraica Veritas, il s'était beaucoup attaché au texte hébreu authentique dans ses traductions (Ancien Testament) comme dans ses révisions (Psautier en particulier). A son avis, c'était l'idéal d'un bon traducteur d'informer véritablement, de ne pas laisser des erreurs se glisser dans son texte. Il était d'autant plus scrupuleux qu'il connaissait bien les textes sacrés et leurs origines. C'est pourquoi, pour justifier certaines corrections apportées dans le Psautier, il écrivait aux prêtres Sunnia et Fretela :

Et parce que, soit dit une bonne fois, nous n'avons souci que de la vérité, s'il y a quelque malfaçon, soit par la hâte du traducteur, soit par la faute des copistes, nous devons en convenir simplement et la corriger (Labourt 1949-1963: 110, t.5).

Néanmoins, dans la mesure où sa conscience et son amour de la vérité le lui permettaient, saint Jérôme respectait la traduction originale de la Bible grecque, à savoir celle des Septante, mentionnés dans les Hexaples d'Origène. Mais en cas d'hésitation ou de contradiction, c'était le texte hébreu qui faisait autorité. Ce recours scrupu-

leux aux sources des textes sacrés était de nature à mettre Jérôme en conflit avec tout le monde, et il s'en doutait bien. Voici ce qu'il écrit à Didier à ce propos dans la préface de la traduction du Pentateuque:

Vous me priez de traduire pour nos églises le Pentateuque d'hébreu en latin. C'est vouloir m'engager dans une entreprise difficile et qui ne peut manquer de m'exposer à tous les traits de la médisance. Car mes ennemis s'imaginant que pour les travaux intellectuels on doit préférer les anciens aux modernes, de même qu'on préfère le vin vieux au nouveau, m'accusent de n'avoir en vue dans mes traductions que de décrier la version des Septante. Cependant, je leur ai déjà dit cent fois que je ne pensais qu'à contribuer selon mon pouvoir à la décoration du tabernacle de Dieu, et que la pauvreté des uns ne diminuait en rien le prix des riches présents que faisaient les autres (Matougues 1867: 500).

En parcourant le Chapitre II intitulé "Translation procedures" de Toward a Science of Translating, with special reference to principles and procedures involved in Bible translating, notamment en ce qui concerne l'organisation du travail de traduction d'abord, puis de celui de révision, on constate qu'Eugene Nida avait le même souci de vérité que saint Jérôme. Pour s'assurer que seuls des messages bibliques authentiques sont transmis aux éventuels récepteurs, Eugene Nida a recommandé neuf étapes de la traduction pour un traducteur individuel et seize dans le cas d'une équipe ou d'un comité de traducteurs. De cette façon, aucun élément d'information ne serait laissé au hasard dans les textes traduits ou révisés, chaque étape du processus complétant l'autre jusqu'à la reformulation finale...

Charles Favez rend un témoignage objectif du souci de vérité du père de la Vulgate latine dans la traduction des saintes Ecritures. Voici ce qu'il en dit:

A plus forte raison est-ce avec une attention particulièrement scrupuleuse qu'il s'est appliqué à rendre en latin les Ecritures saintes, pour lesquelles il professe une vénérable vénération. Il tient à affirmer - et nous pouvons l'en croire - que dans sa traduction de l'hébreu il ne s'est pas permis - du moins consciemment - d'y apporter la moindre modification. Son but, on le sait, était de donner à l'Eglise un texte sûr à la place des précédentes versions souvent défectueuses. Il emploie fréquemment l'obèle pour marquer un passage inauthentique, par exemple dans Daniel les histoires de Suzanne, de Bélus et du Dragon. L'ordre des visions chez Jérémie était confus: il l'a restitué tel qu'il était dans l'original. Certains niant l'authenticité de l'Epître à Philémon, Jérôme, qui y croit, commence par exposer loyalement leurs arguments. Il y oppose ensuite les arguments contraires et termine en mettant les adversaires en contradiction avec eux-mêmes. On n'ignore pas l'opposition à laquelle ce souci de philologue l'a exposé de la part non seulement de chrétiens incultes, mais même d'esprits aussi distingués que saint Augustin. Cette opposition, parfois violente, dont il se plaint maintes fois, ne l'a jamais écarté de la voie qu'il s'était tracée. Car il estimait que ce serait agir contre sa conscience que d'abandonner, comme il le dit "la source de la vérité" pour suivre "les chétifs ruisseaux des opinions humaines". "Libre même au serpent, s'écrie-t-il, de siffler et à "Sinon vainqueur de répandre l'incendie", quant à moi, le Christ m'aidant, jamais je ne me tairai; même coupée, ma langue balbutiera encore. Que ceux qui la veulent lisent ma traduction; que ceux qui ne la veulent pas, la rejettent. Ils peuvent bien passer au crible le moindre signe, critiquer la moindre lettre, votre affection m'incitera à

l'étude plus que leur dénigrement et leur haine
ne m'en détournent" (Favez 1958: 13-14).

Et de fait, pendant une quinzaine d'années, de 390 à 405 avec une interruption de trois ans (398-401) due à une longue maladie, Jérôme s'acquitta fidèlement de sa tâche. Il tint tête aux oppositions les plus vives et les mieux justifiées car il était convaincu que le fruit de son travail allait, entre autres choses, faciliter les discussions avec les Juifs. Nous savons que ces derniers se prévalaient volontiers des désaccords entre le texte ecclésiastique, grec ou latin, et l'hébreu. Très souvent, ils narguaient les chrétiens en leur disant: "Vous citez la Bible, et vous ne connaissez pas la langue dans laquelle elle est écrite!" Il apparaît donc évident que le but ultime de Jérôme était de rétablir la vérité des textes scripturaires en corrigeant les obscurités et les omissions des anciennes versions de la Bible, ainsi que les fautes des copistes.

Parvenue à ce stade de notre analyse, il ne nous reste plus qu'à tirer des conclusions pertinentes sur le modernisme des idées de saint Jérôme sur la traduction, à savoir si nous pouvons affirmer en toute confiance qu'il est notre contemporain...

SAINT JEROME, NOTRE CONTEMPORAIN?

I

Dix-sept siècles après la publication du De optimo genere interpretandi, saint Jérôme demeure-t-il encore véritablement le patron des traducteurs dont les défis semblent bien différents aujourd'hui?

La Babel du XXème siècle est constituée de plus de textes pragmatiques que de textes bibliques. Le traducteur peut avoir affaire non seulement aux grandes langues de communication internationale, mais aussi aux dialectes et idiomes des petits groupes humains des régions les plus reculées. Une pléthore de techniques, lexiques, manuels et traités de traduction est mise à sa disposition. La traduction a pris une importance insoupçonnée à cause du flux et du reflux continuels des échanges, des déplacements et des mouvements des idées. Il n'est pas une organisation de quelque importance qui n'ait besoin des services des traducteurs dans ses transactions avec l'étranger ou les étrangers. Tous les gouvernements, les sociétés nationales et multinationales, les institutions des Nations Unies, etc. font appel aux traducteurs. Plusieurs ont en permanence de véritables services linguistiques qui traitent de la matière à traduire. Avec de tels développements et les raffinements qu'ils impliquent dans sa profession, le traducteur moderne se souvient-il toujours de saint Jérôme et croit-il lui être redevable de quelque chose?

On peut répondre par l'affirmative avec la génération de traducteurs théoriciens et praticiens contemporains qui, parallèlement à ces développements, ont redonné à la traduction ses lettres de noblesse parmi les métiers et les sciences par leurs recherches et leurs écrits. En apportant la preuve que la traduction n'est ni un genre mineur, ni une activité à dédaigner, Ronald Knox et Eugene Nida (traduction biblique); Yves Bonnefoy, André Gide, Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet (traduction littéraire); J.C. Catford et Georges Mounin (théorie linguistique); George Steiner (théorie herméneutique); Louis Kelly; Peter Newmark; les professeurs de l'ESIT (théorie du sens), se placent dans la ligne des efforts de saint Jérôme au IV^{ème} siècle. En effet, dans les travaux bibliques et patristiques de saint Jérôme, la traduction avait pris la forme d'un genre distinct de la rhétorique, de l'art oratoire et de la création littéraire pratiqués à l'époque. Les traducteurs modernes ont en fait repris, sanctionné et développé la plupart des idées que saint Jérôme avait éparpillées dans ses écrits sur la traduction. Ils les ont regroupées, systématisées et modernisées. Par conséquent,

It can be argued that all theories of translation - formal, pragmatic, chronological - are only variants of a single, inescapable question. In what ways can or ought fidelity to be achieved? What is the optimal correlation between the A text in the source-language and the B text in the receptor-language? The issue has been debated for over two thousand years. But is there anything of substance to add to Saint Jerome's statement of the alternatives

verbum e verbo, word by word in the case of the mysteries, but meaning by meaning, sed sensum exprimere de sensu, everywhere else? (Steiner 1975: 261-262).

On a pu dégager des écrits de saint Jérôme ces notions générales qui, appliquées à un sujet, en permettent une connaissance complète, et que la philosophie scolastique désignait sous le terme d'"universaux". Or, les universaux de la traduction selon saint Jérôme sont ceux-là mêmes que l'on retrouve dans la philosophie moderne de la traduction: (1) la traduction est un acte de communication; (2) le traducteur est un savant et un érudit; (3) le texte-source s'interprète d'après les idées porteuses de sens; (4) il faut respecter le génie de la langue de la traduction; (5) le traducteur doit viser la reproduction fonctionnelle du style.

(1) A l'instar de saint Jérôme, les modernes, Jiri Levy et Maurice Pergnier en particulier, considèrent la traduction comme un acte de communication impliquant un émetteur (l'auteur), un vecteur (le traducteur) et un récepteur (le lecteur). C'est la transmission d'un message de la langue de l'émetteur dans celle du récepteur. Le traducteur qui opère cette transmutation devient un communicateur complexe et complet car, pour le récepteur il se fait co-auteur, et pour l'émetteur il se fait co-lecteur. Dans l'optique de saint Jérôme comme dans celle des théoriciens et praticiens du XX^{ème} siècle, le traducteur doit s'efforcer de jouer efficacement ce double rôle en exploitant toutes les ressources de la linguistique, de la philologie, de la sémantique, de

la psychologie, de la sociologie, de la stylistique, de la poétique, etc...

(2) Les chrétiens (saint Augustin par exemple) croyaient mordicus à l'inspiration de l'Esprit Saint en traduction. Rompant avec une approche aussi mystique, saint Jérôme estimait que le traducteur est un savant et un érudit, et que ses qualifications et sa compétence doivent lui suffire pour bien traduire. Par ce postulat, saint Jérôme annonçait les traducteurs modernes qui comptent davantage sur leurs efforts personnels que sur l'inspiration surnaturelle. Plus précisément, l'auteur de la LETTRE CVI devançait Georges Mounin qui déclare que "si l'on a un manuel de géologie hongrois à traduire en portugais, il est important de savoir le hongrois (et aussi le portugais), mais au moins autant la géologie" (Mounin 1963 : 232). En effet, le traducteur technique et scientifique, le traducteur économique et juridique, le traducteur littéraire, en somme tout traducteur doit, non seulement justifier de bonnes connaissances linguistiques, mais encore et surtout d'une parfaite maîtrise de la discipline dont relève le texte à traduire.

(3) D'après saint Jérôme, "le devoir du traducteur" était d'offrir au lecteur "le même poids" et pas nécessairement "le même nombre". Autrement dit, la restitution du sens du message initial est l'un des critères de base de toute traduction. Jean Delisle, Peter Newmark et les professeurs de l'ESIT sont au nombre des modernes qui

ont largement fait écho à saint Jérôme sur ce point: tous soulignent l'importance d'interpréter le message-source d'après les idées porteuses de sens et non les mots pris individuellement. Ils suggèrent de faire en quelque sorte la synthèse la plus plausible du texte de départ.

(4) Saint Jérôme insistait sur le respect du génie de la langue d'arrivée pour communiquer efficacement et valablement. Le traducteur peut ainsi opérer des choix, prendre des initiatives personnelles vis-à-vis de ses textes en y ajoutant des mots de son cru, en les restructurant à sa manière en fonction des normes et des idiotismes de la langue de la traduction. Saint Jérôme a ainsi tracé la voie aux traducteurs d'oeuvres littéraires (André Gide) et poétiques (Yves Bonnefoy, Cecil Day-Lewis, Ezra Pound, Paul Valéry). Il suffit de lire leurs écrits sur la traduction pour se rendre compte qu'ils ont appliqué les préceptes de saint Jérôme, mutatis mutandis.

(5) Pour bien assumer son rôle d'"agent de la communication", saint Jérôme estimait que le traducteur devait reproduire le style en fonction des intentions de l'auteur, de l'information à transmettre, de la culture du lecteur, et enfin du but à atteindre par le truchement de la traduction. C'est pourquoi il adoptait généralement deux styles différents: (a) très élaboré pour un public lettré à conquérir et à persuader (textes patristiques: traduction des oeuvres d'Origène par exemple); (b) plus "terre à terre", c'est-à-dire simple et sans détour, sans figures de style, à l'intention du chrétien moyen et du lecteur

ordinaire (textes scripturaires: la Vulgate par exemple). De nos jours, il semble que les problèmes d'ordre stylistique que pose la traduction biblique seraient en partie à l'origine des continuelles mises à jour dans les traductions de la Sainte Bible, et surtout des différentes éditions. En français par exemple, le texte de la Bible de Jérusalem peut être lu à haute voix dans les assemblées liturgiques. Son style et son vocabulaire, étudiés à cet effet, restent très simples. La Bible de la Pléiade, à la langue riche et élégante, est davantage goûtée des gens cultivés. Enfin, la Traduction Oecuménique de la Bible (TOB) se signale par ses qualités scientifiques et sa documentation doctrinale. Elle s'adresse par conséquent à des lecteurs différents de ceux des autres éditions. De même, les exemples d'E.A. Nida sont respectivement tirés des traductions de la Revised Standard Version (RSV), de la New English Bible (NEB) et de la Today's English Version (TEV). Cela est un signe évident que les points de vue et les centres d'intérêt des récepteurs sont en constante évolution, et que le style, du même coup, varie selon les circonstances.

II

Tel qu'il vient d'être présenté au lecteur, saint Jérôme aura été le modèle et la grande source d'inspiration des traducteurs modernes, quelle que soit leur école de pensée.⁸ En effet, le portrait-type du traducteur contemporain est celui d'un intellectuel bilingue ou

8. Louis G. Kelly (1976: xi) vante les mérites de saint Jérôme traducteur en disant notamment qu'il a été le précurseur des tenants des théories littéraires et linguistiques de la traduction.

multilingue qui, grâce à des connaissances très générales et très spécialisées, peut accéder aux particularismes de plusieurs cultures et qui, de ce fait, ressemble à saint Jérôme. Trilingue comme on le sait, celui-ci était au courant des us et coutumes latins, grecs et hébraïques et ses traductions ont contribué à enrichir la culture chrétienne occidentale des apports judéo-hébraïques que les traductions grecques de la Bible avaient ignorés. Comme saint Jérôme, le traducteur d'aujourd'hui reste cet agent intermédiaire qui nourrit les cultures en les exposant et en les confrontant les unes aux autres. Il se trouve en quelque sorte à la charnière pré-babélique des connaissances et des langues et aide les divers groupes humains à se comprendre.

Au terme de cette analyse, nous espérons que le lecteur se joindra volontiers à nous pour redire avec Valéry Larbaud (1946 : 54-55) que saint Jérôme est :

Grand écrivain et traducteur incomparable. Mais traducteur, comme nous. Ayant même fait, comme nous tous, des contresens; mais ayant connu, comme nous, le désir et la passion, et la peine et la joie, de traduire, et le triomphe de rendre intelligible pour tout un peuple, de génération en génération, cela qui n'était pour la plupart d'entre eux que de l'encre sur du papier. A quoi bon discourir "de l'éminente dignité des traducteurs dans la république des lettres"? Il suffit de prononcer le nom de Jérôme, et le moindre d'entre nous s'en trouve aussitôt grandi, et rappelé aux devoirs et à l'honneur de sa vocation. Notre très grand, très saint patron.

BIBLIOGRAPHIE

I- ECRITS ET NOTES DE SAINT JEROME SUR LA TRADUCTION

- HIERONYMUS, sanctus 395. LETTRE LVII à Pammachius sur la meilleure manière de traduire / De optimo genere interpretandi, pp. 55-73, tome 3 dans texte établi et traduit par Jérôme Labourt 1949-1963. Paris: Belles Lettres, 8 volumes.
- HIERONYMUS, sanctus 401. LETTRE CVI à Sunnia et Fretela sur le Psautier et les corruptions dans l'Édition des Septante, pp. 104-144, tome 5 dans texte établi et traduit par Jérôme Labourt 1949-1963. Paris: Belles Lettres, 8 volumes.
- HIERONYMUS, sanctus 404. Préface de la traduction du livre d'Esther, p. 596 dans MATOUGUES, Benoist 1867, Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 391. Préface de la traduction du Livre de Job, p. 496 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus (date incertaine). Préface de la traduction du livre de Judith, p. 467 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 380. Préface de la traduction du Pentateuque, pp. 476-478 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 393. Préface de la traduction des trois livres de Salomon, p. 500 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 394. Prologue au Commentaire sur le Prophète Isaïe, pp. 55-57 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 394. Préface de la traduction du livre sur le Saint Esprit de Didyme l'Aveugle, pp. 57-59 dans MATOUGUES, Benoist 1867, Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.

- HIERONYMUS, sanctus 373. Préface de la traduction du livre de Tobie, p. 466 dans MATOUGUES, Benoist 1867, Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 392. Traité contre Jovinien - Traduction du livre de Job - Qu'il faut écrire pour tous les hommes sans distinction, pp. 497-498 dans MATOUGUES, Benoist 1867, Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin et Cie, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 392. Défense de ses traductions des diverses parties de l'écriture, pp. 498-500 dans MATOUGUES, Benoist 1867. Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus 384. Sur la révision du texte des Quatre Evangiles, pp. 628-629 dans MATOUGUES, Benoist 1867, Oeuvres de saint Jérôme. Paris: F. Watellin, XXXII-683 p.

II- DOCUMENTS DE REFERENCE

- BLAIS, Johanne 1982. André Gide et la traduction, thèse de maîtrise, Université d'Ottawa.
- BONNEFOY, Yves, ed. et tr. 1962. Shakespeare, 1564-1616: Hamlet. Traduction de Yves Bonnefoy, suivi d'une Idée sur la traduction. Paris: Mercure de France, 255 p.
- DAY-LEWIS, Cecil 1970. On Translating Poetry. Abingdon-on-Thaws: Abbey Press, 23 p.
- GIDE, André 1928. Lettre à André Thérive, publiée en guise de préface dans Hamlet, 1er acte, de Shakespeare, traduit par André Gide. Paris: La Tortue, 9 p.
- KELLY, Louis G. 1976. To Pammachius: On the Best Method of Translating (St. Jerome, LETTER 57). Translated with an Introduction and Notes by Louis G. Kelly, University of Ottawa (Working Papers in Translatology; 1), xiii-25 p.
- KNOX, Ronald A. 1957. On English Translation. Oxford: Clarendon Press, 26 p.
- MOUNIN, Georges 1963. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris: Gallimard, 296 p.

- NIDA, Eugene A. & TABER, Charles R. 1974. The Theory and Practice of Translation. Leiden: Brill, 220 p.
- POUND, Ezra 1953. Translations with an introduction by Hugh Kenner. London: Faber and Faber, 408 p.
- Traduire: les idées et les mots 1976. Revue Etudes de linguistique appliquée, no. 24, oct.-déc. 1976, 126 p.
- VALERY, Paul 1944. Traduction en vers des Bucoliques de Virgile, précédée de Variations sur les Bucoliques. Paris: Gallimard, 39 p.

III- OUVRAGES SUR SAINT JEROME

- BERNARD (L'abbé), Eugène 1864. Les voyages de saint Jérôme, sa vie, ses oeuvres, son influence. Paris: Charles Donnial, 496 p.
- CAVALLERA, Ferdinand 1922. Saint Jérôme, sa vie et son oeuvre (Première partie, tomes I et II). Louvain "Spicilegium Sacrum Lovaniense"; Paris: Librairie ancienne Honoré Champion, 229 p.
- CAYRE, Fulbert 1927-1930. Précis de patrologie: histoire et doctrine des Pères et Docteurs de l'Eglise. Paris: Desclée, 740 p.
- COLLOMBET, F.-Z. 1844. Histoire de saint Jérôme: sa vie, ses écrits et ses doctrines (2 tomes). Paris: Paul Melhier; Lyon: Nothom, 454 p. ; 527 p.
- CUENDET, Georges 1933. Cicéron et saint Jérôme traducteurs, dans Revue des Etudes latines, tome XI, p. 380-400.
- Encyclopédie des Sciences religieuses, vol. 7: Jérôme, p. 243-250.
- Exègèse et Traduction. Revue Etudes de linguistique appliquée, no. 12, oct.-déc. 1973. 126 p.
- FAVEZ, Charles 1958. Saint Jérôme peint par lui-même. Bruxelles: Revue des études latines, 54 p. (Collection Latomus; XXXIII).
- FORGET, J. 1947. Traductions, dans Dictionnaire de théologie catholique. Paris: Letouzey et Ané, tome 8: p. 922-923; tome 15 (la Vulgate): p. 3474-3492.
- FRIBOMONT, Jean 1973. Oeuvres, dans Dictionnaire de spiritualité. Paris: Beauchesne, tome 8: p. 902-918.

- HIERONYMUS, sanctus. Lettres choisies et présentées par Dom Antoine Dumas, O.S.B. 1960 dans la traduction de Labourt. Namur: Edition du Soleil levant, 189 p.
- HIERONYMUS, sanctus. Oeuvres de saint Jérôme, publiées par M. Benoit de Matougues 1867, précédées d'une notice sur saint Jérôme; suivies d'une table alphabétique et analytique sous la direction de M. L. AIME-MARTIN. Paris: F. Watellin et Cie, Libraires-Editeurs, XXXII-683 p.
- HIERONYMUS, sanctus. Lettres. Texte établi et traduit par Jérôme Labourt 1949-1963. Paris: Belles lettres, 8 v.
- KELLY, J.N.D. 1975. Jerome: His Life, Writings, and Controversies. London: Duckworth, 353 p.
- LARBAUD, Valéry 1946. Sous l'invocation de Saint Jérôme. 8e éd. Paris: Gallimard, 341 p.
- LARGENT, Le R.P. 1898. Saint Jérôme. Deuxième édition. Paris: Librairie Victor Lecoffre, 208 p. (collection "Les Saints").
- MANGENOT, E. 1924. Dictionnaire de la Bible, tome V (La Vulgate), p. 2456-2500.
- MONTERO, Mariana 1907. The Life of Saint Jerome the Great Doctor of the Church in Six Books (from the original Spanish of the Reverend Father Fray José de Siguenza, Madrid, London: Sands and Co., 668 p.
- OKTAVIEVITCH MAIOVSKI, Ivan 1978. Grandeur et décadence de saint Jérôme. Revue Traduire (Société Française des Traducteurs), no. 24, 1978, p. 9-10.
- SALTET, Louis 1913. Jérôme, Saint, dans The Catholic Encyclopedia. New York: The Encyclopedia Press, vol. 8, p. 341-343.
- SANDERS, D. Léon O.S.B. 1903. Etudes sur saint Jérôme. Bruxelles: Imprimerie Becquart-Arien; Paris: Librairie Victor Lecoffre, 394 p.
- TESTARD, Maurice, Orat. 1969 Saint Jérôme, l'Apôtre savant et pauvre du patriarcat romain. Paris: Les Belles Lettres, 237 p.

. IV - OUVRAGES SUR LA TRADUCTION

- BARDY, F. 1940. Traducteurs et adaptateurs au 4e siècle, dans Recherche de science religieuse. Paris: Bureaux de la Revue, Tome 30, p. 257-306.
- BRISLIN, Richard W., ed. 1976. Translation: Applications and Research. New York: Gardner Press, 312 p.
- CATFORD, John Cunnison 1965. A Linguistic Theory of Translation: An Essay in Applied Linguistics. London: Oxford University Press, 103 p.
- DELISLE, Jean 1980. L'Analyse du discours comme méthode de traduction. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 282 p. (Cahiers de traductologie; 2).
- DELISLE, Jean, réd. 1981. L'enseignement de l'interprétation et de la traduction: de la théorie à la pédagogie. Ottawa: Editions de l'Université d'Ottawa, 296 p. (Cahiers de traductologie; 4).
- HORGUELIN, Paul A. 1981. Anthologie de la manière de traduire: Domaine français. Montréal: Linguatex, 230 p.
- KELLY, Louis G. 1979. The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West. Oxford: Basil Blackwell, 282 p.
- LADMIRAL, J.-R. 1979. Traduire: théorèmes pour la traduction. Paris: Payot, 277 p.
- LEDERER, Marianne 1976. "Synecdoque et traduction", dans Etudes de linguistique appliquée, no. 24, oct.-déc. 1976, p. 13-41.
- LEDERER, Marianne 1973. "La traduction: transcoder ou réexprimer?", dans Etudes de linguistique appliquée, no. 12, oct.-déc. 1973, p. 7-25.
- MOUNIN, Georges 1955. Les belles infidèles. Paris: Cahiers du Sud, 159 p.
- MOUNIN, Georges 1963. Les Problèmes théoriques de la traduction. Paris: Gallimard, 296 p.
- NEWMARK, Peter 1981. Approaches to Translation. Oxford: Pergamon Press, 200 p.

- NIDA, Eugene 1964. Toward a Science of Translating, With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating. Leiden: Brill, 331 p.
- PERGNIER, Maurice 1978. Les Fondements sociolinguistiques de la traduction. Lille: Atelier Reproduction des thèses, Université de Lille III, 491 p. / Diffusion Librairie Honoré Champion, Paris/
- SAVORY, Theodore 1968. The Art of Translation. London: J. Cape, 191 p.
- SELESKOVITCH, Danica 1976. "Traduire: de l'expérience aux concepts", dans Etudes de linguistique appliquée, no. 24, oct.-déc. 1976, p. 64-91.
- SELESKOVITCH, Danica 1973. "Vision du monde et traduction", dans Etudes de linguistique appliquée, no. 12, oct.-déc. 1973, p. 105-109.
- STEINER, George 1975. After Babel: Aspects of Language and Translation. London; Toronto: Oxford University Press, 507 p.
- STEINER, George 1978. Après Babel: une poétique du dire et de la traduction. Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer. Paris: Albin Michel, 470 p.
- VINAY, Jean-Paul 1958. Stylistique comparée du français et de l'anglais: méthode de traduction, par J.-P. Vinay et J. Darbelnet. Paris: Didier, 331 p. (Bibliothèque de stylistique comparée; 1).

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
DEDICACE	2
REMERCIEMENTS	3
AVERTISSEMENT	4
INTRODUCTION	6
Première partie: LES POSTULATS THEORIQUES	8
Chapitre I : La problématique hiéronymienne de la traduction	9
Chapitre II : La philosophie moderne de la traduction	27
Deuxième partie: LE MODERNISME DES IDEES DE SAINT JEROME SUR LA TRADUCTION	39
Chapitre I : Le transfert du message	40
1. Les conditions du transfert	40
2. Les étapes du transfert	47
3. La responsabilité du traducteur	61
Chapitre II : La question du style	66
1. Tel message, tel style	67
2. D'abord restituer le sens, ensuite polir le style	76
Chapitre III: Le lecteur et le contexte socio-culturel du message	80
1. Traduire et réviser en fonction du lecteur	80
2. Le rôle du contexte socio-culturel du message	91
Chapitre IV : Le but des traductions ... et des révisions de saint Jérôme	97
1. Idéa1 de fidélité de saint Jérôme traducteur littéraire	99
2. Souci de vérité de saint Jérôme traducteur et réviseur des textes sacrés	103
SAINT JEROME, NOTRE CONTEMPORAIN?	109
BIBLIOGRAPHIE	116
ANNEXES	123
RESUME	

A N N E X E S

Ecrits de saint Jérôme sur la traduction

AU PAPE DAMASE,

SUR LA RÉVISION DU TEXTE DES QUATRE ÉVANGILLES.

Difficultés et dangers de ce travail — Saint Jérôme répond d'avance aux objections — Il donne les raisons de la différence qui existe entre les quatre évangélistes.

En 384

Vous voulez qu'avec les matériaux d'un ancien ouvrage j'en refasse un nouveau; que je me pose comme arbitre dans l'examen des textes de l'Écriture répandus dans le monde; vous voulez, en un mot, que j'explique les variantes qu'on y trouve, et que je signale ses passages concordants avec la version grecque la plus authentique. C'est une pieuse entreprise, mais une présomption dangereuse que de s'établir juge des autres, quand soi-même on doit avoir pour juge l'opinion générale; que de prétendre changer la langue des vieillards, ramener le monde, déjà vieux, au bégaiement de l'enfance. En effet, quel est l'homme de nos jours, savant ou non savant, qui, se décidant à prendre en main notre ouvrage, et voyant discrediter le texte dont il se sert habituellement et dans lequel il a appris à lire, ne se récrie aussitôt, et ne me traite de faussaire, de sacrilège, dont l'audace impie n'a point reculé devant des additions, des changements et des corrections à des textes consacrés par le temps? Contre de semblables reproches une double consolation m'est offerte, la première, c'est que cette mission m'a été confiée par vous, la seconde, c'est que, d'après le témoignage même de ceux qui nous attaquent, il ne pourrait y avoir de vérité complète dans les ouvrages où on ne peut signaler des variantes. En effet, si nos adversaires pensent que les exemplaires latins sont dignes de confiance, qu'ils désignent lesquels; car il existe presque autant d'originaux que d'exemplaires. S'ils pensent, au contraire, que la vérité ne saurait être découverte que par la comparaison des différents textes, pourquoi trouvent-ils mauvais que j'aie la prétention de corriger, tout en remontant aux sources grecques, les parties du texte qui ont été ou mal comprises par des interprètes ignorants, ou tronquées, dans de mauvaises intentions, par des correcteurs inhabiles et présomptueux, ou surchargées d'additions et altérées par de paresseux copistes? Ma polémique ne touche en rien l'Ancien-Testament traduit en grec par les Septante, et qui ne nous est arrivé qu'après

PRÆFATIO HIERONYMI IN QUATUOR EVANGELIA.

Beatissimo papæ Damaso Hieronymus

Novum opus facere me cogis ex veteri, ut post exemplaria Scripturarum toto orbe dispersa, quasi quidam arbiter sedeam et qui inter se variant, quæ sunt illa quæ cum Græca consentiant veritate, ^a decernam. Plus labor, sed periculosæ presumptio, judicare de cæteris, ipsum ab omnibus judicandum: scis mutare linguam, et canescentem jam mundum ad initia retrahere parvulorum. Quis enim doctus pariter vel indoctus, cum in manus volumen assumpserit, et a saliva, quam semel imbibit, vident discrepare quod lectitat, non statim erumpat in vocem, ne falsarium, ne elians esse sacrilegum, qui audeam aliquid in veteribus libris addere, mutare, corrigere? Adversus quam invidiam duplex causa me consolatur: quod et tu, qui summus Sacerdos es, heri jubes: et verum non esse quod variat, etiam maledictorum testimonio comprobatur. Si enim Latini exemplaribus fides est adhibenda, responderent, quibus tot enim sunt exemplaria ^b pene quæ in codices. Sin autem veritas est querenda, pluribus, cui non ad Græcam originem revertentes, ea quæ vel a vitiosis interpretibus male edita, vel a præsumptoribus imperitis emendata perversius, vel a libris dormitantibus addita sunt, aut mutata, corrigimus? Neque vero ego de veteri disputo Testamento, quod a Septuaginta senioribus in Græcam linguam versum, tertio ^c gradu ad nos usque pervenit. Non quæro quid Aquila, quid Symmachus sapiant, quare Theodotion inter novos et veteres medius incedat. Sit illa vera interpretatio, quam Apostoli probaverunt. De novo nunc loquor Testamento: quod Græcum esse non dubium est, excepto apostolo ^b Mattheo, qui primus in Judæa Evangelium Christi Hebraicis litteris edidit. Hoc certe cum in nostro sermone discordat, ^c et diversos rivulorum tramites ducit, uno de fonte querendum est. Prætermitto eos codices, quos a Luciano et Mesychio ^d nuncupatos, paucorum hominum asserit perversa contentio: quibus utique nec in veteri Instrumento post Septuaginta interpretes emendare quid licuit, nec in Novo profuit emendasse. cum multarum gentium linguis Scriptura ante translata, doceat falsa esse quæ addita sunt. Igitur hæc præbens præfatiuncula pollicetur quatuor tantum

trois traductions successives. Je ne veux point chercher en quoi Symmaque et Aquila ont fait preuve de discernement, pourquoi Theodoret a cru devoir prendre un terme moyen entre les nouveaux et les anciens interprètes. Ainsi, tenons pour authentique la version qui a pour elle le témoignage des apôtres.

J'aborde maintenant le Nouveau-Testament qui a été écrit tout entier en grec, à l'exception de l'évangile selon saint Matthieu, qui se sert de la langue hébraïque pour répandre en Judée la parole de Jésus-Christ. Or, comme dans notre idiome cet évangile est rempli d'incontestables variantes résultant de la variété des sources auxquelles on a puisé pour le composer, il nous a semblé convenable de remonter à une seule et même source. Je ne veux point recourir aux versions employées par Lucianus et Hesychius et que quelques hommes ont prises pour texte de leurs querelles impies. Il ne m'a point convenu de revoir ces versions dans leur ancien idiome, après la traduction des Septante. Si j'en l'ai fait pour les exemplaires écrits dans notre langue, je dois avouer que j'en n'ai retiré aucune utilité; en conséquence, je ne m'engage ni qu'à l'examen des quatre évangiles, dont voici l'ordre nominal : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean; je ne prétends ni servir que de la collection épurée des anciens textes grecs. D'ailleurs, afin que notre travail ne s'écartât pas trop de la teneur des exemplaires latins, nous n'avons corrigé que les passages qui nous ont paru s'écarter du véritable grec, laissant les autres tels que nous les avons reçus de la rédaction primitive. Quant aux canons qu'Eusèbe, évêque de Césarée, a partagés en dix livres, d'après Ammonius d'Alexandrie, nous nous sommes contentés de les traduire dans notre langue, en nous conformant sans restriction au sens du texte grec. Pour qui voudra connaître les passages curieux renfermés dans les quatre évangiles, soit que ces passages concordent entre eux, soit qu'ils diffèrent en quelques points, soit qu'une dissemblance totale les sépare, il sera nécessaire de recourir à la distinction que nous avons établie entre eux. Quant à certaines erreurs assez notables qu'on pourra signaler dans nos livres, elles résultent d'abord de ce qu'un évangéliste s'étant étendu plus qu'un autre sur un même sujet, les commentateurs se sont crus dans l'obligation de compléter le récit de l'autre; elles résultent, en second lieu, de ce qu'un évangéliste ayant raconté en termes différents un fait identique

Evangelia, quorum ordo est iste, * Matthæus, Marcus, Lucas, Joannes, codicum Græcorum emendata collatione, sed Veterum. Quæ ne multum a lectionis Latine consuetudine discrepant, † ita calamo temperavimus, ut his tantum quæ sensum videbantur mutare, correctis, reliqua manere patereimur ut fuerant. Canones quoque, quos Eusebius Casariensis episcopus Alexandrinum secutus Ammonium, in decem numeros ordinavit, sicut in Græco habentur, expressimus. Quod si quis de curiosis voluerit nosse, quæ in Evangeliiis, vel eadem, vel vicina, vel sola sint, eorum distinctione cognoscat. Magnus siquidem hic in nostris codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius Evangelista plus dixit, in alio quam minus putaverint, † addiderunt. Vel dum eundem sensum alius aliter expressit, ille qui unum e quatuor primum legerat, ad ejus exemplum cæteros quoque æstimaverit emendandos. Unde accidit, ut apud nos mixta sint omnia, et in Marco plura Lucæ atque Matthæi : rursus in Matthæo plura Joannis et Marci, et in cæteris reliquorum quæ aliis propria sunt, inveniuntur. Cum itaque Canones legeris, qui subjecti sunt, confusionis errore sublato, et similibus omnium scies, et singulis sua quæque restitues. In Canone primo concordant quatuor, Matthæus, Marcus, Lucas, Joannes. In secundo tres, Matthæus, Marcus, Lucas. In tertio tres, Matthæus, Lucas, Joannes. In quarto tres, Matthæus, Marcus, Joannes. In quinto duo, Matthæus, Lucas. In sexto duo, Matthæus, Marcus. In septimo duo, Matthæus, Joannes. In octavo duo, Lucas, Marcus. In nono duo, Lucas, Joannes. In decimo * propria unusquisque, quæ non habentur in aliis, ediderunt. Singulis vero Evangeliiis, ab uno incipiens usque ad finem librorum, dispar numerus increscit [Al. accrescit]. Hic nigro colore præscriptus, sub se habet alium ex minio numerum † discolorum, qui ad decem usque procedens, indicat prior numerus, in quo sit Canone requirendus. Cum igitur aperto codice, verbè gratia, illud sive illud capitulum scire volueris, cujus Canonis sit, statim ex subjecto numero doceberis, et recurreris ad præcipua, in quibus Canonum est distincta congregatio, eodemque statim Canone ex tribus frontis invento, illum quem quærebis numerum ejusdem Evangeliste, qui et ipse ex inscriptione signatur, invenies : atque e vicino cæterorum tramitibus inspectis, quos numeros e regione habeant, annotabis. Et cum scieris, recurreris ad volumina singulorum, et sine mora repertis numeris, quos ante signaveras, † reperies [Al. reperias] et loca, in quibus vel eadem, vel vicina dixerunt † Opto, ut in Christo valeas, et mei memineris, Papa beatissime.

rapporté par les autres, chaque commentateur prit pour type le premier qui lui tomba sous la main, et se mit à corriger les autres d'après lui.

Il résulte de là que dans notre ouvrage tout est mêlé; que dans l'évangile selon saint Jean, par exemple, on peut signaler plusieurs passages qu'on trouve aussi dans saint Luc et dans saint Mathieu, de même que dans l'évangile selon saint Mathieu on rencontre souvent des pages qui appartiennent à saint Jean et à saint Marc; qu'en un mot, dans chaque évangile on peut trouver quelques fragments des autres. Ainsi, quand vous entreprendrez la lecture des canons qui suivent, il vous sera facile, premièrement vous êtes contre une erreur dont la cause existera plus, de reconnaître les passages identiques dans les quatre évangiles, et de réserver à chacun d'eux, dans votre pensée, ce qui lui appartient.

Je désire, père très saint, que vous vous portiez bien dans le Christ et que vous vous souveniez de moi.

A PAULA ET A EUSTOCHIA.

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE JOB.

Lettre écrite du monastère de Bethleem, en 301.

Si je faisais de petits paniers avec du jonc, ou quelque ouvrage avec des feuilles de palmier, pour manger mon pain à la sueur de mon front; et si je gagnais ma vie au milieu des sollicitudes d'esprit, personne n'y trouverait à redire, et je ne me verrais point exposé aux traits de la médisance. Mais parce que, selon la parole du Sauveur, je travaille pour avoir une nourriture qui ne perit point, et que je m'applique à retablir les livres de l'Écriture sainte dans leur ancienne pureté, on me déchire par des calomnies atroces, on me traite de faussaire, moi qui ne pense qu'à rendre le texte de ces livres plus correct, et on m'accuse d'y semer de nouvelles erreurs au lieu de corriger les anciennes. Car les préjugés sont tellement invétérés, que des livres pleins de fautes ne laissent pas que de plaire; et pourvu que les exemplaires soient bien propres, on ne s'inquiète pas si le texte en est altéré.

Au lieu donc d'éventails, de corbeilles et de petits paniers, bagatelles que font et que donnent les solitaires, je vous prie, vous qui seules

PRÆFATIO HIERONYMI IN LIBRUM JOB.

Si aut fiscellam junco texerem, aut palmarum folia complicarem, ut in sudore vultus mei comederem panem, et ventris opus sollicita mente tractarem: nullus morderet, nemo reprehenderet. Nunc autem quia juxta sententiam Salvatoris volo operari cibum, qui non perit, et antiquam divinatorum Voluminum viam, sentibus virgultisque purgare, mihi genuinus infigitur: corrector vitiorum falsarius vocor, et errores non auferre, sed serere. Tanta est enim vetustatis consuetudo, ut etiam confessa plerisque vitia placeant, dum magis pulchros habere malunt codices, quam emendatos. Quapropter, beo Pauli et Eustochium, unicum nobilitatis et humilitatis exemplar, pro fibello, calathus, sportellisque, munusculo monachorum, spiritantia hæc et mansura dona suscipite: ac beatum Job qui adhuc apud Latinos jacebat in stercore, et vermibus scatebat errorum, integrum, immaculatamque gaudete. Quomodo enim probatione atque victoria duplîter universa ei sunt reddita: san ego in lingua nostra (et audacter loquor) feci eum habere quem amiserat. Igitur et vos, et unumquemque lectorum solita Præfatione commoneo, et in principîis librorum eadem semper annectens, rogo, ut ubicumque præcedentes

Joignez une humilité profonde à une grande naissance, d'agréer le présent que je vous fais, et qui n'a rien que de spirituel et de solide. Réjouissez-vous de voir dans toute son intégrité et toute sa pureté le livre de Job, qui, chez les Latins, était encore pour ainsi dire caché sur son fumier et rongé de vers. Comme ce grand homme, après les épreuves et la victoire, mérita que Dieu lui rendit au double tout ce qu'il avait possédé, aussi puis-je me vanter de lui avoir rendu en notre langue tout ce qu'il avait perdu dans les anciennes versions.

Je vous avertis donc, comme je le fais dans toutes mes préfaces, vous et tous ceux qui liront cet ouvrage, que, partout où il y a un obèle, c'est une marque que ce qui suit ne se trouve point dans le texte hébreu à la version latine. Outre cela, soutenu par des prières, j'ai corrigé, non sans un travail immense, les éditions latines où nous nous flattions d'avoir l'Écriture dans toute sa pureté, et qui néanmoins étaient tellement défectueuses que le lecteur n'y pouvait rien comprendre. En m'occupant de la sorte dans ma solitude, je crois faire quelque chose de plus utile pour l'Église de Jésus-Christ, que ceux qui sont à la tête des plus grandes affaires.

AU SÉNATEUR PAMMAQUE.

TRAITÉ CONTRE JOVINIEN. — TRADUCTION DU LIVRE DE JOB. — QU'IL FAUT ÉCRIRE POUR TOUS LES HOMMES SANS DISTINCTION.

Lettre écrite du monastère de Bethléem, en 392.

Il sied quelquefois à la modestie chrétienne de ne point écrire à ses amis et de se renfermer en soi-même par un humble silence, plutôt que de se rendre suspect d'ambition, en renouvelant une ancienne amitié. Comme vous j'ai gardé le silence, tant que vous l'avez gardé à mon égard ; et je n'ai jamais voulu vous obliger à le rompre, de peur qu'on ne s' imagine que je vous écris, plutôt pour ménager un puissant patron que pour m'entretenir avec un ami. Mais puisque vous m'avez prévenu par des lettres bienveillantes, je tâcherai désormais de vous prévenir moi-même, et de vous envoyer non pas des réponses, mais des lettres ; afin qu'on voie que c'est la modestie seule qui jusqu'ici m'a fait garder le silence, et que c'est par une modestie encore plus grande que je prends aujourd'hui la liberté de le rompre.

Virgulas et videritis, sciatis ea que subjecta sunt in Hebræis voluminibus non haberi. Porro ubi stellæ imago fulserit — ex Hebræo in nostro sermone addita. Nec non et illa que habere videbatur, et ita corrupta erant, ut sensum legentibus tollerent, orantibus volens, magno labore correcti, magis utile quid ex otio meo Christi Ecclesis venturum ratus, quam ex aliorum negotio.

PRÆFATIO S. HIERONYMI IN LIBRUM JOB.

Cogor per singulos Scripturæ divinæ libros ad veteriorum respondere in deductis : qui interpretationem meam, reprehensione non Septuaginta Interpretum criminantur : quasi non et apud Græcos Aquila, Symmachus, et Theodotio, vel verbum e verbo, vel sensum e sensu, vel ex utroque commixtum, et mediæ temperatæ genus translationis expresserint ; et omnia veteris instrumenti volumina Origenes obelis asteriscisque distinxerit, quos vel additos, vel de Theodotio sumptos, translationi antiquæ inseruit, probans de hisse quod additum est. Discant igitur obrectatores mei recipere in toto, quod in partibus susceperunt, aut interpretationem meam cum asteriscis suis radere. Neque enim hoc potest, ut quos plura intermisisse perspexerint, non eosdem etiam in quibusdam errasse lateant. præcipue in Job : cui si ea que sub asteriscis addita sunt, subtraxeris, pars maxima voluminis detruncabitur : et hoc dumtaxat apud Græcos. Carterum

Quant à mes traités contre Jovinien, je suis très persuadé que c'est par prudence et par amitié que vous avez lâché d'en retirer les exemplaires. Mais toutes vos précautions ont été inutiles; car quelques personnes venues ici m'en ont lu des extraits, qu'elles m'ont dit avoir faits elles-mêmes à Rome. On avait même déjà répandu mes livres dans toute notre province. Or vous savez ce que dit le poète :

• Un mot lâché ne revient jamais. »

Je n'ai pas le bonheur, comme la plupart des écrivains d'aujourd'hui, de pouvoir corriger quand il me plaît les bagatelles dont je m'occupe. A peine ai-je fait quelque ouvrage, que mes amis et mes envieux le répandent aussitôt dans le public, avec un égal empressement, quoique par des motifs bien différents; et comme ils le jugent, non d'après son mérite, mais d'après leurs dispositions à mon égard, tout est outre et dans les louanges et dans les reproches. Ainsi tout ce que j'ai pu faire est de vous envoyer l'apologie ¹ dont je vous ai parlé. Quand vous l'aurez lue, vous pourrez répondre pour moi aux objections que l'on me fait; ou si vous ne goûtez pas vous-même mes raisons, vous serez obligé d'expliquer autrement que moi ce que dit l'apôtre saint Paul de la virginité et du mariage.

Je ne prétends pas par là vous engager à écrire, persuadé que vous avez encore plus d'ardeur que moi pour l'étude de l'Écriture sainte. Tout ce que je souhaite c'est que vous ameniez mes censeurs à me répondre. Comme ils sont écrivains et qu'ils se piquent d'érudition, ils peuvent m'instruire au lieu de me critiquer. Qu'ils donnent quelque ouvrage au public, et le mien tombera aussitôt.

Lisez, je vous prie, et examinez attentivement les paroles de l'Apôtre, et vous verrez que, pour me soustraire à la censure et à la calomnie, j'ai parlé du mariage avec beaucoup plus de ménagement que lui. Origène, Denis, Pierius Eusèbe de Césarée, Didyme et Apollinaire, ont expliqué fort au long cette épître de saint Paul. Pierius surtout voulant développer le véritable sens de l'Apôtre, et expliquer ce passage : - Je voudrais que tous les hommes fussent en l'état où je suis moi-même, » ajoute aussitôt : - Saint Paul se déclare ici ouvertement en faveur du célibat. » Qu'ai-je dit qui ait été proche de cela? En quoi donc, je vous prie, ai-je manqué, et que peut-on trouver de trop dur et de trop outré dans mes écrits? Lisez les commentaires de tous les auteurs dont je viens de parler; cherchez dans les bibliothèques de toutes les Églises, et vous serez pleinement convaincu de mon innocence.

apud Latinos, ante eam translationem, quam sub asteriscis et obelis nuper edidimus, ^f septingentesimo aut octingenti versus desunt; ut decurtatus et laceratus corrosusque liber, fœditatem sui publicè legentibus præbeat. Hæc autem translatio nullum de

verbis ^a sequitur interpretem; sed ex ipso Hebræo, Arabicoque sermone, et interdum Syro, nunc verbo, nunc sensus, nunc simul utrumque resonabit. Quibus enim etiam apud Hebræos totus liber ferreus et lubricus: et quod ^b Græce rhetores vocant, ἀρρηκτομένως, dumque aliud loquitur, aliud agit: ut si velis anguillam aut ^c murænam strictis tenere manibus, quanto fortius presseris, tanto citius elabitur. Memini me ob intelligentiam hujus voluminis, ^d Lyddæum quemdam præceptorem, qui apud Hebræos primus haberi putabatur, non parvis redemptis nominis: cujus doctrina an aliquid profecerim, nescio: hoc unum scio, non potuisse me interpretari, nisi quod ante intellexeram. A principio itaque voluminis, usque ad verba Job, apud Hebræos ^e prosa oratio est. Porro a verbis Job, in quibus ait,

*Perent dies, in qua natus sum,
et mox, in qua dictum est, conceptus est homo,*

usque ad eum locum, ubi ante finem voluminis scriptum est:

*Idcirco ipse me reprehendo,
et ego pernentiam in sarilla et cinere:*

versum ^f versus sunt, dactylo spondeeque curescentes: et propter linguæ idioma, crebro recipientes et alios pedes, non eorundem syllabarum, sed eorundem temporum. Interdum quoque rhythmus ^g dulcis et tinnulus fertur numeris lege ^e metri solutis: quod metrici magis, quam simplex lector intelligunt. A supradicto autem versu usque ad finem libri, parvum comma quod remanet, prosa oratione contextitur. Quod si cui videtur incredulum, metra scilicet esse apud Hebræos, et in morem nostri Flacci, Græcique Pindari, et Alexei, et ^h Sappho, vel Psalterium, vel Lamentationes Jeremiæ, vel omnia ferme Scripturarum cantica comprehendere, legat ⁱ Philonem, Josephum, Origenem, Cæsariensem Eusebium, et eorum testimonio me verum dicere comprobabit. Audiant quapropter canes mei, idcirco me in hoc volumine laborasse, non ut interpretationem antiquam reprehenderem, sed ut ea, quæ in illa aut obscura sunt, aut ^j omissa, aut certe scriptorum vitio depravata, manifestiora nostra interpretatione fierent: qui et Hebræum [*At*, et qui Hebræorum] sermonem ex parte didicimus, et in Latino pene ab ipsis incusabulis inter grammaticos et rhetores et philosophos detriti sumus. Quod si apud Græcos, post Septuaginta editionem, jam Christi Evangelio cornuscante, Judæus Aquila, Symmachus, et Theodotus, judaizantes hæretici, sunt recepti, qui multa

J'apprends que vous êtes généralement estimé dans Rome; j'apprends que le pontife et le peuple jettent les yeux sur vous. Mériter la dignité du sacerdoce, c'est plus avantageux que de la posséder. Si vous voulez lire les seize livres des prophètes que j'ai traduits de l'hebreu en latin, et si cet ouvrage est de votre goût, cela m'engagera à publier mes autres écrits.

J'ai traduit aussi depuis peu en latin le livre de Job; vous pourrez en emprunter un exemplaire à Marcella, votre parente. Tâchez de le lire en grec et en latin; comparez l'ancienne édition avec ma traduction, et vous verrez quelle différence il y a entre la vérité et le mensonge. J'avais envoyé au saint évêque Domnion quelques-uns de mes commentaires sur les douze prophètes et sur les quatre livres des Rois. Si vous les lisez, vous verrez combien il est difficile d'entendre l'Écriture et surtout les Prophètes; vous verrez aussi que des passages très purs dans l'original fourmillent d'erreurs dans la traduction par la faute des traducteurs. Au reste, cette éloquence que vous admirez dans Cicéron pour l'amour du Christ, ne la cherchez pas dans un auteur aussi ordinaire que moi. Un écrivain ecclésiastique, quand même il posséderait toutes les grâces du langage, doit les cacher et les dédaigner, afin de parler non point aux écoles oisives des philosophes ou à un petit nombre de disciples, mais à tous les hommes en général.

A CHROMATIUS ET A HELIODORE,
SUR LA TRADUCTION DES TROIS LIVRES DE
SALOMON.

Lettre écrite du monastère de Bethléem, en 393.

Que ma lettre réunisse ceux que réunit le sacerdoce, et que le papier ne divise pas ceux qui sont unis par l'amour du Christ. Vous demandez des commentaires sur les prophètes Osée, Amos, Zacharie et même Malachie: je les aurais écrits si ma santé me l'eût permis. Vous m'envoyez de quoi subvenir aux frais des secrétaires et des copistes, afin que je travaille spécialement pour vous.

Mais des demandes m'arrivent en foule de toutes parts, comme si je pouvais travailler à la fois pour les autres et pour vous qui attendez après le résultat de mes travaux, ou comme si, sous le rapport de la reconnaissance, je ne vous devais pas plus qu'à tout autre. C'est pourquoi, bien qu'affaibli par une longue maladie, pour

mysteria Salvatoris subdola interpretatione celarant, et tamen in 'Εβραϊοῖς, habentur apud Ecclesias, et explanantur ab ecclesiasticis viris: quanto magis ego Christianus, de parentibus Christianis natus, et vexillum crucis in mea fronte portans, ejus studium fuit omissa repetere, depravata corrigerere, et sacramenta Ecclesiarum pro ac fidei aperire sermone, vel a fastidiosis, vel a malignis lectoribus non debent reprobari? Habeant qui volunt veteres libros, vel in membranis purpureis auro argentoque descriptos, vel in uncialibus, ut vulgo aiunt, litteris, onera magis exarata, quam codices: dummodo in his, necisque permittant pauperes habere schedulas, non tam pulchros codices, quam emenda os. Et quae editio, et Septuaginta juxta Graecos, et magis juxta Hebraeos, in Latinum meo labore translata est. Eligat unusquisque quod vult: et studiosum est, magis, quam in levolum probet.

PRÆFATIO HIERONYMI
IN LIBROS SALOMONIS.

* Chromatio et Heliodoro episcopis Hieronymus.

Jungat epistola, quos jungit sacerdotium: immo charta non dividat, quos Christi necit amor. Commentarios in Osee, Amos, Zachariam, Malachiam, quos poscitis, scripsissem, si licuisset pro vestrae. Mittitis solatia sumptuum: notarios nostros et librarios sustentatis, ut vobis potissimum nostrum prodet ingenium. Et ecce ex latere frequens turba diversa poscentium: quasi aut aequum sit, me, vobis esurientibus, aliis laborare: aut in ratione anti et accepti, cuiquam, praeter vos, obnoxius sim. Inque longa agrotatione fractus, ne penitus hoc anno reticerem, et apud vos mutus essem, tridui quos nomini vestro consecravi, interpretationem scilicet trium Salomonis voluminum, (מסלות), quas Hebraei Parabolae, Vulgata autem

ne pas rester cette année sans rien faire, et pour ne pas garder le silence à votre égard, je vous ai dédié un travail de trois jours, savoir : la traduction des trois livres de Salomon ; *Mise* que les Hébreux appellent *Paraboles*, et qu'on nomme vulgairement *Proverbes* ; *Coeth*, que nous pouvons appeler en grec *Ecclesiaste*, et en latin *Harangue* ; *sir Husirim* qui dans notre langue signifie *Cantique des Cantiques*. Le livre de Jesu, fils de Sirach, passe pour être fort remarquable ; quant à celui qu'on appelle la *Sagesse de Salomon*, il porte un faux titre. J'ai vu que le titre du premier n'était pas en hébreu l'*Ecclesiastique*, comme chez les Latins, mais *Proverbes*. L'*Ecclesiaste* et le *Cantique des Cantiques* lui étaient joints afin de se rapprocher de Salomon non-seulement par le nombre des ouvrages, mais par le même genre de sujets. Le second ne se trouve nulle part chez les Hébreux, aussi a-t-il un parfum d'éloquence grecque ; et cependant quelques-uns des anciens auteurs affirment qu'il est du Jod Philon. C'est comme les livres de Judith, de Tobie et des Machabées que l'Eglise lit à la vérité, mais ne reçoit pas au nombre des livres canoniques. Il en est de même pour ces deux ouvrages que l'Eglise admet pour l'éducation du peuple et non pour confirmer l'autorité de ses dogmes. Si quelqu'un aime mieux l'édition des Septante, il a celle que j'ai revue ; car je ne compose pas de nouveaux ouvrages pour détruire les anciens.

A PAULA ET A EUSTOCHIA,

Sur la traduction latine que Jérôme avait faite du livre d'Esther.

Ecrit en 404.

Il est certain que le livre d'Esther a été entièrement défiguré par les différentes versions qu'on en a faites ; je l'ai traduit littéralement, après l'avoir tiré des archives des Hébreux. Ce livre, tel que nous l'avons dans la Vulgate, est tout rempli de lacunes ou de morceaux étrangers et hors d'œuvre, où l'on a fait parler les personnes d'après leur situation et les circonstances où elles se trouvent ; de même qu'on a coutume, dans les écoles, de proposer aux écoliers quelque sujet sur lequel ils font parler celui, par exemple, qui a commis une injustice, ou celui qui l'a reçue. Pour vous, qui avez

editio *Proverbia* vocat : *COETH* (תהת), quem Græce *Ecclesiasten*, Latine *Concionatorem* possumus dicere : *SIR ASSIRIM* (סיר אסירימ), quod in nostra lingua vertitur *Canticum Canticorum*. Fertur et *πανάρετος* Jesu filii *Sirach* liber, et alius *φωδενιγραπος* qui *Sapientia Salomonis* inscribitur. Quorum priorem, Hebraicum reperi, non *Ecclesiasticum*, ut apud Latinos ; sed *Parabolas prænotatum*, cui juncti erant *Ecclesiastes* et *Canticum Canticorum*, ut similitudinem *Salomonis* non solum *librorum numero*, sed etiam *matarum genere* cœquaret. Secundus apud Hebræos nusquam est, quia et ipse *stylus Græcam eloquentiam* redolet : et nonnulli *scriptorum veterum* hunc esse ^b *Judæi Philonis* affirmant. Sicut ergo *Judith*, et *Tobi*, et *Machabæorum libros* legit quidam *Ecclesia* *. sed inter *canonicas Scripturas* non recipit : sic et hæc duo volumina legat ad *edificationem plebis*, non ad *auctoritatem Ecclesiasticorum dogmatum* confirmandum. Si cui sane *Septuaginta Interpretum* magis editio placet, ^c et ^b *eam a nobis olim emendatam*. Neque enim sic *novam* eudimus, ut *vetera destruas*. Et tamen cum ^d *gentissime legerit*, sciat magis *nostra intelligi*, quam in *tercium vas transfusa coacerint*, sed *stantim de prælo purissime commendata testæ*, suum *seruaverint*.

PRÆFATIO HIERONYMI

IN LIBRUM *ESTHER.

Librum *Esther* variis translatoribus constat esse vitatum, quem ego de archivis Hebræorum relevans, verbum e verbo pressim transtuli. Quem librum editio *Vulgata* laciniosis ^b hinc inde verborum sinitibus trahit : addens ea quæ ex tempore dici poterant, et audiri, sicut solitum est ^c *scholaribus disciplinis sumpto themate*, excogitare, quibus verbis uti potuit qui *injuriam passus est*, vel ille qui *injuriam fecit*. Vos autem, ^d *Paula et Eustochium*, quoniam et *bibliothecas Heb. studistis intrare*, et *interpretum certamina comprobastis*, tenentes *Esther Hebraicum librum*, per *singula verba nostram translationem* aspiciate, ut *possitis agnoscere*, me ^e *nihil etiam augmentasse addendo*, sed *fideli*

étudié l'hébreu, et qui êtes capable de juger du mérite d'une traduction, prenez le livre d'Esther en hébreu, et examinez ma version mot à mot, afin de vous convaincre que je n'y ai rien ajouté, et que j'ai traduit cette histoire, d'hébreu en latin, avec beaucoup d'exactitude et de fidélité. Je ne suis point touché ni des louanges que peuvent me donner les hommes, ni des reproches qu'ils me peuvent adresser : uniquement occupé du soin de plaire à Dieu, je ne crains point leurs menaces ; car Dieu brise les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes, - et, selon l'apôtre saint Paul, ceux qui agissent ainsi ne peuvent être serviteurs du Christ.

A CHROMATIUS ET A HELIODORE¹,

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE TOBIE.

Date incertaine.

En vérité, je ne saurais comprendre votre empressement ; vous voulez absolument que je traduise en latin un livre écrit en chaldéen, je veux dire le livre de Tobie, que les Hébreux retranchent du nombre des livres canoniques pour le mettre au nombre des apocryphes. Je vous ai obéi, mais ce n'a pas été sans me faire violence : car les Hébreux nous font un procès sur cela, et nous accusent de traduire en latin des livres qui ne sont point dans leur canon. Leurs plaintes ne m'ont pourtant pas empêché de poursuivre mon travail, persuadé qu'il était plus à propos d'obéir à des évêques, que de craindre les murmures des pharisiens. Comme donc le chaldéen approchoit beaucoup de l'hébreu, je me suis servi d'un homme qui parlait parfaitement bien l'une et l'autre langue, et après avoir fait venir un copiste, je lui ai dicté en latin tout ce que celui-ci m'exprimait en hébreu. J'ai consacré un jour tout entier à cet ouvrage. Je n'en veux point d'autre récompense que le secours de vos prières et le plaisir de savoir que vous êtes contents de mon travail.

testimonio simpliciter sicut in Hebræo habetur, historiam Hebraicam Latinæ Linguae tradidisse. Nec affectamus laudes hominum, nec vituperationes expavescimus. Deo enim placere curantes, minus hominum penitus non timeamus : qui Deus discipulos ossa eorum qui hominibus placere desiderant (Psalm. LII, 6), et secundam Apostolum, qui ejusmodi sunt, servi Christi esse non possunt (Gal. 1, 10) ⁿ.

PRÆFATIO HIERONYMI IN LIBRUM TOBIÆ.

Chromatio et Heliodoro episcopis

Hieronymus presbyter in Domino salutem.

Mirari non desino exactionis vestræ instantiam, exigitis enim, ut librum Chaldæo sermone conscriptum, ad Latinum stylium traham, librum utique Tobie, quem Hebræi de catalogo divinarum Scripturarum secantes, his, quæ apocrypha memorant, manciparunt. Feci satis desiderio vestro, non tamen meo studio. Arguant enim nos Hebræorum studia, et imputant nobis, contra suum canonem Latinis auribus ista transferre. Sed melius esse judicans phariseorum displicere iudicio, et episcoporum justificationibus deservire, institui ut potui. Et quia vicina est Chaldæorum lingua sermoni Hebraico : utriusque linguæ peritissimum loquacem reperiens, unius dici laborem arripui : et quicquid illi mihi Hebraicis verbis expressit, hoc ego accito notario, sermonibus Latinis exposui. Orationibus vestris mercedem hujus operis compensabo, cum gratum vobis didicero me, quod jubere estis dignati, compluisse.

A PAULA ET A FUSTOCHIA,

SUR LA TRADUCTION DU LIVRE DE JUDITH.

DESS. INCERTAIN.

Les Hébreux rangent le livre de Judith parmi les livres apocryphes qui n'ont pas assez d'autorité pour décider les questions religieuses. Il est écrit en langue chaldaïque, et on le met au rang des ouvrages historiques. Cependant, comme nous lisons que le concile de Nicée a mis ce livre au nombre des saintes Ecritures, quelque pressé que je fusse d'ailleurs, j'ai fait trêve à mes autres occupations, et j'ai consacré à cette traduction une nuit entière : en y travaillant, je me suis attaché au sens plutôt qu'aux paroles. J'ai corrigé plusieurs exemplaires entièrement défigurés, et je n'ai traduit du chaldéen en latin que les endroits où le sens m'a paru très juste et bien suivi. Recevez donc la veuve Judith, bel exemple de chasteté, et célébrez la gloire de son triomphe par des louanges continues. C'est un excellent modèle que présente, non-seulement aux femmes, mais aussi aux hommes, celui qui a couronné sa chasteté et qui lui a donné assez de courage pour vaincre un homme jusqu'alors invincible, et dont plusieurs nations avaient été forcées de subir le joug.

SUR LA TRADUCTION

DU PROPHÈTE ISAÏE.

A PAULA ET A EUSTOCHIA.

Il ne faut pas s'imaginer que les livres des Prophètes sont écrits en vers dans l'original hébreu, comme le livre des Psaumes et les livres de Salomon, parce qu'on les voit divisés en versets dans la traduction latine. Le traducteur a cru être agréable au public en distinguant cette nouvelle traduction par un ordre nouveau, comme on a fait autrefois pour les ouvrages de Démosthène et de Cicéron.

Je me suis livré à une étude particulière d'Isaïe, que j'appellerai le prince des prophètes, non à cause de sa haute naissance, mais à cause de la beauté de son génie, de l'éclat et de la force de son éloquence. Ses idées sont grandes et magnifiques, ses pensées sont fortes et éle-

PRÆFATIO HIERONYMI
IN LIBRUM * JUDITH.

Apud Hebræos liber Judith inter ^b apocrypha legitur : cujus auctoritas ad roboranda illa quæ in contentiōnem veniunt, minus ^a idonea judicatur. ^b Chaldæo tamen sermone conscriptus, inter historicos computatur. Sed quia hunc librum ^c Synodus Nicæna in numero sanctarum Scripturarum legitur computasse, acquievi postulationi vestræ, immo exactiori : et repositis occupationibus, quibus vehementer arctabar, huic unam lucubratiunculam dedi, magis ^d sensum e sensu, quam ex verbo verbum transfrens. ^e Multorum codicum varietatem vitiosissimam amputavi : sola ea, quæ intelligentia integra in verbis Chaldæis invenire potui, Latinis expressi. Accipite ^f Judith viduam, castitatis exemplum, et triumphali laude, perpetuis eam præconis declarate. Hanc enim non solum feminis, sed et ^g viris imitabilem dedit, qui castitatis ejus remunerator, virtutem citalem tribuit, ^h ut invictum omnibus hominibus vinceret, et insuperabilem superaret.

PRÆFATIO HIERONYMI
IN LIBRUM ISAÏÆ.

Nemo cum Prophetas versibus viderit esse descriptis, ^a metro eos æstimet apud Hebræos ligari, et aliquid simile habere de Psalmis, vel operibus Salomonis ; sed quod in Demosthene et Tullo solet fieri, ut per ^b cola scribantur et commata, qui utique prosa, et non versibus conscripserunt : nos quoque ut ^c utilitati legentium providentes, interpretatiōnem novam, novo scribendi genere distinximus. Ac primum de Isaiâ sciendum, quod in sermone suo disertus sit : ^d quippe ut vir nobilis et liber, et eloquens, nec habens quidpiam in eloquio castretatis adinstum. Unde accidit, ut præ cæteris florem sermonis ejus translata non potuerit conservare. Deinde etiam hoc adjuvandum, quod non solum propheta, quom evangelista ^e dicimus, sed et

vées, ses images sont nobles et majestueuses, et son style est brillant et énergique.

Aussi a-t-il été difficile de conserver dans la traduction toutes les beautés et toute la noblesse de ses expressions. D'un autre côté, il est bon de prévenir qu'il est tout aussi bien un évangéliste qu'un prophète; car il nous révèle d'une manière si claire et si frappante tous les mystères de Jésus-Christ et de l'Eglise, qu'il semble plutôt raconter des choses passées que prédire des choses à venir. Et je pense que c'est ce qui a engagé les Septante, comme il sera facile de le remarquer en lisant cette traduction, à omettre plusieurs passages et à cacher aux païens les mystères de la religion judaïque, de peur de donner les « choses saintes aux chiens » et de jeter les perles devant les pourceaux.

Je sais au reste combien les prophètes sont difficiles à expliquer, et je n'ignore pas que je m'expose à la censure de ceux qui, par une secrète envie, méprisent tout ce qui paraît leur être supérieur. Je m'attends donc à me voir livré à toutes les attaques de l'envie et de la médisance. Mais comme les Grecs, qui néanmoins se servent de la version des Septante, ne laissent pas que de consulter les traductions d'Aquila, de Symmaque et de Theodotion, soit pour profiter de leurs lumières, soit pour mieux entendre les Septante en comparant toutes ces versions avec la leur, je prie ces lecteurs difficiles qui ne trouvent rien à leur goût de me permettre d'ajouter encore une traduction à celles que l'on a déjà données au public, et je les conjure de prendre la peine de la lire avant que de la mépriser, de peur qu'on ne les accuse de la condamner plutôt par prévention et par caprice que par raison et avec connaissance de cause.

Mais je reviens à Isaïe. Ce prophète a paru dans Jérusalem et dans la Judée avant la captivité des dix tribus. Il prédit tantôt en général, tantôt séparément, tout ce qui doit arriver aux deux royaumes de Juda et d'Israël. On dirait qu'il est entré dans le secret des desseins de la sagesse divine, et que Dieu n'a rien eu de caché pour lui; car, bien qu'il semble n'avoir en vue que les affaires de son temps et le rétablissement des Juifs après la captivité de Babylone, il est cependant certain que sa grande affaire est de nous indiquer la vocation

universi Christi Ecclesieque mysteria. Administratio ad liquidum prosecutus est, ut non eam putes de futuro vaticinari, sed de præteritis historiam texere. Unde conjicio, noluisse tunc temporis, Septuaginta Interpretes fidei sue sacramenta perspicue et hincis prodere, ne sanctum canibus, et margaritas porcis darent: quæ [Al. qui] eum hanc editionem legeritis, ab illis animadvertetis abscondita. Nec ignoro quanti laboris sit Prophetas intelligere, nec facili quempiam posse judicare de interpretatione, nisi intellexerit ante quæ legerit: nisi quoque patere moribus plurimorum, qui stimulantem invidia, quod consequi non valent, despiciunt. Sciens ergo et prudens in flammam mitte manum: et nihilominus hoc a fastidiosis lectoribus precor, ut quomodo Græci post Septuaginta Translatores, Aquilam et Symmachum et Theodotionem legunt, vel ob studium doctrine suæ, vel ut Septuaginta magis ex collatione eorum intelligant: sic et isti saltem unum post priores habere dignentur interpretem. Legant prius, et postea despiciant: ne videantur, non ex judicio, sed ex odii presumptione ignorata damnare. Prophetavit autem Isaias in Jerusalem, et in Judæa, necdum decem tribus in captivitatem ductis: ac de utroque regno, nunc commistim, nunc separatim, texit oraculum. Et cum interdum ad presentem respiciat historiam; et post Babyloniam captivitatem reditum populi significet in Judæam: tamen omnis et cura de vocatione gentium, et adventu Christi est. Quam quanto plus amatis, o Paula et Eustochium, tanto magis ab eo petite, ut pro obtreccatione presentis, qua me indesinenter amuli laniant, ipse mihi mercedem restituat in futuro: qui scit me ob hoc in peregrinæ linguæ eruditione sudasse, ne Judæi de falsitate Scripturarum Ecclesiis ejus diutius insultarent.

tion des gentils et l'avènement de Jésus-Christ.

Comme ce divin Sauveur est l'unique objet de votre affection, je vous supplie aussi, mesdames, de le prier, avec une ardeur égale à votre amour, de me tenir compte un jour des chagrins et des ennuis que me font maintenant éprouver mes ennemis, qui ne se fatiguent ni de m'attaquer, ni de me diffamer de toutes les manières; car notre Seigneur sait bien que je ne me suis appliqué avec tant de soin et de travail à l'étude d'une langue étrangère que pour empêcher les Juifs d'insulter plus longtemps à son Eglise, et de lui reprocher que tout est corrompu et défiguré dans nos saintes Ecritures.

A DIDIER,

SUR LA TRADUCTION DU PENTATEUQUE.

En 380

J'ai enfin reçu avec bien du plaisir la lettre que vous m'avez écrite, mon cher Didier, vous qui, par un heureux présage, avez reçu comme Daniel¹ un nom qui marque ce que vous deviez être un jour. Vous me priez par cette lettre de traduire pour nos églises le Pentateuque² d'hébreu en latin. C'est vouloir m'engager dans une entreprise difficile et qui ne peut manquer de m'exposer à tous les traits de la médisance. Car mes ennemis s'imaginant que pour les travaux intellectuels on doit préférer les anciens aux modernes, de même qu'on préfère le vin vieux au nouveau, m'accusent de n'avoir en vue dans mes traductions que de décrier la version des Septante. Cependant je leur ai déjà dit cent fois que je ne pensais qu'à contribuer selon mon pouvoir à la décoration du tabernacle de Dieu, et que la pauvreté des uns ne diminuait en rien le prix des riches présents que faisaient les autres.

Je me suis engagé dans une entreprise si difficile, d'après l'exemple d'Origène. Il a fait un mélange de la version de Théodotien et de l'ancienne édition, distinguant tout son ouvrage avec des astérisques et des obèles, afin de faire connaître par ceux-là ce qui manquait à l'ancienne édition, et par ceux-ci ce qu'il en fallait retrancher comme superflu, surtout dans les endroits que les évangélistes et les apôtres semblent autoriser; car ils citent plusieurs passages de l'Ancien-Testament qui ne se trou-

PRÆFATIO S. HIERONYMI IN PENTATEUCHUM, AD DESIDERIUM.

Desiderium¹ mei desideratis accepi epistolas, quæ quondam præsigio futurorum, cum Daniele sortitus est nomen, obscurantis (Dan. ix, 25), ut translatum in Latinum linguam de Hebræo sermone Pentateuchum in stereum aëneis traderem. Periculosum est usque ad obitretatorum² meorum latratibus potens, cum inesserant in Septuaginta Interpretum suggestione nonnullis veteribus eudere³ ita negotium quasi vinum probantes; cum ego sæpè sint testatus sim, me pro virili portione in tabernaculo Dei offerre quæ possim, nec opes alterius, aliorum paupertate scadari. Quod ut auderem, Origenis me studium provocavit, qui editioni antiquæ translationem Theodotionis miscuit, asterisco ✕, et obelo ÷. ✕ est, stella et verum opus omne distinguens, dum a ✕ illud escere facit quæ minus ante fuerant, aut superflua quæque jugulat, et confodit; ÷ maximeque quæ evangelistarum et apostolorum auctoritas promulgavit: in quibus multa de veteri Testamento legitur, quæ in nostris codicibus non habentur; ut ait illud. Ex Ægypto vocavi filium meum (Matth. ii, 15); et: Quoniam Nazareus vocabitur (Ibid., 25), et: Videbunt in quem compunxerunt (Joan. xix, 37); et: Flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ (Joan. vii, 38), et: Qui nec oculus vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus diligentibus se (I Cor. ii, 9); et multa alia quæ proprium scripturæ desiderant. Interrogemus ergo eos, ubi hæc scripta sint: et cum dicere non poterint, de libris Hebraicis proferamus. Primum testimonium est in Osee (Osee xi, 1), secundum in Isai-

voit point dans nos exemplaires; exemple : « J'ai rappelé mon fils de l'Égypte. Il sera appelé Mazaréen. Ils verront celui qu'ils ont paré. Il sortira des fleuves d'eau vive de son sein. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment; » et plusieurs passages qui méritent une explication particulière. Que ces messieurs donc qui se déchainent si fort contre moi, nous disent d'où ces passages sont tirés; et s'ils restent courts, faisons-leur voir qu'ils se trouvent dans les livres hébreux. Le premier est dans le prophète Osee¹; le second dans Isaïe²; le troisième dans Zacharie³; le quatrième dans les Proverbes⁴; et le cinquième est encore tiré du prophète Isaïe⁵. Il y a plusieurs personnes qui, faute de savoir d'où les apôtres ont tiré ces passages, donnent aveuglément dans les visions des livres apocryphes, et préfèrent à l'autorité des originaux les rêveries et les extravagances qu'on a répandues en Espagne. Il ne m'appartient pas de démontrer ici pourquoi ces passages ne se trouvent point dans l'ancienne édition. Les Juifs prétendent que les Septante les ont omis à dessein, et par une sage précaution; de peur que Ptolémée qui adorait un seul Dieu, et qui paraissait avoir beaucoup de penchant pour la doctrine de Platon, ne s'imaginât que les Hébreux même reconnaissaient deux divinités. En effet, soit par complaisance pour ce prince, soit par l'appréhension de découvrir les mystères de notre foi, il est certain qu'ils ont ou traduit autrement, ou passé tout-à-fait les endroits de l'Écriture où il est parlé du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Au reste, je ne sais qui a inventé le premier de cette certaine fable que quelques-uns racontent, savoir : qu'on fit bâtir à Alexandrie soixante-dix cellules où l'on mit les septante interprètes chacun en particulier, et que, quoiqu'ils fussent ainsi séparés les uns des autres, néanmoins on ne trouva aucune différence entre leurs traductions. Car nous ne voyons rien ni dans Aristée qui était capitaine des gardes de Ptolémée, ni dans Joseph qui a écrit longtemps après lui; au contraire, ces deux écrivains nous apprennent que les Septante, réunis dans un temple, y firent leur traduction de concert, et non point par inspiration. Car il y a une grande différence entre un prophète et un interprète : celui-là, inspiré d'en haut, prédit les choses futures; celui-ci joignant l'érudition à une grande facilité de parler, exprime en sa langue les pensées d'un autre, de la manière

(Isai. xi, 1), tertium in Zacharia (Zucch. xii, 40), quartum in Proverbiis (Prov. xviii, 4), quintum æque in Isaiâ (Isai. Lxiv, 4). Quod nulli ignorantibus apocryphorum deliramenta sectantur; et liberas nazarias libri authenticis præferunt. Causas erroris non est meum exponere. Judæi prudenti factum dicunt esse consilio, ne Ptolomæus unius Dei cultor, etiam apud Hebræos duplicem divinitatem deprehenderet. Quod maxime idcirco faciebant, quia in Platonis dogma cadere et videbatur. Denique ubicumque sacramentum aliquid Scriptura testatur de Patre et Filio et Spiritu sancto, aut aliter interpretati sunt, aut omnino tacerunt; ut et regi satisfacerent et arcana fidei non vulgarent. Et nescio quis primus auctor septuaginta cellulas Alexandria mendacitudo exstruxerit, quibus divisi eadem scripturarent, cum Aristæas [Al. Aristæus] ejusdem Ptolomæi ὑπερβουλεύσας, et multo post tempore Josephus, nihil tale retulerint. sed in una basilica congregatos, contulisse scribant, non prophetasse. Aliud enim vatem, aliud esse interpretem. Ibi Spiritus ventura prædicit: hic eruditio et verborum copia, ea quæ intelligit, transferi. Nisi forte putandum est Tullius Oeconomicum Xenophontis, et Platonis Protagoram, et Demosthenis pro Ctesiphonte, affatus rhetorico spiritu transtulisse. Aut aliter de eisdem libris per Septuaginta Interpretes, aliter per apostolos Spiritus sanctus testimonia texuit, ut quod illi tacerunt, hi scriptum esse mentiti sint. Quid igitur? damnamus veteres? minime: sed post priorum studia, in domo Domini quod possumus, laboramus. Illi interpretati sunt ante adventum Christi, et quod nesciebant, dubiis protulere sententias. Nos post passionem et resurrectionem ejus, non tam prophetiam, quam historiam scribimus. Aliter enim audita, aliter visa narrantur. Quod melius intelligimus, melius et proferimus. Audi igitur, æmule; obtreccator, ausculta: non damno, non reprehendo Septuaginta, sed confidenter cunctis illis apostolos præfero. Per istorum os mihi Christus sonat, quos ante prophetas inter spiritalia charismata positos lego: in quibus ultimum pene gradum interpretis teneat (I Cor. xii, 28; Ephes. iv, 11). Quid livore torqueris? quid imperitorum animos contra me concitas? Sicubi in translatione tibi videor errare, interroga Hebræos, diversarum urbium magistros consule. Quod illi habent de Christo, tui codices non habent. Aliud est, si contra se postea ab apostolis usurpata testimonia, probaverunt, et emendatiora sunt exemplaria Latina quam Græca, Græca quam Hebræa. Verum hæc contra invidios. Nunc te precor, Desideri charissime, ut quia tantum opus me subire fecisti, et a Genesi exordium capere, orationibus juves quo possim eodem spiritu quo scripti sunt libri, in latinum eos transferre sermonem.

qu'il les conçoit. A moins qu'on ne veuille dire que Cicéron a traduit par une inspiration divine le livre que Xénophon a fait sur l'*Economie*, celui de Platon intitulé *Protagoras*, et le discours de Démosthène pour Clésiphon ; ou que le saint Esprit a inspiré aux septante interprètes et aux Apôtres des passages différents quoique tirés d'un même endroit ; en sorte que ceux-ci aient cité faussement, comme étant de l'Écriture sainte, ce que ceux-là ont passé sous silence.

Quoi donc ? est-ce que je condamne les anciens ? Non, je m'occupe après eux dans la maison du Seigneur. Les Septante ont fait leur version avant la naissance de Jésus-Christ, et ont exprimé d'une manière obscure et embarrassée des mystères dont ils n'avaient aucune connaissance. Mais moi qui écris après la Passion et la Résurrection du Sauveur, c'est plutôt une histoire que je fais que des prophéties que je traduis ; car on raconte tout autrement ce qu'on a vu que ce qu'on ne sait que par oui-dire, et l'on parle des choses avec d'autant plus de facilité et de certitude qu'on en est mieux instruit.

Écoutez donc, esprits jaloux, vous qu'une maligne passion déchaîne contre moi ; écoutez : Je ne condamne point les Septante, et je ne prétends point m'ériger en censeur de leur traduction ; mais sachez que je ne crains point de leur préférer les Apôtres, car c'est par leur bouche que Jésus-Christ m'instruit ; et lorsque l'Écriture parle de ceux à qui Dieu a communiqué des dons spirituels pour l'édification de son Église, je remarque qu'elle met les Apôtres au-dessus des prophètes, tandis qu'elle donne à peine le dernier rang aux interprètes. Pourquoi vous livrer vous-mêmes aux fureurs de l'envie ? Pourquoi soulever contre moi une foule d'ignorants ? Si vous trouvez à redire à ma traduction, interrogez les Hébreux, consultez leurs docteurs qui enseignent l'Écriture dans plusieurs de leurs villes. Les passages où il est parlé de Jésus-Christ, et qu'on lit dans leurs livres ne se trouvent point dans les vôtres ; ou bien il faut dire que les Juifs ont reçu comme authentiques les passages dont les Apôtres se sont depuis servis contre eux, et que les exemplaires latins sont plus corrects que les grecs, et les grecs que les hébreux.

Voilà ce que j'avais à dire à mes envieux. Pour vous, mon cher Didier, qui m'avez engagé à entreprendre un si grand ouvrage et à commencer par la Genèse, je vous conjure de me soutenir dans mon travail par vos prières, afin que le même Esprit qui a dicté ces livres saints, préside aussi à la traduction latine que j'en vais faire.

PRÉFACE
DE LA TRADUCTION DU LIVRE
SUR LE SAINT-ESPRIT
DE DIDYME

—
A PAULINIEN.

Lorsque je demeurais à Babylone, que j'étais nouvel habitant de la prostituée couverte de pourpre, et que je jouissais du droit de bourgeoisie chez les Romains, j'entrepris de dire quelque chose de la divinité du Saint-Esprit, et j'avais résolu de dédier l'ouvrage à l'évêque de cette ville, mais à peine avais-je commencé que je vis, comme un autre Jérémie, un grand pot de terre du côté d'Aquilon, qui me parut être tout en feu. J'entendis en même temps que le sénat des pharisiens avait prononcé la sentence de ma condamnation. Et ne croyez pas que ce fût quelque savant dans la loi, quelque homme d'esprit et grand politique, ce fut la faction de tous les ignorants qui conspira pour me perdre, comme si je leur avais déclaré hautement une guerre littéraire. Cela m'obligea de retourner aussitôt à Jérusalem, comme pour reprendre mon ancienne habitation qu'on m'avait enlevée. Ainsi, après avoir été quelque temps le spectateur de la cabane de Romulus et des jeux de Lupercal, j'ai été assez heureux pour revoir l'hôtellerie de Marie et la caverne où naquit le Sauveur du monde. Or donc, mon cher frère Paulinien, comme l'évêque Damase, qui m'avait demandé le premier cette traduction, repose maintenant en Jésus-Christ, il faut, avec le secours de vos prières et de celles des vénérables servantes de Jésus-Christ, Paula et Eustochia, que je chante ici le cantique que je n'ai pu chanter dans une terre étrangère, estimant infiniment plus grande la gloire et la dignité du lieu de la naissance de Jésus-Christ que celle de la ville impériale de Romulus, souillée par un fratricide.

Mais pour ne pas m'attribuer l'ouvrage d'un autre auteur et devenir semblable à ceux qui se parent des belles plumes des autres oiseaux,

INTERPRETATIO
LIBRI DIDYMI
DE SPIRITU SANCTO.
HIERONYMI PRÆFATIO
AD PAULINIANUM

105 Cum in Babylone [Scilicet Roma] venisset et perpurata meretricis essem colonus, et jure Quiritium viverem, volui garrisse aliquid de Spiritu sancto, et coepit opusculum, ejusdem urbis Pontifici dedicari. Et ecce olla illa, qua in Jeremia post baculum cernitur a facie Aquilonis, coepit ardere. et b Pharisaeorum conclamavit [Al. conclamare] Senatus et nullus scriba vel fictus, sed omnis quasi indicto sibi praeho doctrinarum, adversum me b imperitiae factio conjuravit. Illico ego, velut postliminio, Jerosolymam c sum reversus et post Romuli casam, et ludorum Lupercalia, diversorium Mariae, et Salvatoris speluncam aspexi. Itaque, mi Pauliniane [Al. Pauline], frater, quia supradictus Pontifex Damasus, qui me ad hoc opus primus impulerat, jam dormit [Al. obdormivit in Domino] in Christo. tam tuo quam venerabilium mihi, ancillarum Christi, Paulae et Eustochiae nunc adjutus oratu [Al. hortatu] canticum quod cantare non potui in terra aliena, hic a vobis in Judaea provocatus immurmuro, augustiorem multo locum existimans, qui Salvatorem mundi, quam **106** qui fratris genuit parricidam. Et ut auctorem titulo fatear. malui alieni operis interpres existere, quam (ut quidam faciunt) informis cornicula, alienis me coloribus adornare. Legi dudum d cujusdam libellos de Spiritu sancto: et juxta Comici [Scilicet Terentii] sententiam ex Graecis bonis, Latina vidi non bona. Nihil ibi dialecticum, nihil virile atque districtum, quod lectorem vel ingratis in assensum trahat: sed totum flaccidum, molle, nitidum, atque formosum, et ex questis hinc inde e odoribus pigmentatum. Didymus vero mens, oculum habens sponsae de Cantico canticorum: et illa lumina quae in f candentes vegetes sublimari Jesus praecipit, procul altius intuetur (Matth. xiii, et Joan. iv): et antiquum nobis morem reddidit: ut Videns vocetur Propheta. Certe

J'ai mieux aimé prendre la qualité d'interprète que de faire quelque livre de mon chef. J'ai lu depuis quelque temps les traités d'un anonyme sur la divinité du Saint-Esprit, et j'y ai remarqué ce qu'a dit une fois un poète comique, je veux dire - une méchante traduction latine d'un excellent original grec. - Il n'y a rien dans cet ouvrage qui se ressente de l'art de la logique, rien de fort ni d'embarrassant pour obliger le lecteur, comme malgré lui, à se rendre à ce que l'on dit; au contraire, tout y est faible et languissant, et s'il s'y trouve quelque beauté, elle est affectée, sardée et empruntée. Or mon Didyme, ayant les yeux de l'épouse des Cantiques, porte sa vue bien plus loin, et par sa pénétration il nous fait remonter au temps où les prophètes étaient appelés « les voyants. » Ceux qui voudront le lire reconnaîtront infailliblement que les Latins ont tout dérobé à cet auteur; et, comme ils pourront puiser dans la source même, ils se mettront peu en peine d'aller chercher l'eau dans les ruisseaux. Il est vrai que l'ouvrage de Didyme n'est pas éloquent, mais il a un grand fond de science, et par là il nous fait assez voir qu'il imite le style des hommes apostoliques, tant dans la simplicité des termes que dans la majesté et la profondeur des pensées.

qui hunc legerit, Latinorum furta cognoscat: et contemnet rivulos, cum coeperit haurire de fontibus. Imperitus sermone est, [*Al. sed*] et non scientia apostolicum virum ex ipso sermone [*Al. stylo*] exprimens, tam sensuum « lumine quam simplicitate verborum. »

LVII. A PAMMACHIUS
LA MEILLEURE MÉTHODE DE TRADUCTION^{1*}

1. L'apôtre Paul, en présence du roi Agrippa, allait répondre de griefs que serait en état de comprendre son auditeur; sûr de la victoire de sa cause, il s'en félicita dès le début de son discours: « De toutes les accusations que portent contre moi les Juifs, ô roi Agrippa, je m'estime heureux que ce soit devant toi que je doive aujourd'hui me défendre, car tu connais merveilleusement et à fond le judaïsme, ses coutumes et ses problèmes. » Il

1. Jérôme réfute le grief articulé par Rufin d'avoir donné une traduction infidèle de l'ép. LI (t. II, p. 156 et suiv.) 1. La trahison d'un moine 2-4. Principes d'une bonne traduction 5-7. Exemples de traductions imparfaites dans la Bible et les LXX. 8-11. Reprise du début et conclusion. 12-13 -- Date 395 ou 396

LVII. AD PAMMACHIVM DE OPTIMO GENERE
INTERPRETANDI

1. Paulus apostolus praesente Agrippa rege de criminibus responsurus quae posset intellegere qui auditurus erat, securus de causae victoria statim in principio gratulatur dicens: « de omnibus quibus accusor a Iudaeis, o rex Agrippa, aestimo me beatum cum apud te sim hodie defendendus qui praecipue nosti cunctas quae in Iudaeis sunt consuetudines et quae-

§ Ps. CXL 5 || 23 Act. XXVI 2-3

1 pectori *FLB* || 3 sensorum *WΦ* sensum *L* sensuum *cc.* || 13 recto] relicto *FIDMI* || 15 senioribus *FDMI* || 16 pot. m. uid in me *Φ* pot. uid prime *W* m uid in me pot. *cc.*

Codd. $\omega\Omega W\Sigma DBS$ — Hieronymi nomen exhib. $\Omega\Sigma DS$.

avait lu, en effet, ce mot d'Isaïe¹ : « heureux qui parle aux oreilles d'un qui sait écouter », et il savait que les paroles d'un orateur n'ont de succès que dans la mesure où la sagesse du juge les apprécie. Aussi m'estimé-je moi-même heureux en cette affaire que ce soit devant des oreilles savantes qu'il me faille répondre à la langue d'un sot, qui m'objecte soit mon ignorance, soit mon mensonge, selon que j'ai ou n'ai pas su traduire exactement un texte de langue étrangère², ou que je ne l'ai pas voulu : erreur, ou bien faute, au choix. Et de peur que, d'aventure, mon accusateur³, usant de cette faconde qui le fait parler de tout, et de cette impunité, en vertu de laquelle il se croit tout permis, ne me dénonce, moi aussi, auprès de vous* — comme il a osé incriminer le pape Épiphane — je t'ai envoyé cette lettre, qui te renseignera, toi et, par ton entremise, les autres personnes qui daignent nous aimer, sur tout le cours de l'affaire.

2. Il y a environ deux ans, le susdit pape Épiphane avait envoyé une lettre* à l'évêque Jean, le critiquant à propos de certaines opinions, et ensuite l'invitant avec douceur* à la pénitence. On s'en disputait à l'envi des copies en Palestine, soit à cause du mérite de l'auteur, soit à cause de l'élégance* du style. Il y avait dans notre modeste monastère un homme assez considéré dans son milieu, Eusèbe de Crémone*. Comme cette lettre voltigeait sur les lèvres de beaucoup*, admirée pour sa doctrine et la pureté du style par les savants aussi bien que par les ignorants, il se mit à me supplier instamment de la lui traduire en latin et, pour lui en faciliter l'intelligence, de la lui expliquer plus clairement, car la langue grecque lui était tout à fait inconnue. J'ai fait ce qu'il a voulu. On a commandé le sténographe ; précipitamment, à la hâte, j'ai dicté ; puis, en marge de la page*, j'ai rédigé de brèves annotations pour indiquer le sens de chacun

1. Ce texte ne se lit pas dans Isaïe ; il appartient à Eccli. XXV, 9. — 2. « Un texte de langue étrangère » (grec) ; mieux, peut-être : « la lettre d'un autre » (Épiphane). — 3. Mon accusateur : Rufin d'Aquilée.

stiones ». Legerat enim illud Esaiæ : « beatus qui in aures loquitur audientis », et nouerat tantum oratoris uerba proficere quantum iudicis prudentia cognouisset. Vnde et ego beatum me in hoc dumtaxat negotio iudico quod apud eruditas aures inperitæ linguæ 5 responsurus sum quæ obicit mihi uel ignorantiam uel mendacium, si aut nesciui alienas litteras uere interpretari aut nolui : quorum alterum error, alterum crimen est. Ac ne forsitan accusator meus facilitate qua cuncta loquitur, et inpunitate qua sibi 10 licere omnia putat, me quoque apud uos argueret ut papam Epiphanium criminatus est, hanc epistulam misi quæ te, et per te alios qui nos amare dignantur, rei ordinem doceat.

2. Ante hoc ferme biennium miserat Iohanni 15 episcopo supra dictus papa Epiphanius litteras, arguens eum in quibusdam dogmatibus, et postea clementer ad paenitentiam prouocans. Harum exemplaria certatim Palaestinae rapiebantur, uel ob auctoris meritum uel ob elegantiam scriptionis. Erat in monasteriolo nostro uir apud suos haut ignobilis, Eusebius 20 Cremonensis, qui cum hac epistula per multorum ora uolitare, et mirarentur eam pro doctrina et puritate sermonis docti pariter et indocti, coepit a me obnixè petere ut sibi eam in Latinum uerterem et 25 propter intellegendi facilitatem apertius explicarem : Graeci enim eloquii penitus ignarus erat. Feci quod uoluit ; accito notario raptim celeriterque dictaui, ex latere in pagina breuiter adnotans quem intrinsecus

1 Eccli. XXV 9.

3 prouidentia ΩΣΣ, D (-am m2) || 10 inopportunitate W || 28 accitoque plerique codd.

des paragraphes qui en occupaient le milieu — car cela aussi, il m'avait très fort supplié de le faire, et pour lui tout seul —, puis je lui ai demandé en échange de garder chez lui cet exemplaire et de ne pas le livrer aisément au public. Les choses se passèrent ainsi pendant dix-huit mois, jusqu'à ce que ladite traduction, par une étrange prestidigitation, émigra de sa bibliothèque à Jérusalem. En fait, certain pseudomoine*, soit pour avoir reçu de l'argent, ce que l'on donne clairement à entendre, soit par méchanceté gratuite, comme celui qui l'a corrompu cherche en vain à le persuader, après avoir pillé les papiers d'Eusèbe et son argent, s'est fait traître comme Judas. Il a ainsi donné à mes adversaires l'occasion d'aboyer contre moi, et parmi les ignorants ils proclament que je suis un faussaire, que je n'ai pas tout rendu mot pour mot, qu'au lieu d'« honorable », j'ai dit « très cher », et que, malveillant interprète — ce qui est vraiment abominable — je n'ai pas voulu traduire : « révérendissime ». Ces sonnettes-là et d'autres pareilles, ce sont mes crimes.

3. Et d'abord, avant que je réponde sur la traduction, je voudrais interroger ceux qui appellent savoir-faire la méchanceté. Par quelle voie l'exemplaire de la lettre se trouve-t-il chez vous? Qui vous l'a donné? De quel front produisez-vous ce que vous avez acheté par un crime? Quelle sécurité y aurait-il parmi les hommes, si ni derrière les murs ni dans les coffres nous ne pouvons abriter efficacement nos secrets? Si, devant les tribunaux des Juges*, je vous infligeais cette accusation, je vous soumettrais comme coupables à la rigueur des lois, car même contre ces délateurs qui rendent service au fisc, ils décrètent une peine, et s'ils accueillent la trahison, ils condamnent le traître. Le lucre, on le voit, leur plaît, l'intention leur déplaît. Naguère, Hésychius, personnage consulaire, contre lequel le patriarche* Gamaliel a déchaîné les plus terribles hostilités, a été condamné par l'empereur Théodose à être décapité, pour avoir corrompu un secrétaire et violé le secret des papiers de ce juif. Nous lisons, dans l'Histoire ancienne*, qu'un maître d'école qui avait

sensum singula capita continerent — siquidem et hoc ut sibi soli facerem oppido flagitarat — postulauique ab eo mutuo ut domi haberet exemplar, nec facile in uulgi proderet. Res ita anno et sex mensibus transiit, donec supra dicta interpretatio de scriniis eius nouo praestrigio Hierosolymam conmigrauit. Nam quidam pseudomonachus uel accepta pecunia, ut perspicue intellegi datur, uel gratuita malitia, ut incassum corruptor nititur persuadere, compilatis chartis eius et sumptibus Iudas factus est proditor, de ditque aduersariis latrandi contra me occasionem, ut inter inperitos contionentur me falsarium, me uerbum non expressisse de uerbo, pro 'honorabili' dixisse 'carissimum', et maligna interpretatione — quod nefas dictu sit — αἰδουμένωτατον noluisse transferre. Haec et istius modi nugae crimina mea sunt.

3. Ac primum, antequam de translatione respondeam, uolo interrogare eos qui malitiam prudentiam uocant : unde apud uos exemplar epistulae? quis dedit? qua fronte profertis quod scelere redemistis? quid apud homines tutum erit si nec parietibus quidem et scriniis nostra possumus secreta celare? si ante tribunalia iudicum hoc uobis crimen impingerem reos legibus subiugarem, quae etiam pro utilitate fisci delatoribus poenam statuunt, et cum suscipiant prodicionem damnant proditorem. Lucrum uidelicet placet, uoluntas displicet. Dudum Hesygium, uirum consularem, contra quem patriarcha Gamaliel grauissimas exercuit inimicitias, Theodosius princeps capite damnauit quod sollicitato notario chartas illius inuasisset. Legimus in ueteribus historiis Iudi

6 praestrigio u praestigio cel || 21 subiucorem || 25 poenas
ΩΣΔΣ.

trahi les fils des Falisques fut livré enchaîné aux enfants, et abandonné à ceux-là mêmes qu'il trahissait ; qu'ainsi le peuple romain n'avait pas accepté une victoire entachée d'un crime. Pyrrhus, roi des Épirotes, était soigné dans son camp pour une blessure, son médecin proposait de le tuer par trahison ; Fabricius estima que ce serait impie. Tout au contraire, il mit le traître dans les fers et le renvoya à son maître, pour ne pas approuver un crime, même si son adversaire devait en être la victime. Cette discrétion que les lois de l'État, que les ennemis eux-mêmes observent, et qui, parmi les combats et les glaives, demeure sacrée, cette discrétion, dis-je, parmi les moines et les prêtres du Christ, ne nous a pas été assurée. Et l'un d'eux, sourcils froncés et claquant les doigts, ose vomir ces paroles : « Qu'est-ce que cela fait, s'il a acheté, s'il a corrompu ? il a agi dans son propre intérêt ! » Merveilleuse apologie du crime ! Comme si brigands, et voleurs, et pirates n'agissaient pas, eux aussi, dans leur propre intérêt ! Certes, Anne et Caïphe, en séduisant le malheureux Judas, ont fait aussi ce qu'ils estimaient leur être avantageux !

4. Je veux pouvoir, sur mes bouts de papier, écrire n'importe quelles sottises, ou rédiger des notes sur les Écritures, ou rendre leurs coups de dents à ceux qui m'outragent, ou digérer ma bile, m'exercer aux « lieux communs », et faire provision de flèches pour ainsi dire tout aiguisées en vue du combat. Tant que je ne publie pas mes cogitations, même ce qui est mal dit n'est pas crime ; bien mieux : ce n'est même pas mal dit, puisque les oreilles du public l'ignorent. Toi, tu pourrais corrompre des valets, suborner des clients, et — comme nous le lisons dans la mythologie — à prix d'or, pénétrer jusqu'à Danaé. Ensuite, ayant dissimulé tes hauts faits, tu m'appellerais faussaire, alors que, par cette accusation même, tu confesses avoir commis toi-même un forfait bien pire que celui dont tu m'incrimines ? C'est un autre* qui t'accuse d'être hérétique, un autre qui t'accuse de dogmes pervers. Tu te tais ; à celui-là même tu n'oses pas répondre, mais tu déchires son traducteur, tu le chi-

magistrum qui Faliscorum liberos prodiderat, unctum pueris traditum, et ad eos quos prodebat remissum, nec sceleratam populum Romanum suscepisse victoriam. Pyrrum, Epirotarum regem, cum in castris ex uulnere curaretur, medici sui prodicione interfici 5 nefas duxit Fabricius ; quin potius unctum remisit ad dominum ut scelus nec in aduersario conprobaret. Quod leges publicae, quod hostes tuentur, quod inter bella et gladios sanctum est, hoc nobis inter monachos et sacerdotes Christi intutum fuit. Et audet 10 quidam ex eis adducto supercilio et concrepantibus digitis eructare et dicere : 'quid enim si redemit, si sollicitauit ? fecit quod sibi profuit'. Mira sceleris defensio ! quasi non et latrones et fures ac piratae faciant quod sibi prodest. Certe Annas et Caïphas seducentes 15 infelicem Iudam fecerunt quod sibi utile existimabant.

4. Volo in chartulis meis quaslibet ineptias scribere, commentari de scripturis, remordere laedentes, digerere stomachum, in locis me exercere communibus et quasi limitas ad pugnandum sagittas reponere : quamdiu non profero cogitata, et maledicta non crimina sunt, immo ne maledicta quidem quae aures publicae nesciunt. Tu corrumpas seruulos, sollicites clientes et, ut in fabulis legimus, auro ad Danaen penetres, dissimulatoque quod feceris me falsarium uoces, cum multo peius crimen accusando in te confitearis quam in me arguis ? alius te hereticum, alius insimulat dogmatum peruersorum : taces, ipsi respondere non audes, interpretem laceras, de syllabis calumniaris, et totam defensionem tui putas si 30

14 faciunt || 20 limitas scripsit Hg coll. Venantio Fortunato c. II 16. 153 ; limita u limitas cet. || 23 nesciant QVDS || 30 totum S tutam B.] putes Σa.c.m2.

canes sur des syllabes, et tu fais consister toute ta défense à calomnier un muet. Imagine que, dans ma traduction, je me sois trompé ou que j'aie passé quelque chose — car c'est là-dessus seulement qu'est axé le pivot de ton affaire, c'est là ta défense ; soit ; mais alors tu ne serais pas un hérétique, pour la raison que, moi, je serais un mauvais traducteur ? Ce que j'en dis là, ce n'est pas que je te sache hérétique — à l'accusateur de s'en rendre compte, au rédacteur lui-même de le savoir* — mais c'est parce qu'il est absolument idiot que quelqu'un qui est accusé par une certaine personne en incrimine une autre, et que s'il a le corps tout criblé de traits, il cherche à se soulager en blessant un dormeur.

5. Jusqu'ici je me suis exprimé comme si j'avais changé un passage de la lettre, invoquant qu'une simple traduction peut comporter erreur, mais non crime. Mais comme le texte même de la lettre démontre que rien n'a été changé au sens, qu'il n'y a ni addition ni maquillage d'opinion, « à force de chercher à comprendre, n'arrivent-ils pas à ne rien comprendre » ?, et tandis qu'ils veulent stigmatiser l'impéritie d'autrui, c'est la leur qu'ils trahissent. Oui, quant à moi, non seulement je le confesse, mais je le professe sans gêne tout haut : quand je traduis les Grecs — sauf dans les saintes Écritures, où l'ordre des mots est aussi un mystère — ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime. En cette affaire, j'ai pour maître Cicéron, qui a traduit le Protagoras de Platon, l'Économique de Xénophon et les deux magnifiques discours prononcés par Eschine et Démosthène l'un contre l'autre. Tout ce qu'il y a passé, ou ajouté, ou changé pour expliquer les idiotismes de l'autre langue par les idiotismes de la sienne, ce n'est pas ici le moment de le dire. Il me suffit de citer le propre texte du traducteur qui, dans le prologue de ces mêmes discours, s'est exprimé comme suit : « J'ai cru devoir entreprendre un travail utile aux lettrés, bien qu'à moi-même il ne fût pas nécessaire. J'ai, en effet, traduit, des deux plus éloquents

tacenti detrahas. Finge in transferendo uel errasse uel intermisisse me quippiam — hic totus tui negotii cardo uersatur, haec tua est defensio — : num idcirco tu non es hereticus si ego malus interpres sim? nec hoc dico quo te hereticum nouerim — sciat ille qui 5 accusauit, nouerit ille qui scripsit — sed quo stultissimum sit accusatum ab alio alium criminari, et confosso undique corpore, de dormientis uulnere solacium quaerere.

5. Hactenus sic locutus sum quasi aliquid de epistula commutarim, et simplex translatio possit errorem habere, non crimen. Nunc uero cum ipsa epistula doceat nihil mutatum esse de sensu, nec res additas, nec aliquod dogma confictum, « faciuntne intelligendo ut nihil intellegant », et dum alienam inperitiam uolunt coarguere suam produunt. Ego enim non solum fateor, sed libera uoce profiteor me in interpretatione Graecorum absque scripturis sanctis, ubi et uerborum ordo mysterium est, non uerbum e uerbo sed sensum exprimere de sensu. Habeoque huius rei 10 magistrum Tullium, qui Protagoram Platonis et Oeconomicum Xenofontis et Aeschini et Demosthenis duas contra se orationes pulcherrimas transtulit. Quanta in illis praetermiserit, quanta addiderit, quanta mutauerit, ut proprietates alterius linguae 25 suis proprietatibus explicaret, non est huius temporis dicere. Sufficit mihi ipsa translatoris auctoritas qui ita in prologo earundem orationum locutus est : « putauit mihi suscipiendum laborem utilem studiosis, mihi quidem ipsi non necessarium. Conuerti enim ex 30

14 Terentius Andria prol. 17 || 29 Cicero de opt. gen. orat. 13-14.

1 tacendo ΩDS, Σa.c.m2 || 16 redarguere ΩΣDS || et (exp. Σ) ego ΩΣDS.

parmi les orateurs d'Athènes, les discours les plus remarquables, et opposés l'un à l'autre — savoir : ceux d'Eschine et de Démosthène. Or, je ne les ai pas rendus en simple traducteur, mais en écrivain, respectant leurs phrases, avec les figures de mots ou de pensées, usant toutefois de termes adaptés à nos habitudes latines. Je n'ai donc pas jugé nécessaire d'y rendre chaque mot par un mot ; pourtant, quant au génie de tous les mots et à leur valeur, je les ai conservés. J'ai cru, en effet, que ce qui importait au lecteur, c'était de lui en offrir non pas le même nombre, mais, pour ainsi dire, le même poids. » Et voici ce qu'il dit encore à la fin du traité : « Si, comme je l'espère, j'ai rendu leurs discours en utilisant toutes leurs qualités, c'est-à-dire les phrases, les figures et la construction, serrant de près les mots, mais jusqu'au point seulement où ils ne répugnent pas à notre goût, si donc nous n'avons pas traduit tous les éléments du texte grec, cependant nous nous sommes efforcé d'en reproduire le génie... »

Horace, lui aussi, cet homme si fin et si docte, trace, dans son Art poétique, les mêmes règles à un traducteur lettré : « tu ne te soucieras pas de rendre chaque mot par un mot, tout en restant fidèle interprète... ». Térence a traduit Ménandre, Plaute et Cécilius les vieux comiques ; s'attachent-ils aux mots, n'est-ce pas plutôt le charme et l'élégance de l'original que leurs traductions nous conservent ? Ce qu'il vous plaît d'appeler exactitude de la traduction, les gens instruits l'appellent mauvais goût.

C'est pourquoi, moi aussi, le disciple de si grands maîtres, il y a vingt ans environ, égaré déjà par une erreur¹ pareille, et certes ignorant que c'est à moi, et de votre part, que s'adresserait cette objection, alors que je traduais en latin la Chronique d'Eusèbe², voici, entre autres propos, ce que j'ai allégué dans ma préface : « il

1. Le mot est pris dans un sens ironique.

2. Cette traduction date de son séjour à Constantinople (379-381).

Atticis duorum eloquentissimorum nobilissimas orationes, inter seque contrarias, Aeschini et Demosthenis ; nec conuersti ut interpretes, sed ut orator, sententiis isdem et earum formis tam quam figuris, uerbis ad nostram consuetudinem aptis. In quibus non pro uerbo uerbum necesse habui reddere, sed genus omnium uerborum uimque seruaui. Non enim me ea adnumerare lectori putauit oportere sed tamquam adpendere ». Rursumque in calce sermonis : « quorum ego », ait, « orationes si, ut spero, ita expressero uirtutibus utens illorum omnibus, id est sententiis et earum figuris et rerum ordine, uerba persequens eatenus, ut ea non abhorreant a more nostro, quae si e Graecis omnia conuersa non erunt, tamen ut generis eiusdem sint elaborauimus ». 15

Sed et Horatius, uir acutus et doctus, hoc idem in Arte poetica erudito interpreti praecipit :

« nec uerbum uerbo curabis reddere fidus
interpres ».

Terentius Menandrum, Plautus et Caccilius ueteres comicos interpretati sunt : numquid haerent in uerbis, ac non decorem magis et elegantiam in translatione conseruant ? Quam uos ueritatem interpretationis, hanc cruditi *κακιστηλιστα* nuncupant. 20

Vnde et ego doctus a talibus ante annos circiter uiginti, et simili tunc quoque errore deceptus, certe hoc mihi a uobis obiciendum nesciens, cum Eusebii *χρονικόν* in Latinum uerterem, tali inter cetera praefatione usus sum : « difficile est alienas lineas inse-

⁹ Cicero de opt. gen. orat. 23 || 18 Horat. ars p. 133 sq. || 27 cf. Eusebii Chron. can. ed. Schoene II p. 1, 8.

¹⁰ sicut ΩΣΔ et Ciceronis aliquot codd. || 18 uerbum uerbo *uB, Σp.c.* uerbo uerbum *cet.* (uterque uerborum ordo etiam in codd. Horatianis).

est malaisé, quand on suit les lignes tracées par un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit ; il est difficile que ce qui a été bien dit dans une autre langue garde le même éclat dans une traduction. Une idée est-elle indiquée par un seul mot propre, mais je n'ai pas à ma disposition de quoi l'exprimer ? alors, pour chercher à rendre complètement le sens, je parviens malaisément, et par un long détour, à couvrir la distance d'un chemin qui est bien brève en réalité. Ajoutez les écueils des hyperbates*, les différences de cas, les variantes des figures, enfin, le génie de la langue lui-même, qui lui est propre et, pour ainsi dire, de son cru. Si je traduis mot à mot, cela rend un son absurde ; si, par nécessité, je modifie si peu que ce soit la construction ou le style, j'aurai l'air de désertier le devoir du traducteur. » Et, après de nombreuses considérations, qu'il serait oiseux de reproduire ici en entier, j'ai encore ajouté ceci : « si quelqu'un ne voit pas que le charme d'une langue est altéré par la traduction, qu'il rende mot pour mot Homère en latin ; — je vais aller plus loin : que dans sa propre langue, mais en vocabulaire prosaïque, il traduise le même auteur : il verra que le style devient ridicule et que le plus éloquent des poètes manque presque d'élocution* ».

6. Mais pour que l'autorité de mes paroles ne soit pas trop faible — bien que je ne veuille prouver qu'une chose : savoir que constamment, et depuis ma jeunesse, ce ne sont pas les mots, mais les idées que j'ai traduits — apprends quel jugement porte là-dessus la courte préface d'un livre* où est décrite la vie de saint Antoine, par la citation du texte lui-même : « La traduction d'une langue dans une autre, si elle est effectuée mot à mot, cache le sens ; c'est comme des herbes trop drues qui étoufferaient les semis. Pour s'asservir aux cas et aux figures, le style, qui pouvait manifester telle idée en un bref langage, malgré de longs détours ou périphrases, ne parvient qu'à peine à l'exposer. C'est pourquoi, pour ma part,

quentem non alicubi excidere, arduum ut, quae in alia lingua bene dicta sunt, eundem decorem in translatione conseruent. Significatum est aliquid unius uerbi proprietate : non habeo meum quod id offeram, et dum quaero implere sententiam longo am- 5 bitu uix breuis uiae spatia consummo. Accedunt hyperbatorum anfractus, dissimilitudines casuum, uarietates figurarum, ipsum postremo suum et, ut ita dicam, uernaculum linguae genus : si ad uerbum interpreter, absurde resonant ; si ob necessitatem ali- 10 quid in ordine, in sermone mutauero, ab interpretis uidebor officio recessisse ». Et post multa quae nunc persequi otiosum est, etiam hoc addidi : « quodsi cui non uidetur linguae gratiam interpretatione mutari, Homerum ad uerbum exprimat in Latinum — plus 15 aliquid dicam —, eundem sua in lingua prosae uerbis interpretetur, uidebit ordinem ridiculum, et poetam eloquentissimum uix loquentem ».

6. Verum ne meorum parua sit auctoritas — quamquam hoc tantum probare uoluerim me semper ab 20 adolescentia non uerba sed sententias transtulisse — qualis super hoc genere praefatiuncula sit, in libro, quo beati Antonii uita describitur ipsius lectione cognosce : « ex alia in aliam linguam ad uerbum expressa translatio sensus operit, et ueluti lacto gramine sata 25 strangulat. Dum enim casibus et figuris seruit oratio, quod breui poterat indicare sermone longo ambitu

13 cf. Euseb. Chron. can. II p. 2, 3 || 24 cf. prologum Euagrii in uitam S. Anton., PG. XXVI 834.

1 excid. u. exced. cet. || arduumque Σp.c.m2 et arduum BS || 6 consumo ΩDBS || 8 uarietas ΩΣDBS || 10 resonat ΩB,Σa.c. || 11 ord.] a. id. uel ΩΣDBS || 14 mutare ΩΣDS || 19 scriptorum meorum ΩΣD,S in t. scripturarum meorum S in mg. sup. m2 eorum scriptorum B.

afin d'éviter ce défaut, j'ai, à ta requête, traduit mon saint Antoine de telle sorte que rien ne manque au sens, s'il manque quelque chose aux mots. A d'autres d'allor à la chasse¹ des syllabes et des lettres ; pour toi, recherche les idées. » Une journée ne me suffirait pas, si je voulais reproduire les témoignages de tous les auteurs qui ont traduit selon le sens. Il suffira, pour le moment, de nommer Hilaire le Confesseur², qui a traduit du grec en latin les homélies sur Job et beaucoup de traités sur les psaumes ; loin de s'attacher à la lettre somnolente et de se torturer par une traduction affectée à la manière des ignorants, il a pour ainsi dire capturé les idées, et les a transposées dans sa propre langue, par le droit du vainqueur.

7. Et cela n'étonne pas non plus chez les autres auteurs, tant profanes qu'ecclésiastiques, puisque les LXX interprètes, les évangélistes et les apôtres ont usé du même procédé dans les livres saints. En Marc, nous lisons que le Seigneur a dit : « talitha cumi », et il ajoute aussitôt : « ce qui se traduit : jeune fille, je te le dis, lève-toi ». Accusez l'évangéliste de mensonge pour avoir ajouté : « je te le dis », alors que dans l'hébreu il y a seulement : « jeune fille, lève-toi ». Mais c'est pour plus d'ampleur, et pour rendre l'impression d'un appel impérieux, qu'il a ajouté : « je te le dis ».

En un autre passage, dans Matthieu, quand, avec les trente pièces d'argent rendues par le traître Judas, on a acheté le champ du potier, il est écrit : « Alors fut accompli ce qui avait été écrit par le prophète Jérémie : ils ont reçu, dit-il, trente pièces d'argent, appréciant le prix dont il a été apprécié par les enfants d'Israël, et ils les ont données pour le champ du potier, comme me l'a indiqué le Seigneur. » Or, cela ne se trouve pas du tout en Jérémie, mais bien en Zacharie, en des termes tout autres et dans

1. Aller à la chasse, litt. : être à l'affût, tirer au vol, épier : « Si uerba aucupabimur » (Cic., *pro Caecina*, XVIII, 52).

2. Dans l'ép. XXXIV (t. II, p. 46), il relève l'inexactitude de saint Hilaire comme traducteur.

circumacta uix explicat. Hoc igitur ego uitans, ita beatum Antonium te petente transposui ut nihil desit ex sensu, cum aliquid desit ex uerbis. Alii syllabas aucupentur et litteras, tu quaere sententias ». Dies me deficiet si omnium qui ad sensum interpretati 5 sunt testimonia replicaero. Sufficit in praesenti nominasse Hilarium confessorem qui homilias in Iob et in psalmos tractatus plurimos in Latinum uertit e Gracco, nec adsedit litterae dormitanti, et putida rusticorum interpretatione se torsit, sed quasi cap- 10 tuios sensus in suam linguam uictoris iure transposuit.

7. Nec hoc mirum in ceteris saeculi uidelicet aut ecclesiae uiris, cum septuaginta interpretes, et euangelistae atque apostoli idem in sacris uoluminibus fecerint. Legimus in Marco dicentem Dominum : 15 « talitha cumi » statimque subiunctum : « quod interpretatur : puella, tibi dico, surge ». Arguite euangelistam mendacii, quare addiderit « tibi dico », cum in Hebraeo tantummodo sit « puella, surge » ; sed ut ἐμφατικώτερον faceret et sensum uocantis et imperan- 20 tis exprimeret, addidit « tibi dico ».

Rursum in Matheo redditis a proditore Iuda triginta argenteis, et empto ex eis agro figuli scribitur : « tunc inpletum est, quod scriptum est per prophetam Hieremiam dicentem : et acceperunt triginta argen- 25 teos pretium adpretiati quem adpretiauerunt a filiis Israhel, et dederunt eos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus ». Hoc in Hieremia penitus non inuenitur, sed in Zacharia aliis multo uerbis ac toto

16 Marc. V 41 || 24 Matth. XXVII 9-10.

15 dicente Domino ΩΣΔΒΣ || 17 arguit ΣΔ arguitur S arguatur W arguant Ω || 26 quod ΩΣΔΒΣ.

un ordre tout différent. Voici, en effet, la teneur de l'édition Vulgate¹ : « Et je leur dirai : si la chose vous semble bonne, donnez-moi le salaire, ou bien refusez. Ils pesèrent mon salaire : trente pièces d'argent. Et le Seigneur me dit : mets-les au creuset, et remarque si le métal est éprouvé, comme je suis éprouvé par eux. Et j'ai emporté les trente pièces d'argent et je les ai mises au creuset dans la maison du Seigneur. » Quelle distance n'y a-t-il pas entre le texte de l'évangéliste et la traduction des Septante ! c'est trop clair. Mais, dans l'original hébreu, si le sens est le même, les mots sont disposés à l'envers et presque différents. « Et je leur ai dit : si c'est bien à vos yeux, apportez mon salaire ; sinon, tenez-vous tranquilles. Et ils pesèrent mon salaire : trente pièces d'argent. Et le Seigneur me dit : Jette-le par terre pour le statuaire ; c'est un beau prix que celui dont ils m'ont apprécié ! Et j'ai pris les trente pièces d'argent, et je les ai jetées dans la maison du Seigneur pour le statuaire. » Qu'ils accusent l'Apôtre de falsification, parce qu'il n'est d'accord ni avec l'hébreu ni avec les LXX traducteurs, et — ce qui est plus grave — parce qu'il fait erreur sur le nom (en effet, au lieu de Zacharie, c'est Jérémie qu'il a cité²) ; mais que l'on se garde bien de traiter ainsi le disciple du Christ, qui s'est soucié non pas de donner la chasse aux mots et aux syllabes, mais d'exprimer des maximes doctrinales.

Venons-en à un autre texte du même Zacharie, que Jean l'Évangéliste a cité selon l'original hébreu : « ils tourneront leurs regards vers celui qu'ils ont transpercé », au lieu de quoi nous lisons dans les Septante : « et ils regarderont vers moi, l'objet des danses qu'ils ont organisées », ce que les Latins³ ont traduit : « et ils regarde-

1. Il s'agit, bien entendu, de la Vulgate grecque : la traduction des Septante.

2. C'est un genre de méprise dont saint Jérôme n'est pas absolument exempt. Entre autres, on a vu plus haut, p. 56, un texte de l'Écclésiastique est allégué comme étant d'Isaïe.

3. Les Latins ont lu : *κατωρχήσαντο*.

ordine discrepante ; uulgata quippe editio ita se habet : « et dicam ad eos : si bonum est coram uobis, date mercedem mihi aut renuite. Et adpenderunt mercedem meam triginta argenteos. Dixitque Dominus ad me : pone illos in conflatorio et considera, si probatum sit, sicut probatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos et misi eos in domo Domini in conflatorio ». Quantum distet ab euangelistae testimonio Septuaginta translatio, perspicuum est. Sed et in Hebraeo, cum sensus idem sit, uerba praepostera sunt et paene diuersa : « et dixi », inquit, « ad eos : si bonum est in oculis uestris, adferte mercedem meam ; et si non, quiescite. Et adpenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : proice illud ad statuarium, decorum pretium quod adpretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et proieci eos in domo Domini ad statuarium ». Accusent apostolum falsitatis, quod nec cum Hebraico nec cum septuaginta congruat translatoribus, et, quod his maius est, erret in nomine — pro Zacharia quippe Hieremiam posuit — ; sed absit hoc de pedisequo Christi dicere, cui curae fuit non uerba et syllabas aucupari, sed sententias dogmatum ponere.

Veniamus ad aliud eiusdem Zachariae testimonium, quod Iohannes euangelista sumpsit iuxta Hebraicam ueritatem : « uidebunt in quem conpuxerunt », pro quo in Septuaginta legimus : *καὶ ἐπιβλήσονται πρὸς με ἀνθ' ὧν ἐνωρχήσαντο*, quod interpretati sunt Latini : « et aspicient ad me pro his quae inluse-

² Zach. XI 12-13 (sec. LXX) || 11 Zach. XI 12-13 (sec. Hebr.) || 26 Ioh. XIX 37 || 29 Zach. XII 10.

17 accusant ΩΣΔΣ || 25 sumpsit u sumit cet.

ront vers moi, l'objet de leurs jeux », ou : « de leurs insultes ». Il y a discordance entre l'Évangéliste, les Septante et notre traduction; cependant, la divergence n'est que dans les mots, l'accord est dans l'unité de l'esprit.

En Matthieu aussi, nous lisons que le Seigneur prédit aux apôtres leur fuite et confirme ce fait par un texte de Zacharie : « Il est écrit, dit-il : je frapperai le berger et les brebis se disperseront. » Mais, dans les LXX et dans l'hébreu, il y a tout autre chose. Ce mot n'est pas rapporté à la personne de Dieu, comme le veut l'Évangéliste, mais à celle du prophète qui prie Dieu son père : « frappe le pasteur, et les brebis se disperseront ». C'est dans ce passage, à ce que je crois, que, selon certains qui se prétendent sagaces, l'Évangéliste se serait rendu coupable d'un sacrilège, pour avoir osé rapporter les paroles du prophète à la personne même de Dieu.

L'Évangéliste nommé ci-dessus écrit que, sur l'avis de l'ange, Joseph a pris l'enfant et sa mère, puis est entré en Égypte et y est demeuré jusqu'à la mort d'Hérode, pour que fût accompli l'oracle du Seigneur par son prophète : « de l'Égypte, j'ai appelé mon fils ». Nos manuscrits latins n'ont pas ce texte, mais, au livre du prophète Osée, il est écrit dans l'original hébreu : « parce qu'Israël était enfant, je l'ai aimé, et d'Égypte, j'ai appelé mon fils ». Au lieu de quoi, au même passage, les LXX ont traduit : « parce qu'Israël est un petit enfant, je l'ai aimé, et d'Égypte j'ai appelé ses fils ». Faut-il donc rejeter absolument ceux qui, de ce passage-là — parce qu'il concerne éminemment le mystère du Christ — ont donné des traductions différentes, ou ne faut-il pas plutôt les absoudre, considérant qu'ils ne sont que des hommes, selon la maxime de Jacques qui s'exprime ainsi : « Tous nous péchons beaucoup; si quelqu'un ne pèche pas en paroles, celui-là est un homme parfait, qui est capable de maîtriser tout son corps? »

runt » siue « insultauerunt ». Discrepat euangelista et Septuaginta nostraque translatio, et tamen sermonum uarietas spiritus unitate concordat.

In Matheo quoque legimus dominum praedicantem apostolis fugam, et hoc ipsum Zachariae testimonio confirmantem : « scriptum est », ait : « percutiam pastorem et oues dispergentur ». At in Septuaginta et in Hebraeo multo aliter est; non enim ex persona Dei dicitur, ut euangelista uult, sed ex prophetae Deum patrem rogantis : « percutite pastorem et dispergentur oues ». In hoc, ut arbitror, loco iuxta quorundam prudentiam euangelista piaculi reus est, quod ausus sit prophetae uerba ad Dei referre personam.

Scribit supra dictus euangelista ad angeli monitum tulisse Ioseph paruolum et matrem eius, et intrasse Aegyptum, ibique mansisse usque ad obitum Herodis, ut inpleretur quod dictum est a domino per prophetam : « ex Aegypto uocaui filium meum ». Hoc nostri codices non habent, sed in Osee propheta iuxta Hebraicam scribitur ueritatem : « quia puer Israel dilexi eum, et ex Aegypto uocaui filium meum ». Pro quo in eodem loco Septuaginta transtulerunt : « quia paruulus est Israel, et dilexi eum, et ex Aegypto uocaui filios eius ». Num omnino repudiandi sunt qui istum locum, quia ad Christi maxime pertinet sacramentum, aliter transtulerunt, an danda potius uenia ut hominibus iuxta sententiam Iacobi dicentis : « multa peccamus omnes; et si quis in uerbo non peccat iste perfectus est uir, potens refrenare omne corpus »?

6 Matth. XXVI 31 || 10 Zach. XIII 7 || 18 Matth. II 15 || 20 Os. XI 1 (sec. Hebr.) || 22 Os. XI 1 (sec. LXX) || 28 Iac. III 2

1 discrepant *Σ. p. c. B* || euangelista *IV* -stae *cet.* || 4 praedicantem *ΣDB* || 7 dispergantur *WDS* || 29 potest *ΩΣD* et potest *S*.

Et cet autre passage du même évangéliste : « Il vint habiter dans la cité qu'on appelle Nazareth, pour que fût accompli l'oracle du prophète : « Car il sera appelé Nazaréen ! » Qu'ils nous répondent, ces ciscleurs de mots¹, ces critiques dédaigneux de tous les travailleurs, où ont-ils lu ce texte? Qu'ils apprennent qu'il se trouve en Isaïe, car en cet endroit où nous avons lu² et traduit : « et il sortira un rameau du tronc de Jessé, et une fleur surgira de la racine », dans l'hébreu, conformément au génie de cette langue il est écrit : « il sortira un rameau de la racine de Jessé, et un Nazaréen croîtra de sa racine ». Pourquoi les Septante l'ont-ils omis? S'il n'est pas permis de transcrire un mot pour un autre, c'est un sacrilège que d'avoir ou bien caché, ou bien ignoré le mystère.

8. Passons aux autres textes — car la brièveté épistolaire ne souffre pas que nous nous attardions plus longtemps sur les détails —; le même Matthieu s'exprima ainsi : « Or, tout ceci eut lieu pour que fût accompli l'oracle du Seigneur par le prophète », qui dit : « Voici qu'une vierge aura dans son sein et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel », ce que les Septante ont traduit : « Voici qu'une vierge recevra dans son sein et enfantera un fils et vous appellerez son nom Emmanuel. » Si l'on censure les mots, il n'y a certes pas exactement « aura » et « recevra », ni « on appellera » et « vous appellerez ». Or, en hébreu, nous lisons ainsi l'Écriture : « Voici que la vierge concevra et enfantera un fils et elle appellera son nom Emmanuel. » Ce n'est pas Achaz, dont le manque de foi était censuré, ni les Juifs, qui devaient

1. Le mot latin que nous traduisons ici est le décalque d'un mot composé grec qui signifie : « artiste qui travaille le langage ». Dédale, on le sait, est un héros mythologique qui personnifie l'habileté artisanale, dans le travail du bois et des métaux. Il passait même pour avoir construit l'appareil avec lequel Icare s'envola vers le ciel.

2. Nous avons lu; nous = les excégètes latins.

Illud uero quod in eodem euangelista scribitur : « et ueniens habitauit in ciuitate quae dicitur Nazaret, ut inpleretur quod dictum est per prophetam, quia Nazareus uocabitur », respondeant logodaedali et fastidiosi aestimatores omnium tractatorum ubi legent, discantque in Isaia positum. Nam in eo loco ubi nos legimus atque transtulimus : « et exiet uirga de radice Iesse et flos de radice conscendet », in Hebraeo iuxta linguae illius *ιδίωμα* ita scriptum est : « exiet uirga de radice Iesse et Nazareus de radice eius crescet ». Cur hoc omiserunt Septuaginta? si non licet uerbum transferre pro uerbo, sacrilegium est uel celasse uel ignorasse mysterium.

8. Transeamus ad cetera — neque enim epistulae breuitas patitur diutius in singulis morari —; idem Matheus loquitur : « hoc autem totum factum est ut conpleretur a Domino quod dictum est per prophetam dicentem : ecce uirgo in utero habebit et pariet filium, et uocabunt nomen eius Emmanuel ». Quod Septuaginta transtulerunt : « ecce uirgo in utero accipiet et pariet filium, et uocabitis nomen eius Emmanuel ». Si uerba calumniantur, utique non est ipsud 'habebit' et 'accipiet', nec 'uocabunt' et 'uocabitis'. Porro in Hebraeo ita scriptum legimus : « ecce uirgo concipiet et pariet filium, et uocabit nomen eius Emmanuel ». Non Achaz, qui arguebatur infidelitatis, non Iudaei, qui erant Dominum negaturi, sed

2 Matth. II 23 || 7 Isaï. XI 1 (sec. LXX) || 9 Isaï. XI 1 (sec. Hebr.) || 16 Matth. I 22-23 || 20 Isaï. VII 14 (sec. LXX) || 24 Isaï. VII 14 (sec. Hebr.).

5 legerunt ΩΔΣ*a.r.* || 8 eius ascendet (conscendet D) Σ*DBS* || 9 ita— crescet | nazareus scribitur ΩΣ*DS* || 12 sacrilegium ΩΣ*D* || 15 morari n, Σ*a.c.* immorari *cet.* || 22 calumniantur u calumniatur *cet.*

renier le Seigneur : celle qui appellera, dit l'oracle, c'est celle qui concevra, la vierge elle-même qui enfantera.

Dans le même évangéliste, nous lisons qu'Hérode fut troublé par l'arrivée des Mages ; rassemblant scribes et prêtres, il s'enquit d'eux où naîtrait le Christ, et ceux-ci lui répondirent : « En Bethléem de Juda » ; ainsi, en effet, est-il écrit dans le prophète : « Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es nullement le plus petit parmi les chefs de Juda ; de toi, en effet, sortira le chef qui doit régir mon peuple, Israël. » Ce texte est ainsi rapporté dans l'édition Vulgate¹ : « Et toi, Bethléem, maison d'Effratha, tu es trop petit pour compter parmi les mille de Juda ; de toi sortira pour moi quelqu'un, afin d'être prince en Israël. » Combien Matthieu et les Septante diffèrent entre eux par les mots et la construction, tu le trouveras plus étonnant encore si tu regardes l'hébreu, où il est écrit : « Et toi, Bethléem Effratha, tu es tout petit parmi les mille de Juda ; de toi en effet sortira pour moi celui qui doit être dominateur en Israël. » Considère une à une les expressions employées par l'Évangéliste : « Et toi, Bethléem, terre de Juda » ; pour « terre de Juda », dans l'hébreu il y a « Effratha² », dans les Septante « maison d'Effratha » ; « tu n'es pas du tout le plus petit parmi les chefs de Juda » : dans les Septante, on lit : « tu es trop petit pour compter parmi les mille de Juda », dans l'hébreu : « tu es tout petit parmi les mille de Juda », et le sens est opposé ; celui des Septante, dans ce seul endroit, est d'accord avec l'hébreu. En effet, l'Évangéliste a dit que Bethléem n'est pas tout petit parmi les chefs de Juda, alors qu'au contraire il y a : « certes tu es tout petit et insignifiant ; mais cependant de toi qui es à mes yeux petit et insignifiant sortira le chef d'Israël », selon ce mot de l'Apôtre : « Dieu a

1. Il s'agit de la Vulgate grecque, la *κοινή*,

2. Effratha, « la fertile », nom ancien de Bethléem, « la maison du pain » (Gen. XXXV, 16 ; Ruth. I, 2). — Les mille (ou milliers) de Juda.

uocabit, inquit, ipsa quae concipiet, ipsa uirgo quae pariet.

In eodem euangelista legimus Herodem aduentu magorum fuisse turbatum, scribisque et sacerdotibus congregatis, sciscitatum ab eis ubi Christus nascere- 5
tur, illosque respondisse : « in Bethlem Iudae ; sic enim scriptum est in propheta : et tu, Bethlem, terra Iuda, nequaquam minima es in ducibus Iuda ; de te enim egredietur dux, qui regat populum meum Isra-
hel ». Hoc exemplum in uulgata editione sic fertur : 10
« et tu, Bethlem, domus Effratha, modicus es, ut sis in milibus Iuda ; de te mihi egredietur ut sit princeps in Israhel ». Quanta inter Matheum et Septuaginta uerborum ordinisque discordia magis hoc admira-
beris, si Hebraicum uideas in quo scriptum est : « et 15
tu, Bethlem Effratha, paruulus es in milibus Iuda ; ex te mihi egredietur qui sit dominator in Israhel ». Considera gradatim quae ab euangelista sint posita :
« et tu, Bethlem, terra Iuda » : pro 'terra Iuda' in He-
braico habet 'Effratha', in Septuaginta 'domus Ef- 20
fratha' ; « nequaquam minima es in ducibus Iuda » : in Septuaginta legitur 'modicus es ut sis in milibus Iuda', in Hebraeo 'paruulus es in milibus Iuda' sensusque contrarius, Septuaginta sibi in hoc dumtaxat loco et Hebraico concordante. Euangelista enim dixit 25
quod non sit paruulus in ducibus Iuda, cum e regione sit positum : 'paruulus quidem es et modicus ; sed tamen de te mihi paruulo et modico egredietur dux Israhel secundum illud Apostoli : « elegit infirma

6 Matth. II 5-6. || 11 Mich. V 2 (sec. LXX) || 15 Mich. V 2 (sec. Hebr.) || 19 Matth. II 6 || 29 I Cor. I 27.

13 quanta *πW*, *add.* sit (*Bm2*) *cet.* || 22 *ait.* in] quod in *ΩΣDS* || 26 paruulo *π* paruulo *cet.*

choisi ce qui est faible dans le monde, pour confondre ce qui est fort. » Quant à ce qui suit : « qui doit régir — ou paître — mon peuple, Israël¹ », il y a tout autre chose dans le prophète, c'est évident.

9. Je répète tout cela, non certes pour incriminer de faux les apôtres — c'est le fait des impies : Celse, Porphyre, Julien — ; ce sont mes censeurs que j'entends incriminer d'impéritie ; je veux obtenir leur indulgence, et qu'ils m'accordent à moi, à propos d'une simple lettre, ce que, à propos des Écritures saintes, qu'ils le veulent ou non, il faudra bien qu'ils l'accordent à des apôtres. Marc, disciple de Pierre, commence ainsi son évangile : « début de l'Évangile de Jésus-Christ, ainsi qu'il est écrit dans le prophète Isaïe : voici que j'envoie mon ange devant ta face, pour préparer ta voie². Voix de quelqu'un qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers » ! Ce texte est composé de deux prophètes, je veux dire de Malachie et d'Isaïe. Ce qui est dit en premier lieu : « Voici que j'envoie mon ange devant ta face, pour préparer ta voie », se trouve à la fin de Malachie ; mais la suite du texte : « voix de quelqu'un qui crie dans le désert », etc..., c'est dans Isaïe que nous la lisons. Mais comment Marc, tout de suite, au début de son volume, a-t-il pu mettre : « comme il est écrit dans le prophète Isaïe : voici que j'envoie mon ange », puisque cela n'est pas écrit en Isaïe, comme nous l'avons dit, mais en Malachie, le dernier des douze (petits) prophètes ? À leur ignorante présomption de résoudre ce petit problème ; quant à moi, je solliciterai l'indulgence pour une erreur.

Le même Marc met en scène le Sauveur, qui s'adresse ainsi aux Pharisiens : « N'avez-vous pas lu ce que fit

1. « Celui qui doit régir » Israël, c'est le Messie, descendant de David. Or, le roi David était originaire de Bethléem. Cette prophétie de Michée était donc considérée comme messianique.

2. Marc I, 2 et 3. La première partie se lit dans Malachie (III, 1), la seconde dans Isaïe (XL, 3). Le texte d'Isaïe se traduit ainsi : « une voix crie : dans le désert, préparez une route pour le Seigneur ».

mundi Deus ut confundat fortia' ». Porro, quod sequitur : « qui regat » — uel 'qui pascat' — « populum meum Israhel », aliter in propheta esse perspicuum est.

9. Hæc replico, non ut euangelistas arguam falsitatis — hoc quippe impiorum est, Celsi, Porphyrii, Iuliani —, sed ut reprehensores meos arguam inperitiæ, et inpetrem ab eis ueniam, ut concedant mihi in simplici epistula quod in scripturis sanctis, uelint nolint, apostolis concessuri sunt. Marcus, discipulus Petri, ita suum orditur euangelium : « principium euangelii Iesu Christi, sicut scriptum est in Isaia propheta : ecce mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit uiam tuam. Vox clamantis in deserto : parate uiam Domini, rectas facite semitas eius ». Hoc exemplum de duobus prophetis conpositum est, de Malachia uidelicet et Isaia. Nam primum, quod dicitur : « ecce mitto angelum meum ante faciem tuam qui præparabit uiam tuam », in Malachiae fine positum est ; sequens autem quod infertur : « uox clamantis in deserto » et cetera, in Isaia legimus. Et quomodo Marcus statim in principio uoluminis sui posuit : « sicut scriptum est in Isaia propheta : ecce mitto angelum meum », quod non scribitur in Isaia, ut diximus, sed in Malachia, in nouissimo duodecim prophetarum ? soluat hanc quaestiunculam inperita præsumptio, et ego erroris ueniam deprecabor.

Idem Marcus inducit ad pharisæos saluatorem loquentem : « numquam legistis quid fecerit Dauid,

2 Matth. II 6 || 11 Marc. I 1-3 || 18 Mal. III 1 || 20 Isaï. XL 3 || 29 Marc. II 25-26.

5 repeto ΩΣΔΣ || 15 domino ΩΔΣ || 19 Mal.] malachia in ΩΔΣ, Σα. c.

David, quand il se trouva dans la gêne et qu'il eut faim, ainsi que ses compagnons? comment il entra dans la maison de Dieu sous le pontificat d'Abiathar et mangea les pains de proposition que seuls les prêtres avaient licence de manger? » Lisons Samuel¹ — ou, comme on les intitule communément, les Livres des Règnes. Nous y trouverons que ce n'est pas Abiathar qui est écrit, mais Achimélec², le pontife qui, par la suite, fut frappé par Doëc avec tous les autres prêtres sur l'ordre de Saül.

Arrivons à l'apôtre Paul. Il écrit aux Corinthiens : « Car s'ils l'avaient connu, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de majesté! Mais, comme il est écrit : ce que l'œil n'a pas vu ni l'oreille entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » D'ordinaire, en ce passage, certains suivent les folies des apocryphes; ils disent que ce texte est emprunté à l'Apocalypse d'Élie³, alors que dans Isaïe, d'après l'hébreu, on peut lire ceci : « Jamais ils n'ont entendu ni oui de leurs oreilles. L'œil n'a pas vu, ô Dieu, hormis toi-même, ce que tu as préparé à ceux qui t'attendent. » Les Septante ont traduit cela tout autrement : « Jamais nous n'avons entendu ni nos yeux n'ont vu Dieu sans toi, et tes œuvres sont vraies, et tu feras misericorde à ceux qui t'attendent. » Nous comprenons d'où Paul a tiré son texte, et pourtant l'Apôtre n'a pas rendu chaque mot par un mot, mais, en manière de paraphrase, c'est la même idée qu'il a exprimée par des termes différents. Dans l'Épître aux Romains, le même bienheureux apôtre a dit, empruntant un texte au prophète Isaïe : « voici que je placerai en Sion une pierre d'achoppement

¹ Cf. I Reg. XXI, 6.

² Cf. I Reg. XXII, 18.

³ L'Apocalypse d'Élie est un apocryphe chrétien du 1^{er}-11^e siècle. On n'en connaît plus que quelques fragments, conservés par Origène, saint Épiphanie, etc... Dans son Comm. sur Matth., XXVII, 9, Origène l'allègue comme source de I Cor. II, 9. C'est donc lui que saint Jérôme vise, pour le réfuter, en faisant son nom par discrétion.

quando necessitatem habuit et esuriuit ipse et socii eius, quomodo ingressus est domum Dei sub Abiathar pontifice, et panes propositionis comedit quibus non licebat uesci nisi solis sacerdotibus? » legamus Samuhelem — siue, ut in communi habetur titulo, Regnorum libros — ibique reperiemus non 'Abiathar' scriptum esse, sed 'Achimelech' pontificem, qui postea a Doec cum ceteris sacerdotibus Saul iubente percussus est.

Pergamus ad apostolum Paulum. Scribit ad Corinthios : « si enim cognouissent, numquam Dominum maiestatis crucifixissent. Sed, sicut scriptum est : quod oculus non uidit nec auris audiuit nec in cor hominis ascenderunt, quae praeparauit Deus diligentibus se ». Solent in hoc loco apocryphorum quidam deliramenta sectari, et dicere quod de Apocalypsi Heliae testimonium sumptum sit, cum in Isaia iuxta Hebraicum ita legatur : « a saeculo non audierunt neque auribus perceperunt. Oculus non uidit, Deus, absque te, quae praeparasti expectantibus te ». Hoc Septuaginta multo aliter transtulerunt : « a saeculo non audiuimus, neque oculi nostri uiderunt Deum absque te, et opera tua uera, et facies expectantibus te misericordiam ». Intellegimus unde sumpsit testimonium, et tamen Apostolus non uerbum expressit e uerbo, sed παραρρασιαῖς; eundem sensum aliis sermonibus indicauit. In epistula ad Romanos idem beatus Apostolus exemplum de Isaia propheta sumens : « ecce », inquit, « ponam in Sion

11 I Cor. II 8-9 || 18 Isaï. LXIV 4 (sec. Hebr.) || 21 Isaï. LXIV 4 (sec. LXX) || 29 Rom. IX 33.

1 necessitate ¶ necesse u || 5 sine] simul DS in in mg. m2Σ, om. ΩDS || 13 quod] quae ΩΣDS || 15 hoc] isto ΩΣDS || 23 uera et sic codd. omnes.

et un rocher de scandale ». Il diffère d'avec la traduction ancienne, et pourtant concorde avec l'original hébreu. En effet, dans les Septante, le sens est tout contraire : « vous ne rencontrerez ni une pierre d'achoppement, ni un rocher qui vous fasse tomber » ; tandis que, de son côté, l'apôtre Pierre, en accord avec les Hébreux et avec Paul, a mis ceci : « mais pour les incrédules, c'est une pierre d'achoppement et un rocher de scandale ». De tout cela, il ressort avec évidence que les apôtres et les évangélistes, quand ils interprétaient les anciennes Écritures¹, ont cherché le sens, non les mots, et qu'ils n'ont pas pris grand souci de la construction ou des termes, du moment que l'intelligence en était claire.

10. Luc, homme apostolique et évangéliste, rapporte le discours historique d'Étienne, le premier martyr du Christ, dans sa dispute avec les Juifs : « Avec soixante-quinze âmes², Jacob descendit en Égypte ; il y mourut, lui et nos pères, et ils furent transportés à Sychem. On les mit dans le sépulcre qu'Abraham avait acquis à prix d'argent des fils d'Emmor, fils de Sychem. » Ce passage se trouve dans la Genèse³, mais très différent ; savoir : Abraham a acquis d'Efron le Héthéen, fils de Saar, près d'Hébron, pour quatre cents didrachmes d'argent, une grotte double et le champ qui l'environnait, et y a enseveli Sara, son épouse. Dans le même livre, nous lisons plus loin⁴ que, de retour de Mésopotamie, Jacob, avec ses épouses et ses enfants, a planté sa tente devant Salem, ville des Sichémmites, qui est au pays de Chanaan ; qu'il y a résidé et a acquis le district de campagne, où il avait ses tentes, d'Emmor, père de Sychem, pour cent agneaux ; puis qu'il y a dressé un autel et invoqué le Dieu d'Israël. Abraham n'a pas acheté la grotte à Emmor,

1. Les livres de l'Ancien Testament.

2. C.-à-d. soixante-quinze personnes.

3. Cf. Gen., ch. XXIII.

4. Cf. Gen. XXXIII, 18-20.

lapidem offensionis et petram scandali ». Discordat a translatione ueteri, et tamen cum Hebraica ueritate concordat. In Septuaginta enim contrarius sensus est : « non ut lapidi offensionis occurretis neque ut petrae ruinae », cum apostolus quoque Petrus Hebraicis Pauloque consentiens ita posuerit : « incredulis autem lapis offensionis et petra scandali ». Ex quibus uniuersis perspicuum est apostolos et euangelistas in interpretatione ueterum scripturarum sensum quae-sisse, non uerba, nec magnopere de ordinatione sermonibusque curasse cum intellectui res paterent.

10. Lucas, uir apostolicus et euangelista, scribit Stephanum, primum Christi martyrem, in Iudaica contentione narrantem : « in septuaginta quinque animabus descendit Iacob in Aegyptum, et defunctus est ipse et patres nostri, et translati sunt in Sychem ; et positi sunt in sepulchro quod emit Abraham pretio argenti a filiis Emmor, filii Sychem » Hic locus in Genesi multo aliter inuenitur, quod scilicet Abraham emerit ab Efron Chetho, filio Saar, iuxta Chebron quadringentis didragmis argenti speluncam duplicem et agrum circa eam, sepelieritque in ea Sarram uxorem suam. Atque in eodem libro postea legimus reuertentem de Mesopotamia Iacob cum uxoribus et filiis suis posuisse tabernaculum ante Salem, urbem Sicimorum, quae est in terra Chanaan et habitasse ibi, et emisse partem agri in quo habebat tentoria, ab Emmor patre Sychem centum agnis, et statuisset ibi altare et inuocasse deum Israhel. Abraham non emit specum ab Emmor patre Sychem, sed

4 Isai. VIII 14 || 6 I Petr. II 7 || 14 Act. VII 14-16.

11 pateret W || 24 leg. libro post. IV.

père de Sychem, mais bien à Efron, fils de Saar; il n'est pas enseveli à Sychem, mais à Hébron, dont le nom corrompu est Arboc. Quant aux douze patriarches, ce n'est pas à Arboc qu'ils furent ensevelis, mais à Sychem, et ce champ-là n'a pas été acquis par Abraham, mais par Jacob. Je diffère aussi la solution de ce petit problème, pour que mes détracteurs fassent des recherches, et qu'ils comprennent que ce ne sont pas les mots qu'il faut considérer dans les Écritures, mais le sens.

Le psaume XXI, selon l'hébreu, commence justement par les mots que prononça le Seigneur sur la Croix, lesquels se traduisent ainsi : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Qu'ils rendent compte pourquoi les Septante ont intercalé : « regarde-moi »! En effet, voici comment ils ont traduit : « Dieu, mon Dieu, regarde-moi, pourquoi m'as-tu abandonné? » Ils répondront sûrement que le sens ne souffre nullement, si l'on ajoute ces deux mots. Qu'ils me permettent donc aussi de leur dire : la vie des églises n'est pas compromise, si, dans une dictée rapide, j'ai omis quelques mots.

11. Il serait trop long d'exposer à présent tout ce que les Septante ont ajouté de leur cru, ou bien omis, tous les passages qui, dans les exemplaires de l'Église, sont marqués d'obèles ou d'astérisques. Ce que nous lisons en Isaïe : « heureux qui a semence en Sion et parenté en Jérusalem », excite d'ordinaire le rire des Hébreux quand ils l'entendent; de même en Amos, après la description de la luxure : « ils ont cru tout cela permanent, et non pas fugitif ». En vérité, c'est une phrase rhétorique, une déclamation à la Cicéron. Mais comment nous arrangeons-nous avec les livres authentiques où, dit-on, ne se trouvent pas ces additions, non plus que tous les passages analogues? Si nous essayions d'exposer tout cela, d'innombrables livres nous seraient nécessaires. Or, du nombre de leurs omissions, témoignent ou les astérisques, comme

ab Efron, filio Saar; nec sepultus est in Sychem, sed in Chebron, quae corrupte dicitur Arboc. Duodecim autem patriarchae non sunt sepulti in Arboc, sed in Sychem, qui ager non est emptus ab Abraham, sed a Iacob. Differo solutionem et istius quaestiunculae, ut obtrectatores mei quaerant et intellegant non uerba in scripturis consideranda, sed sensum.

Vicesimi primi psalmi iuxta Hebraeos id ipsum exordium est, quod Dominus est locutus in cruce : « heli heli lama zabtani », quod interpretatur : « Deus, Deus meus, quare me dereliquisti? » reddant rationem, cur septuaginta translatores interposuerint : 'respice me'. Ita enim uerterunt : « Deus, Deus meus, respice me, quare me dereliquisti? » respondebunt utique nihil in sensu damni esse, si duo uerba sunt addita. Audiant et a me non periclitari ecclesiarum statum, si celeritate dictantis aliqua uerba dimiserim.

11. Longum est nunc euoluere quanta Septuaginta de suo addiderint, quanta dimiserint, quae in exemplaribus ecclesiae obelis asteriscisque distincta sunt. Illud enim quod legimus in Isaia : « beatus qui habet semen in Sion et domesticos in Hierusalem », solent Hebraei ridere cum audierint, nec non et in Amos post descriptionem luxuriae : « stantia putauerunt haec et non fugientia ». Re uera sensus rhetoricus et declamatio Tulliana; sed quid faciemus ad authenticos libros, in quibus haec non feruntur adscripta et cetera his similia? quae si proferre nitamur, infinitis libris opus est. Porro quanta dimiserint uel asterisci,

10 Ps. XXI 2 Matth. XXVII 46 (sec. Hebr.) || 13 Ps. XXI 2 (sec. LXX) || 21 Isai. XXXI 9 || 24 Am. VI 5.

12 interposuerunt Ω || 17 celeriter dictans Ω || 23 ridere u deridere cet. || 27 fuerunt ΩΣΔΣ.

je l'ai déjà dit, ou notre traduction, si un lecteur diligent la compare à l'ancienne. Pourtant, c'est à bon droit que l'édition des Septante a prévalu dans les Églises, soit parce qu'elle est la première et qu'il en est question avant la venue du Christ, soit parce que les apôtres — du moins quand elle ne diffère pas de l'hébreu — en ont fait usage.

Pour Aquila, prosélyte et interprète mélicieux, qui s'est efforcé de traduire non seulement les mots, mais encore les étymologies, c'est à bon droit que nous le rejetons. Qui donc, en effet, au lieu de froment, vin, huile, pourrait lire ou comprendre des mots que nous exprimons par verisement, cueillette de fruits, splendeur? ou parce que les Hébreux ont non seulement des articles, mais des préarticles, faut-il comme lui, par un zèle fâcheux, traduire les syllabes et même les lettres, et dire : « avec le ciel et avec la terre¹ », ce que ni le grec ni le latin n'admettent aucunement? Nous pourrions tirer de notre propre langue des exemples analogues. Que d'expressions sont heureuses en grec qui, traduites littéralement, n'auraient aucune euphonie en latin! Inversement, des tournures qui nous plaisent, si nous les traduisons selon l'ordre des mots, déplairont aux Grecs!

12. Mais, pour omettre une infinité de considérations et te montrer — ô de tous les nobles le plus chrétien, et de tous les chrétiens le plus noble — de quel genre sont les falsifications qu'ils me reprochent dans la traduction de la lettre, je vais, de cette lettre elle-même et en grec, te citer le début, pour qu'un seul grief te permette de juger les autres : « il eût fallu, mon cher, que nous ne fussions pas entraînés par l'opinion des clercs », ce qu'il me souvient d'avoir ainsi traduit : « il eût fallu, mon très cher, que nous n'abusions pas de l'honneur de la cléricature

1. C'est ainsi qu'Aquila traduit les mots par lesquels débute le livre de la Genèse : « Au commencement, créa Dieu le ciel et la terre » ; hébreu : eth hasschamaïm we othhaarès : *ha(sch)* est un article, ἄρθρον, *eth* un préarticle, προάρθρον, que remplace l'accusatif grec.

ut dixi, testes sunt uel nostra interpretatio, si a diligenti lectore translationi ueteri conferatur; et tamen iure Septuaginta editio obtinuit in ecclesiis, uel quia prima est et ante Christi fertur aduentum, uel quia ab apostolis, in quibus tamen ab Hebraico non discrepat, usurpata.

Aquila autem, proselytus et contentiosus interpres, qui non solum uerba, sed etymologias uerborum transferre conatus est, iure proicitur a nobis. Quis enim pro frumento et uino et oleo possit uel legere uel intellegere *χρῆμα, ὀπωρισμόν, στιλπνότητα*, quod nos possumus dicere 'fusionem' 'pomationem'que et 'splendentiam' aut, quia Hebraei non solum habent ἄρθρα sed et *πρόαρθρα*, (ut) ille *κακοζήλως* et syllabas interpretetur et litteras, dicatque *σὺν τῶν ὀβρανῶν καὶ σὺν τῶν γῆν*, quod Graeca et Latina omnino lingua non recipit? huius rei exemplum ex nostro sermone capere possumus. Quanta enim apud Graecos bene dicuntur quae, si ad uerbum transferamus, in Latino non resonant, et e regione, quae apud nos placent si uertantur iuxta ordinem, apud illos displicebunt!

12. Sed ut infinita practeream et ostendam tibi, uir omnium nobilium Christianissime, Christianorum nobilissime, cuius modi falsitates in epistulae translatione reprehendant, ipsius epistulae ponam cum Graeco sermone principium, ut ex uno crimine intellegantur et cetera : ἔδει ἡμᾶς, ἀγαπητέ, μὴ τῇ οἰήσει τῶν κλήρων φέρεσθαι, quod ego ita uertisse me memini : « oportebat nos, dilectissime, clericatus honore non

27 epist. LI init.

1 diximus ΩΣDS || 6 discrepant ΩΣDS || 8 etym.] *add.* quoque ΩΣDBS || 14 ut *addidit* Hg *om. codd.* || 19 transferres Ω latinum D || 24 falsitatis uD, Sa. c.

pour nous enorgueillir ! » « Voyez, disent-ils, en une seule et courte ligne, que d'inexactitudes ! D'abord, ἀγαπητός, c'est « cher », non pas « très cher » ; ensuite, ὀΐσις veut dire « opinion », non pas « orgueil », car l'auteur n'a pas dit οἰήματα, mais οἰήσαι — le premier voulant dire « on-
« flure », le second « jugement » — et toute la suite : « ne
« pas abuser de l'honneur de la cléricature pour nous enor-
« gueillir » est de ton cru ». Que dis-tu, ô cime de littérature et Aristarque de notre époque, toi, qui portes des sentences sur tous les écrivains du monde ? Ce serait donc inutilement que nous aurions si longtemps étudié, et « souvent soustrait notre main à la fêrule¹ ? » A peine sorti du port, nous avons aussitôt heurté l'écueil ! Par conséquent, puisque errer est le propre de l'homme et reconnaître son erreur le propre du sage, qui que tu sois, ô mon critique, je t'en prie, corrige-moi, cher professeur, et traduis mot à mot. « Tu aurais dû dire », reprend-il, « il eût fallu, mon cher, ne pas être entraîné par l'opinion des clercs. » Voilà un style digne de Plaute, voilà l'humour attique, comparable, à ce qu'on dit, au langage des Muses ! A mon propos s'accomplit ce proverbe usuel dans l'argot populaire : « il perd son huile et ses dépenses, celui qui envoie son bœuf à la salle où s'oignent les boxeurs² » ! La faute n'est pas à celui sous le masque duquel un autre joue la tragédie, mais c'est la faute de ses maîtres qui, bien que grassement rémunérés, lui ont appris à ne rien savoir. Je n'entends pas blâmer chez un chrétien ordinaire l'impéritie du langage (plût à Dieu que nous fassions nôtre l'adage socratique : « je sais que je ne sais rien », et celui d'un autre sage : « connais-toi toi-même ! »), car j'ai toujours vénéré, non pas la rusticité verbeuse, mais la sainte simplicité.

1. A la fêrule du maître d'école ; expression plus imagée pour signifier : faire de longues études. Cf. Quintil., *Inst. or.*, IV, 4, 61.

2. *Ceroma* est l'onguent dont usent les athlètes ; par extension, il signifie le lieu où on les oignait avant de pénétrer dans la palestra.

abuti in superbiam». 'Ecce', in quiunt, 'in uno uersiculo quanta mendacia' ! primum ἀγαπητός 'dilectus' est, non 'dilectissimus' ; deinde ὀΐσις 'aestimatio' dicitur, non 'superbia' — non enim dixit οἰήματα, sed οἰήσαι quorum alterum 'tumorem', alterum 'arbitrium' sonat — ; totumque, quod sequitur, 'clericatus honore non abuti in superbiam 'tuum est'. Quid ais, o columen litterarum et nostrorum temporum Aristarche, qui de uniuersis scriptoribus sententiam feras ? ergo frustra tanto tempore studuimus et « saepe ma-
num ferulae subduximus » ? egredientes de portu statim inpegimus. Igitur, quia et errasse humanum est et confiteri errorem prudentis, tu quicumque reprehensor es, tu me, obsecro, emenda, praeceptor, et uerbum de uerbo exprime. 'Debueras', inquit, 'discere' : 'oportebat nos, dilecte, non aestimatione clericorum ferri'. Haec est Plautina eloquentia, hic lepos Atticus et Musarum, ut dicunt, eloquio, comparandus ! Completur in me tritum uulgi sermone proverbum : oleum perdit et inpensas qui bouem mittit ad
ceroma. Haec non est illius culpa cuius sub persona alius agit tragoediam, sed magistrorum eius, qui illum magna mercede nihil scire docuerunt. Nec reprehendo in quolibet Christiano sermonis inperitiam — atque utinam Socraticum illud haberemus : 'scio, quod nescio' et alterius sapientis : 'te ipsum intellege' ! —, uenerationi mihi semper fuit non uerbosa rusticitas sed sancta simplicitas : qui in sermone imi-

10 Iuuen. I 15 || 22 cf. Cicero II Phil. 43 || 25 cf. Cicero Acad. II 74 || 26 cf. Cicero Tusc. disp. I 52.

1 superbiam ΩΣΔΣ || 16 clericorum u clericorum *cet.* || 22 sed] *add.* rufini et melaniq (-nii B) WB, Σs. l. m 2 || 27 semper mihi W.

Seulement, celui qui prétend imiter les apôtres dans son langage, que d'abord il les imite dans sa vie. Chez eux, la simplicité de la parole trouvait son excuse dans la grandeur de la sainteté ; quant aux syllogismes d'un Aristote et aux finesses compliquées d'un Chrysippe, la résurrection d'un mort¹ les réfutait. Il est d'ailleurs ridicule que l'un d'entre nous, parmi les richesses de Crésus et les plaisirs de Sardanapale, ne se vante que de sa rusticité ; c'est comme si tous larrons et criminels variés passaient pour savants ; comme si, leurs glaives ensanglantés, c'est derrière les volumes des philosophes qu'ils les dissimulaient, non pas derrière les troncs des arbres.

13. J'ai dépassé les dimensions d'une lettre, mais je n'ai pas dépassé la mesure de ma peine. On m'appelle faussaire, les femmelettes me déchirent entre navettes et fuseaux. Je me contente de me laver d'une accusation ; je n'entends la retourner contre personne. Aussi est-ce à ton jugement que je remets le tout, pour que tu lises la lettre elle-même, aussi bien en grec qu'en latin*, et que tu apprécies d'un coup d'œil les billevesées de mes accusateurs et la valeur de leurs griefs ! Quant à moi, il me suffit d'avoir informé un ami très cher ; je vais me cacher dans ma cellule et me borner à y attendre le jour du jugement. Mon désir, si c'est possible — même dans le cas où s'acharneraient mes adversaires — c'est d'écrire plutôt des commentaires d'Écriture sainte, que des Philippiques à la manière de Démosthène et de Cicéron !

tari se dicit apostolos, prius imitetur in uita. Illorum in loquendo simplicitatem excusabat sanctimoniae magnitudo, et syllogismos Aristotelis contortaque Chrysippi acumina resurgens mortuus confutabat. Ceterum ridiculum, si quis e nobis inter Croesi opes⁵ et Sardanapalli delicias de sola rusticitate se iactet, quasi omnes latrones et diuersorum criminum rei deserti sint, et cruentos gladios philosophorum uolubilibus ac non arborum truncis occultant.

13. Excessi mensuram epistulae, sed non excessi¹⁰ doloris modum. Nam qui falsarius uocor et inter muliercularum radios et textrina dilanior, contentus sum crimen abluere, non referre. Vnde arbitrio tuo cuncta permitto ut legas ipsam epistulam, tam Graecam quam Latinam, et ilico intellegas accusatorum¹⁵ meorum nenias et pretiosas querellas. Porro mihi sufficit amicum instruxisse carissimum, et in cellula latitantem diem tantum expectare iudicii. Optoque, si fieri potest, etsi aduersarii saeuierint, commentarios potius scripturarum quam Demosthenis et Tullii²⁰ Philippicas scribere.

Seuls les passages les plus pertinents à cette thèse ont été reproduits dans la LETTRE CVI. Le texte intégral s'adresse aux spécialistes de la théologie biblique: il porte sur la discussion et le commentaire de 88 Psaumes dont le contenu ne serait pas d'un très grand intérêt pour le lecteur.

CVI. A SUNNIA ET FRÉTÉLA*.
DU PSAUTIER.LES CORRUPTIONS DE L'ÉDITION DES SEPTANTE¹

Aux frères très aimés Sunnia et Frétéla, et à tous les autres qui, avec vous, sorvent le Seigneur, Jérôme.

1. En vérité, ce qu'on a dit des apôtres et des prophètes trouve en vous son accomplissement : « Sur toute la terre s'est répandue leur voix, et jusqu'aux extrémités de la terre leurs paroles. » Qui pourrait croire que les Goths au langage barbare se préoccupent du texte hébreu authentique? et tandis que les Grecs somnolent, ou plutôt polémiquent, la Germanie, elle, scrute les oracles de l'Esprit-Saint. « Je reconnais en réalité que Dieu ne fait point acception de personne », mais que « dans toute nation celui qui craint Dieu et agit selon sa justice, lui est agréable ». La main jusqu'ici calleuse à force de serrer la garde de l'épée, les doigts plus aptes à manier les flèches, s'assouplissent pour prendre le style et le calame. L'ardeur belliqueuse des cœurs se change en la douceur chrétienne. Maintenant aussi nous voyons l'oracle d'Isaïe complètement réalisé : « ils briseront leurs glaives pour en faire des charrues et leurs lances pour en faire des faux. Les nations ne tireront point le glaive contre les nations et ils n'apprendront plus à combattre ». Du même prophète encore : « le loup paîtra avec l'agneau, le léopard reposera avec le bouc, le veau, le lion et le taureau paîtront ensemble ; un tout jeune enfant les mènera ; le bœuf et l'ours paîtront en commun et leurs petits paîtront ensemble ; le lion et le bœuf mangeront de la paille » ; ce n'est pas la candeur qui se changera en férocité, mais la férocité apprendra la candeur.

1. Jérôme traite dans l'ép. CVI de 178 variantes, recueillies dans 83 Psautiers, et qui concernent les différences entre la revision exécutée par lui sur les LXX (psautier « gallican » (389-392) et le texte grec qu'ils avaient entre les mains. La première se rattache aux Hexaples d'Or-

CVI. AD SVNNIAM ET FRETELAM,
DE PSALTERIO, QVAE DE LXX INTERPRETVM
EDITIONE CORRVPТА SINT

Dilectissimis fratribus Sunniae et Fretelae, et ceteris qui vobiscum Domino serviunt, Hieronymus. 5

1. Vere in vobis apostolicus et propheticus sermo completus est : « In omnem terram exiit sonus eorum, et in fines orbis terrae uerba eorum. » Quis hoc crederet, ut barbara Getarum lingua Hebraicam quaereret ueritatem ; et dormitantibus, immo contententibus Graecis, ipsa Germania Spiritus Sancti eloquia scrutaretur? « In ueritate cognoui, quod non est personarum acceptor Deus ; sed in omni gente qui timet Deum et operatur Dei iustitiam, acceptus est illi. » Dudum callosa tenendo capulo manus, et digiti tractandis sagittis aptiores, ad stilum calamumque mollescunt ; et bellicosa pectora vertuntur in mansuetudinem christianam. Nunc et Esaiiae uaticinium cernimus opere completum : « Concident gladios suos in aratra, et lanceas suas in falces ; et non adsumet gens contra gentem gladium, et non discent ultra pugnare. » Rursumque in eodem : « Pascetur lupus cum agno ; et pardus requiescet cum haedo ; et uitulus et leo et taurus pascentur simul ; et puer paruulus ducet eos, et bos et ursus in commune pascentur, paruulique eorum erunt pariter ; et leo et bos comedent paleas » ; non ut simplicitas in feritatem trans-eat, sed ut feritas discat simplicitatem. 10 15 20 25

7 Ps. XVIII 5 || 12 Act. X 34-35 || 19 Isaï. II 4 || 22 Isaï. II 6-7.

Codd. *APhQxproOB* ; consultor l' « Addition » à la fin de ce volume || *Hieron. nom. exhib. omnes codd.* || 15 capulum *QOB, rp.c.m.2.*

2. Vous me demandez un travail qui exige beaucoup de peine et suscite plus encore de malveillance, car il faut faire valoir non pas le talent de l'écrivain, mais son érudition ; et tandis que je me complais à juger les autres je vais m'exposer au jugement de tous ! vous souhaitez que, dans l'ouvrage du Psautier, selon l'ordre de votre mémoire, partout où il y a discussion entre Latins et Grecs, je vous indique le texte qui s'accorde le mieux avec les Hébreux. A ce sujet, je vous rappelle brièvement qu'il y a deux éditions : une qu'Origène et Eusèbe de Césarée, avec tous les auteurs grecs, appellent « commune et vulgate » et que beaucoup maintenant nomment « Lucianique », l'autre des LXX interprètes, et qui se trouve dans les manuscrits des Hexaples ; nous l'avons traduite exactement en langue latine ; on la chante à Jérusalem et dans les églises d'Orient. Sur tous ces sujets, mon saint fils Avitus*, lui aussi, s'était souvent informé, et puisque l'occasion s'en est offerte par notre frère le prêtre Firmus qui m'a transmis votre lettre, j'y réponds en écrivant en commun à tous ; et je me libère d'une dette considérable d'amitié, dette qui s'accroît à mesure que nous la payons.

Pour le Nouveau Testament, si un problème est soulevé chez les Latins par la divergence des exemplaires, nous recourons à la source de langue grecque en laquelle est écrit cet Instrument Nouveau ; de même pour l'Ancien Testament, s'il y a parfois divergence entre Grecs et Latins, nous nous cherchons un refuge dans le texte hébreu authentique, en sorte que, tout ce qui émane de la source, nous puissions le retrouver dans les ruisseaux. Cette édition « commune », c'est la même chose que l'édition des LXX. Mais il y a une différence entre les deux : l'ancienne « commune » a été corrompue suivant les lieux, les temps, et le caprice des copistes, au lieu que celle qui

gène, la seconde à la recension « lucianiste », ainsi nommé de son auteur, le martyr saint Lucien d'Antioche († 311-312). Dans les environs

2. Quæritis a me rem magni operis et maioris invidiæ, in qua scribentis non ingenium, sed eruditio conprobetur ; ut dum ipse cupio iudicare de ceteris, iudicandum me omnibus præbeam ; et in opere Psalterii iuxta digestionem schedulæ uestræ, ubicumque inter Latinos Graecosque contentio est, quid magis Hebraeis conueniat, significem. In quo illud breuiter admonco, ut sciatis aliam esse editionem, quam Origenes et Caesariensis Eusebius, omnesque Graeciae tractatores Κοινήν, id est, « communem » appellant, 10
atque « Vulgatam », et a plerisque nunc Λουκιάνειος dicitur ; aliam Septuaginta Interpretum, quæ in ἑξαπλοῖς codicibus repperitur, et a nobis in Latinum sermonem fideliter uersa est, et Hierosolymac atque in Orientis ecclesiis decantatur. Super qua re et sanctus filius meus Auitus saepe quaesierat. Et quia se occasio fratris nostri Firmi presbyteri dedit, qui mihi uestram epistolam tradidit a uobis, scribens in commune respondeo, et me magno amicitiae libero foenore, quod quanto magis soluimus, plus debemus. 20

Sicut autem in nouo testamento, si quando apud Latinos quaestio exoritur, et est inter exemplaria uarietas, recurrimus ad fontem Graeci sermonis, quo nouum scriptum est instrumentum, ita et in ueteri testamento, si quando inter Graecos Latinosque diuersitas est, ad Hebraicam confugimus ueritatem ; ut quicquid de fonte proficiscitur, hoc quaeramus in riuis. Κοινή autem ista, hoc est communis editio, ipsa est quæ et Septuaginta. Sed hoc interest inter utramque, quod κοινή pro locis et temporibus, et pro uoluntate scriptorum, uetus corrupta editio est. Ea autem quæ habetur in ἑξαπλοῖς, et quam nos uerti-

18 a eras. in B, om. QO, forte recie.

se trouve dans les Hexaples et que nous avons traduite est la traduction même des LXX interprètes, qui s'est conservée sans corruption et sans faute dans les livres des érudits. Tout ce qui diffère d'avec elle, nul n'en peut douter, n'est pas non plus par là même d'accord avec le texte hébreu, qui fait autorité¹.

3. La première question porte sur le Psaume V : « et n'habitera pas auprès de toi le méchant ». A la place de quoi on lit dans le grec : οὔτε παροικήσει σοι πονηρός ου πονηρευόμενος, comme le dit la Vulgate. Vous vous étonnez que l'interprète latin n'ait pas traduit : παροικία, c'est-à-dire : « exil », mais à la place de ce mot ait mis : « habitation », qui se dit en grec κατοικία. On a, du reste, la preuve qu'il l'a fait ailleurs : « hélas ! mon exil s'est prolongé ». Dans le Psaume XIV, il a aussi de nouveau traduit par « habitation » au lieu d' « exil » : « Seigneur, qui habitera dans ton tabernacle » ? Or, il faut savoir que si nous préférons dire : « Seigneur, qui habitera ton tabernacle », ou emprunter cette expression du Psaume V : « que n'habite pas non plus à côté de toi le méchant », on perdrait l'euphonie. Si nous suivions le zèle fâcheux pour l'exactitude de l'interprétation, on laisserait de côté tout le charme de la traduction ; c'est la règle d'un bon interprète d'exprimer les idiotismes d'une langue par les expressions propres de la sienne. Cicéron l'a fait pour le Protagoras de Platon, pour l'Économique de Xénophon, et pour le Discours de Démosthène contre Eschine ; nous pouvons le prouver. De même Plaute, Térence et Cécilius, ces écrivains si savants, dans leurs traductions des comédies grecques. Et qu'on n'en conclue pas que le latin est une langue très pauvre, incapable d'une version mot à mot, alors que les Grecs, eux, traduisent la plupart de

de Constantinople, on suivait alors l'usage d'Antioche. Il est donc plausible de songer, comme résidence ordinaire de ces deux Goths, à Constantinople, soit comme moines, soit comme missionnaires. — Date : environ 400 (cf. Cor. II, 48-50).

1. Cf. Evaristo Arns, *La technique du Livre d'après saint Jérôme*,

mus, ipsa est quae in eruditorum libris incorrupta et immaculata Septuaginta interpretum translatio reseruatur. Quicquid ergo ab hac discrepat, nulli dubium est, quin ita et ab Hebraeorum auctoritate discordet.

5

3. Prima de quinto psalmo quaestio fuit : « Neque habitabit iuxta te malignus. » Pro quo habetur in Graeco : οὔτε παροικήσει σοι πονηρός siue πονηρευόμενος, ut Vulgata editio continet. Et miramini, cur παροικίαν, id est « incolatum », Latinus interpres non uerterit, 10 sed pro hoc posuerit « habitationem », quae Graece dicitur κατοικία. Quod quidem in alio loco fecisse conuincitur : « Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. » Et in quarto decimo psalmo rursum pro incolatu habitationem posuit : « Domine quis habi- 15 tabit in tabernaculo tuo ? » Et sciendum, quod si uoluerimus dicere : « Domine quis inolet tabernaculum tuum ? » uel illud de quinto : « Neque incolat iuxta te malignus », perdes εὐφωνίαν : et dum interpretationis κακοζηλίαν sequimur, omnem decorem 20 translationis amittimus, et hanc esse regulam boni interpretis, ut ἰδιώματα linguae alterius, suae linguae exprimat proprietate. Quod et Tullium in Protagora Platonis, et in Οἰκονομικῆ Xenofontis, et in Demosthenis contra Aeschinen oratione fecisse conuinci- 25 mus ; et Plautum, Terentium, Caeciliumque eruditissimos uiros, in Graecis comoediis transferendis. Nec ex eo quis Latinam linguam angustissimam putet, quod non possit uerbum transferre de uerbo ; cum etiam Graeci pleraque nostra circuitu transfe- 30

6 Ps. V 5 (6) || 18 Ps. CXIX 5 || 17 Ps. XIV 1.

2 translatione seruatur *Qp.c.* translatione reseruatur *O.*

nos textes par des paraphrases, et cherchent à exprimer les mots hébreux, non par une fidélité servile d'interprétation, mais selon le génie propre de leur langue.

rant, et uerba Hebraica, non interpretationis fide, sed linguae suae proprietatibus nitantur exprimere.

— Au même

psaume : « Mon libérateur des nations furieuses. » A la place, vous dites avoir trouvé dans le grec : « de mes ennemis forts » ou « puissants ». Et parce que, soit dit une bonne fois, nous n'avons souci que de la vérité, s'il y a quelque malfaçon, soit par la hâte du traducteur, soit par la faute des copistes, nous devons en convenir simplement et la corriger. Dans l'hébreu, il n'y a rien d'autre que : « mon libérateur de mes ennemis ». Les Septante ont ajouté : « furieux ». Et au lieu de « nations », tant dans l'hébreu que chez tous les interprètes, il y a « ennemis ». Je m'étonne d'ailleurs comment au lieu d'« ennemis » on ait pu mettre : « nations ».

In eodem : « Liberator meus de gentibus iracundis. » Pro quo in Graeco inuenisse uos dicitis : « Ab inimicis meis fortibus », ¹⁰ siue « potentibus ». Et quia semel ueritati studemus, si quid uel transferentis festinatione, uel scribentium uitio deprauatum est, simpliciter confiteri, et emendare debemus. In Hebraeo nihil aliud habet : « Liberator meus ab inimicis meis. » Septuaginta autem, ¹⁵ « iracundis » addiderunt. Et pro « gentibus », tam in Hebraeo, quam in cunctis interpretibus, « inimici » positi sunt; et miror, quomodo pro « inimicis », « gentes » mutatae sint.

12. Psaume XXI : « Mais toi, Seigneur, n'éloigne pas de moi ton secours ; » au lieu de quoi vous dites avoir trouvé : « mon ». C'est exact, et il faut faire cette correction. Bref, si, par l'erreur des copistes, un changement est intervenu, nous estimons stupide de chicaner pour le défendre. — Au même psaume : « Toute la race de Jacob, magnifiez-le » ; au lieu de quoi il y aurait écrit dans le grec : « glorifiez-le ». Or, il faut savoir que partout où il est écrit dans le grec : « glorifiez », l'interprète latin a traduit : « magnifiez », selon ce qui est dit dans l'Exode : « Chantons le Seigneur, car il a été glorieusement magnifié », au lieu de quoi il est écrit en grec : « il a été glorifié » ; mais, si l'on transfère ce mot en langue latine, la traduction devient laide ; pour nous, quand jadis nous avons corrigé le psautier, partout où le sens était identique, nous n'avons pas voulu changer la vieille interprétation traditionnelle, de peur, par une excessive nouveauté, d'alarmer le goût du lecteur.

17. Psaume XXVIII : « Et dans son temple, chacun dira sa gloire », au lieu de quoi il y aurait dans le grec : « tout un chacun ». Mais, si nous voulions traduire mot pour mot, nous tomberions dans le « zèle fâcheux », et la version devient absurde.

12. Vicesimo primo : « Tu autem Domine ne elongaueris auxilium tuum a me. » Pro quo dicitis inuenisse uos « meum » ; quod et uerum est, et ita corrigendum. Breue enim, si quid scriptorum errore mutatum est, stulta credimus contentione defendere. In eodem : « Uniuersum semen iacob magnificate eum. » Pro quo in Graeco scriptum sit, δοξάσατε αὐτόν, id est, « glorificate eum ». Sed sciendum quod ubicumque in Graeco « glorificate » scriptum est, Latinus interpretis « magnificate » transtulerit ; secundum illud quod in Exodo dicitur : « Cantemus Domino, gloriose enim magnificatus est » ; pro quo in Graeco scribitur, « glorificatus est » ; sed in Latino sermone si transferatur, fit indecora translatio ; et nos emendantes olim psalterium, ubicumque sensus idem est, ueterum interpretum consuetudinem mutare nolimus, ne nimia nouitate lectoris studium terreremus.

17. Vicesimo octauo : « Et in templo eius omnis dicet gloriam. » Pro quo in Graeco sit : πᾶς τις. Quod si transferre uoluerimus ad uerbum, « omnis quis », in κακοζήλιαν interpretationis incurrimus, et fit absurda translatio.

29. Psaume XLVIII : « l'homme qui était en honneur ». Au lieu de quoi vous dites avoir trouvé en grec : « et l'homme, comme il était en honneur ». Mais il faut savoir que ce verset est deux fois dans ce psaume ; la première fois, il y est ajouté la conjonction « et » ; à la fin, elle ne se trouve pas. — Au même psaume : « et les justes les domineront ». Au lieu de « justes », vous dites avoir lu dans le grec « droits ». Cette version a été adoptée en latin pour raison d'euphonie. D'ailleurs, dans le passage de l'Écriture où nous lisons : « in libro εὐθεῖς », nous comprenons : « au livre des Justes » ; du reste, nous ne devons pas nous attacher à l'expression du mot à mot au point de perdre le sens tandis que nous reproduisons la syllabe. — Au même psaume : « Quand il m'a délivré de la main de l'enfer. » Au lieu de quoi vous dites avoir lu dans le grec : « quand il m'aura accueilli ». C'est ainsi que nous aussi nous traduisons des Septante, et je me demande avec étonnement par qui ce passage a été détérioré dans votre manuscrit.

30. Au psaume XLIX : « assis, tu parlais contre ton frère ». Au lieu de quoi vous dites avoir trouvé dans le grec : κατὰ τοῦ ἀδελφοῦ σου καταλάλεις ; et vous pensez que nous avons fait une traduction erronée quand nous avons dit : « Tu parlais contre ton frère », et que nous aurions dû dire : « Contre ton frère tu calomniais » ; ce serait fautif, et ne pourrait pas aller dans notre langue ; c'est évident même pour des sots. Nous n'ignorons pas que καταλαλία signifie calomnie. Si nous voulions employer ce mot, nous ne pourrions pas dire : « Contre ton frère tu calomniais »,

29. Quadragesimo octavo : « Homo cum in honore esset. » Pro quo in Graeco inuenisse uos dicitis : « Et homo in honore cum esset. » Sed sciendum, quod iste uersiculus bis in hoc psalmo sit, et in priori additam habeat « et » coniunctionem, in fine non habeat. — In eodem : « Et dominabuntur eorum iusti. » Pro « iustis », εὐθεῖς, id est, « rectos », in Graeco uos legisse dicitis ; sed hoc propter εὐφωνίαν ita in Latinum uersum est. Alioquin et in eo loco, ubi scriptum legimus : « in libro εὐθεῖς », « iustorum libro » intellegimus εὐθεῖς, et non debemus sic uerbum de uerbo exprimere, ut dum syllabam sequimur, perdamus intellegentiam. In eodem : « De manu inferni cum liberauerit me. » Pro quo in Graeco legisse uos dicitis : « cum acceperit me » ; quod quidem et nos ita de Septuaginta uertimus ; et miror a quo in uestro codice deprauatum sit.

30. Quadragesimo nono : « Sedens aduersus fratrem tuum loquebaris. » Pro quo in Graeco reperrisse uos dicitis, κατὰ τοῦ ἀδελφοῦ σου καταλάλεις, et putatis non bene uersum, quia diximus, « aduersus fratrem tuum loquebaris », et debuisse nos dicere, « aduersus fratrem tuum detrahebas » ; quod uitiosum esse, et in nostra lingua non stare, etiam stultis patet. Nec ignoramus, quod καταλαλία dicitur « detractio » ; quam si uoluerimus ponere, non possumus dicere, « aduersus fratrem tuum detrahebas » ; sed « de fratre

mais : « de ton frere tu disais des calomnies ». Si nous l'avions fait, à nouveau un critique instruisant le procès des mots s'enquerrait pourquoi nous n'avons pas dit : « contre ton frere ». Tout cela est superflu, et nous ne devons pas nous torturer pour une traduction affectée des mots, quand il n'y a nul dommage pour le sens ; chaque langue, comme je l'ai déjà dit, s'exprime par ses idiomatismes. —

tuo detrahebas ». Quod si fecerimus, rursum contentiosus uerborum calumniator inquireret quare non dixerimus : κατὰ τοῦ ἀδελφοῦ σου, hoc est, « aduersus fratrem tuum ». Hæc superflua sunt, et non debemus in putida nos uerborum interpretatione torquere, cum damnum non sit in sensibus. quia unaquæque lingua, ut ante iam dixi, suis proprietatibus loquitur.

- Au même psaume : « incendions tous les jours de fête de Dieu du pays ». Je m'étonne que je ne sais quel téméraire ait cru devoir incorporer au texte notre annotation marginale, que nous avions, pour l'instruction du lecteur, rédigée comme suit : « il n'y a pas καταπύσωμεν, comme d'aucuns le pensent, mais κατακαύσωμεν, soit : incendions ». Comme le saint prêtre Firmus, qui a exécuté cet ouvrage, m'a rapporté que beaucoup avaient discuté le problème né de ce passage, je crois devoir le traiter plus à fond. Il y a écrit en hébreu : « sarphu chol moedahu hel baares », qu'Aquila et Symmaque ont traduit : « ils ont livré au feu toutes les solennités de Dieu dans le pays ». La Cinquième : « Ils ont brûlé. » La Sixième : « Brûlons ; » il est évident que les LXX ont traduit ce dernier texte d'après l'original des Hexaples¹. Théodotion aussi a traduit : « nous avons incendié ». De là il ressort évidemment qu'il faut psalmodier d'après notre traduction, et savoir pourtant ce qu'il y a

In eodem : « Incendamus omnes dies festos Dei a terra. » Pro quo in Græco scriptum est καταπύσωμεν ; et nos ita transtulimus : « Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra. » Et miror quomodo e latere adnotationem nostram nescio quis temerarius scribendam in corpore putauerit, quam nos pro eruditione legentis scripsimus hoc modo, Non habet, καταπύσωμεν, ut quidam putant, sed κατακαύσωμεν, id est, « incendamus ». Et quia retulit mihi sanctus presbyter Firmus, qui huius operis exactor fuit, inter plurimos hinc habitam quaestionem, plenius de hoc disputandum uidetur. In Hebraeo scriptum est « sarphu chol moedahu hel baares » quod Aquila et Symmachus uerterunt : ἐνεπύρισαν πάσας τὰς συνταγὰς τοῦ Θεοῦ, id est, « incenderunt omnes sollempnitates Dei in terra ». Quinta : κατέκαυσαν, id est « combusserunt ». Sexta : κατακαύσωμεν, id est, « comburamus » ; quod et Septuaginta iuxta hexaplorum ueritatem transtulisse perspicuum est. Theodotion quo-

dans l'original hébreu. La traduction des Septante, à cause de son antiquité, doit être chantée dans les églises, et cet autre texte doit être connu des érudits, dans l'intérêt de la science scripturaire. Si, pour l'étude, on a cru devoir ajouter une annotation en marge, elle ne doit pas être incorporée au texte, pour que la traduction, qui a la priorité, ne soit pas troublée au gré des scribes.

que ἐνεπλοσάμεν uertit, id est, « succendimus ». Ex quo perspicuum est sic psallendum ut nos interpretati 15 sumus; et tamen sciendum, quid Hebraica ueritas habeat. Hoc enim quod Septuaginta transtulerunt, propter uetustatem in ecclesiis decantandum est; et illud ab eruditis sciendum propter notitiam Scripturarum. Vnde si quid pro studio e latere additum 20 est, non debet poni in corpore, ne priorem translationem pro scribentium uoluntate conturbet. -

- Au même
psaume : « Heureux l'homme dont le secours vient de toi. »
En grec, vous dites avoir trouvé : « à qui son secours vient de toi ». Parce que nous avons évité en latin cette tournure, on nous blâme, dites-vous. Or, à qui n'est-il pas évident que si nous nous exprimons ainsi : *cui est auxilium eius*, c'est une faute manifeste? quand *cui* précède un mot, *eius* ne peut le suivre. A moins que l'on nous reproche la faute d'avoir évité une faute? — Au même psaume : « dans la vallée des larmes ». Au lieu de quoi il est écrit dans le grec : « des pleurs ». Mais que nous disions pleurs, douleur, larme ou larmes, le sens est le même; où il n'y a pas changement de sens, conservons à la langue latine son élégance.

- In eodem : « Beatus uir, cuius est auxilium abs te. » In Graeco inuenisse uos dicitis : « cui est auxilium eius abs te »; quod quia nos in La- 10 tina interpretatione uitauimus, ut dicitis, reprehendimur. Cui enim non pateat, quod si dicere uouerimus, « cui est auxilium eius », apertissimum uitium sit; et quando praecesserit « cui » sequi non debeat « ejus? » nisi forte uitii arguimur, quod uitauimus 15 uitium. — In eodem : « In ualle lacrymarum. » Pro quo dicitis in Graeco scriptum esse : κλαυθμώνος, id est : « plorationis », sed siue ploratum, siue planctum, siue fletum, siue lacrimas dixerimus, unus est sensus. Et nos hoc sequimur, ut ubi nulla de sensu est 20 inmutatio, Latini sermonis elegantiam conseruemus.

55. Psaume LXXXIV : « Tu as béni, Seigneur, ta terre. » Au lieu du mot *benedixisti*, il y a, dites-vous, écrit dans grec εὐδόκησας, et vous demandez comment ce verbe doit se rendre en latin. Si, dans un esprit processif, nous scrutons les mots et les syllabes, nous pouvons dire : « O Seigneur, ta terre t'a beaucoup plu », mais en nous attachant aux mots nous perdons la suite du sens. Ou, alors, il faut ajouter quelque chose, pour sauvegarder la suite du discours, dire par exemple : « O Seigneur, ta terre a été pour toi l'objet de tes complaisances. » Si nous le faisons, une autre question surgira : pourquoi aurons-nous ajouté « pour toi », alors qu'il n'y a rien de semblable en grec ou en hébreu ? Par conséquent, il faut suivre la règle de traduction que nous avons souvent indiquée : là où le sens ne subit aucun dommage, que l'on conserve l'euphonie et la propriété des termes dans la langue où l'on traduit. —

55. Octogesimo quarto : « Benedixisti, Domine, terram tuam. » Pro eo quod est, « benedixisti », in Graeco scriptum dicitis εὐδόκησας, et quaeritis quomodo hoc uerbum exprimi debeat in Latinum. Si ²⁵ contentiose uerba scrutamur et syllabas, possumus dicere : « Bene placuit, Domine, terra tua » ; et dum uerba sequimur, sensus ordinem perdimus. Aut certe addendum est aliquid, ut eloquii ordo seruetur, et dicendum : « Complacuit tibi, Domine, terra tua. » ³⁰ Quod si fecerimus, rursus a nobis quaeretur, quare addiderimus « tibi » ; cum nec in Graeco sit, nec in Hebraeo. Eadem igitur interpretandi sequenda est regula, quam saepe diximus, « ut ubi » non fit damnum in sensu linguae, in quam transferimus, εὐφωνία ⁵ et proprietates conseruetur.

*** **

86. En ce qui concerne la requête exposée au bas de votre mémoire, et les instances répétées de mon saint fils Avitus, j'ai, par les notes brèves qui suivent, indiqué comment il faut interpréter certains mots grecs. « Néomé-
nie », c'est le commencement du mois, que d'après le génie de la langue latine nous pouvons appeler les calendes. Mais, comme chez les Hébreux, le mois est décomposé d'après le cours de la lune et, comme chez les Grecs, la lune se dit « mène », « néoménie » est en quelque sorte le nom de la nouvelle lune. « Erêmos » signifie : désert ou : solitude « thronos », siège ou trône, « nuktikorax », nous l'avons dit plus haut, chouette. « Kunomua » ne veut pas dire, comme ont traduit les Latins : « mouche des chiens », à cause de la lettre grecque « υ »*, mais, comme le comprennent les Hébreux, elle devrait s'écrire par la diph-
tongue « oi » ; on a ainsi « koinomua », c'est-à-dire toute sorte de mouches, qu'Aquila a traduit « pannikton », c'est-à-dire : mouches de toute espèce. Quant à « laxeutèrion », que le latin traduit *ascia* (doloire), nous l'enten-
dons d'une sorte d'outil de fer qui sert à polir les pierres. Enfin, dans notre traduction de l'hébreu, nous nous sommes ainsi exprimé : « Et maintenant ils ont rasé ses sculptures par la hache à deux tranchants et les doloires ; » « laxeutèrion » peut par conséquent être appelé « do-
loire »*.

86. Ideo autem, quod et uos in fine scedulae quae- 25
ritis, et sanctus filius meus Avitus frequenter effla-
gitat, quomodo Graeca interpretanda sint uerba,
breuiter annotaui. Νεομηνία mensis exordium est,
quod nos, secundum Latinae linguae proprietatem,
« Kalendus » possumus dicere. Verum quia apud 30
Hebraeos mensis secundum lunae cursum supputatur,
et apud Graecos μήνη luna dicitur, νεομηνία quasi
« luna noua » appellatur. Ἐρημος autem « desertum »,
uel « solitudinem » significat. Θρόνος, « sedem », uel
« solium ». Νυκτικώραξ, ut diximus, « noctuam ». 5
Κοινόμυια, non ut Latini interpretati sunt, « musca
canina » dicitur per υ Graecam litteram ; sed iuxta
Hebraicam intelligentiam per διφθεγγον debet scribi
οι, ut sit Κοινόμυια, id est : « omne muscarum genus »,
quod Aquila πάνμικτον, est : « omnimodam muscam »
interpretatus est. Λαξευτήριον autem, pro quo Latinus 10
« asciam » uertit, nos genus ferramenti interpretamur,
quo lapides dolantur. Denique ex Hebraeo uertentes
ita diximus : « Et nunc sculpturas eius pariter bipinne
et dolatoriis deraserunt. » Λαξευτήριον ergo « dolato-
rium » dici potest. 15

RESUME

Les 115 pages de cette thèse peuvent tenir en deux phrases, à savoir: dix-sept siècles après la publication de son De Optimo Genere Interpretandi, saint Jérôme demeure la source d'inspiration et le modèle des traducteurs d'aujourd'hui. En effet, les universaux de la traduction sur lesquels il avait fondé sa "meilleure manière de traduire" au IV^{ème} siècle sont ceux-là mêmes dont s'inspirent les théoriciens et praticiens du XX^{ème} siècle dans l'énonciation de leurs postulats, lesquels constituent la philosophie moderne de la traduction.

J'ai choisi ce sujet pour deux raisons: d'abord pour découvrir saint Jérôme traducteur pour moi-même et le faire découvrir ou redécouvrir au lecteur. Ensuite pour rajeunir le vieux Patron des traducteurs en jetant un éclairage nouveau sur sa trop complexe personnalité. En d'autres termes, le titre "Patron des Traducteurs" reconnu à saint Jérôme m'ayant toujours intriguée, j'ai voulu découvrir les motifs d'un si grand honneur en faisant une étude comparative entre le père de la Vulgate latine et les traducteurs d'aujourd'hui. J'espérais ainsi rajeunir le vieux Patron des Traducteurs en essayant de répondre par l'affirmative à la question: saint Jérôme est-il aussi le "Patron des Traducteurs modernes"?

J'ai divisé mes recherches en deux parties. Dans la première partie intitulée "Les postulats théoriques", j'ai exposé les grandes lignes de la problématique de la traduction selon saint Jérôme et selon les modernes. J'ai dégagé l'essentiel de la problématique hiéronymienne de la tra-

duction à partir des idées que saint Jérôme avait exprimées dans les préfaces et prologues à ses traductions ainsi que dans la LETTRE LVII à Pammachius "Sur la meilleure manière de traduire" et la LETTRE CVI à Sunnia et Fretela "Sur le Psautier et ses corruptions dans l'Édition des Septante". L'examen des trois principales approches théoriques actuelles (la théorie linguistique et sociolinguistique, la théorie littéraire et la théorie interprétative du sens) m'a ensuite permis de définir la philosophie moderne de la traduction.

En faisant la synthèse des réponses aux questions:

- (a) Qu'est ce que la traduction?
- (b) Qu'entend-on par message?
- (c) Quelle est l'importance du style?
- (d) Quel est le rôle du lecteur?
- (e) Dans quel but traduit-on?

j'ai constaté chez les tenants des trois approches théoriques susmentionnées beaucoup de points communs avec saint Jérôme. C'est ainsi que, dans la deuxième partie de mon analyse intitulée "Le modernisme des idées de saint Jérôme sur la traduction", je me suis appliquée à démontrer que malgré le décalage temporel et socio-historique, malgré l'évolution de la terminologie¹ et en dépit de l'originalité évidente de certaines approches

1. Au IV^{ème} siècle, saint Jérôme ne pouvait pas s'exprimer en termes de "transcodage" lorsqu'il dénonçait la traduction littérale, ni en termes d'"herméneutique" lorsqu'il préconisait la transposition des idées de l'original en langue d'arrivée, "par le droit du vainqueur", encore moins en termes de "théorie interprétative de la traduction" lorsqu'il postulait que c'est le sens qu'il faut saisir et transmettre lorsqu'on traduit un texte d'une langue en une autre différente...

théoriques et pratiques à l'époque contemporaine², les traducteurs modernes se sont largement inspirés des idées et de la méthode de saint Jérôme. Celui-ci vit toujours à travers eux, et Valéry Larbaud l'a invoqué en 1946, et Louis Kelly a fait, en 1976, une exégèse et une traduction en anglais de sa fameuse LETTRE LVII, et Jean Delisle vient de l'invoquer en 1983 à la fin de son ouvrage Les Obsédés textuels...

A vrai dire, comment pourrait-il en être autrement de ce traducteur exceptionnel qui aura fait ses preuves dans presque tous les domaines de sa profession, lui qui aura été tour à tour traducteur de la Bible avec les textes scripturaires, traducteur littéraire avec les textes patristiques, traducteur de textes généraux, voire pragmatiques avec les Lettres pasciales de Théophile, la Règle de saint Pacôme et toutes sortes de documents de diverse nature, et enfin traducteur de textes à caractère scientifico-technique avec l'Onomasticon et la Chronique d'Eusèbe de Césarée...?

Voilà ce qui fait la supériorité incontestable de saint Jérôme. Voilà ce qui lui mérite son noble et glorieux titre de "Patron des Traducteurs", en particulier des traducteurs modernes à qui il a laissé un bel héritage. En effet:

2. A titre d'exemple: - La théorie interprétative du sens de l'ESIT se distingue de l'approche littéraire classique parce que d'après elle, "le but à atteindre (dans la traduction) est la reconstitution d'un second texte aussi fonctionnel que l'original du point de vue de la communication" (Delisle 1980: 86).

- Les modernes mettent beaucoup l'accent sur des modèles théoriques de la technique traduisante, contrairement à saint Jérôme qui s'intéressait essentiellement à une vision plus large du sens et du but du texte à traduire: il était un praticien et non un théoricien de la traduction.

- Les modernes comprennent la dichotomie traduction littérale/traduction libre comme un problème théorique tandis que saint Jérôme n'y voyait qu'une indication de l'attitude fondamentale à avoir vis-à-vis de la langue elle-même et du texte-source.

- aux traducteurs littéraires, saint Jérôme aura inspiré la conception de la traduction comme un art, comme une oeuvre de création parallèle, et la conception du traducteur comme un trait d'union entre l'auteur et le lecteur et surtout comme le garde intellectuel de son lecteur. André Gide, Yves Bonnefoy, Paul Valéry, Cecil Day-Lewis, George Steiner et Ezra Pound devraient se sentir particulièrement redevables à saint Jérôme à cet égard.

- aux traducteurs scientifiques et techniques, saint Jérôme aura enseigné que le traducteur est un savant et un érudit qui, non seulement doit bien connaître ses langues de travail, mais aussi avoir une vaste culture générale et surtout justifier d'une parfaite maîtrise de la discipline dont relève le texte à traduire. Les tenants des approches linguistique - dont Georges Mounin - et sociolinguistique - dont Eugene Nida - sont parmi les modernes qui ont le plus fait écho à saint Jérôme sur ce point.

- aux professeurs de l'ESIT et à tous les partisans de la théorie interprétative du sens, saint Jérôme aura évidemment légué son principe sacrosaint du "Nec verbum e verbo, sed sensum exprimere de sensu". Jean Delisle se joint à tous ces chercheurs pour privilégier la restitution du contenu du message initial d'après le sens et non d'après les mots. Après saint Jérôme qui voulait que la traduction fût une discipline autonome régie par les règles de la bonne rhétorique, les tenants de la théorie du sens insistent sur l'expression naturelle du message-source en exploitant les ressources propres à la langue d'arrivée, soit inévitablement en prenant du recul

et certaines libertés vis-à-vis de l'original, à l'exemple de saint Jérôme!

J'espère avoir réussi à convaincre le lecteur que saint Jérôme est notre contemporain et qu'il est aussi le Patron des Traducteurs modernes en raison de ses approches théorique et pratique de la traduction. Il a d'autant plus de mérite qu'il n'avait même pas conscience de la grande portée des réflexions qu'il livrait spontanément à des amis.
